

ŒUVRES
DE
THEATRE
DE M. DE MARIVAUX,
DE L'ACADE'MIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce quatriéme Volume.

Du Théâtre Italien.

LA MÉPRISE,

COMÉDIE,

PAR M. DE MARIVAUX,
de l'Académie Françoise:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Août 1734.

ACTEURS.

HORTENSE.

CLARICE, Sœur d'Hortenſe.

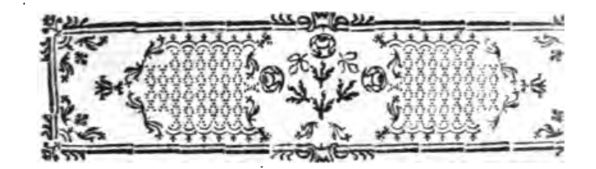
LISETTE, Suivante de Clarice.

ERGASTE.

FRONTIN, Valet d'Ergaſte.

ARLEQUIN, Valet d'Hortenſe.

La Scène eſt dans un Jardin.



LA MÉPRISE
COMÉDIE.

Le Théâtre répréſente un Jardin.

SCENE PREMIER

FRONTIN, ERGASTE.

FRONTIN.

JE vous dis, Monſieur, que je l'
tends ici ; je vous dis qu'elle s'y r
dra ; que j'en ſuis ſûr, & que
compte, comme ſi elle y étoit dé

ERGASTE.

Et moi, je n'en crois rien.

FRONTIN.

C'eſt que vous ne ſavez pas ce que je vau
mais une fille ne s'y trompera pas. J'ai vu
friponne jetter ſur moi de certains regar
qui n'en demeureront pas là, qui auront
ſuites; vous le verrez.

ERGASTE.

Nous n'avons vu la Maitresse & la Suivante qu'une fois; encore, ce fut par un coup du hazard que nous les rencontrâmes hier dans cette Promenade-ci: elles ne furent avec nous qu'un instant; nous ne les connoissons point. De ton propre aveu, la Suivante ne te répondit rien quand tu lui parlas: quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce que tu lui dis?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, faut-il encore vous répéter que ses yeux me répondirent? N'est-ce rien que des yeux qui parlent? Ce qu'ils disent est encore plus sûr que des paroles. Mon Maître en tient pour votre Maitresse, lui dis-je tout bas en me rapprochant d'elle: son cœur est pris, c'est autant de perdu; celui de votre Maitresse me paroît bien aventuré, j'en crois la moitié de parti, & l'autre en l'air; du mien, vous n'en avez pas fait à deux fois; vous me l'avez expédié d'un coup d'œil. En un mot, ma charmante, je t'adore; nous reviendrons demain ici, mon Maître & moi, à pareille heure, ne manque point d'y mener ta Maitresse, afin qu'on donne la derniere main à cet amour-ci, qui n'a, peut-être, pas toutes ses façons; moi, je m'y rendrai une heure avant mon Maître, & tu entends bien que c'est t'inviter d'en faire autant;

car il sera bon de nous parler sur tout ceci, n'est-ce pas ? Nos cœurs ne seront pas fâchés de se connoître un peu plus à fond ? Qu'en penses-tu, ma poule ? Y viendras-tu ?

ERGASTE.

A cela nulle réponse ?

FRONTIN.

Ah ! vous m'excuserez.

ERGASTE.

Quoi ! elle parla donc ?

FRONTIN.

Non.

ERGASTE.

Que veux-tu donc dire ?

FRONTIN.

Comme il faut du tems pour dire des paroles, & que nous étions très-pressés, elle mit, ainsi que je vous l'ai dit, des regards à la place des mots, pour aller plus vîte ; & se tournant de mon côté avec une douceur infinie : Oui, mon fils, me dit-elle, sans ouvrir la bouche, je m'y rendrai, je te le promets, tu peux compter là-dessus ; viens-y en pleine confiance, & tu m'y trouveras. Voilà ce qu'elle me dit, & que je vous rends mot pour mot, comme je l'ai traduit d'après ses yeux.

ERGASTE.

Va, tu rêves.

FRONTIN.

Enfin, je l'attends : mais, vous, Monsieur, pensez-vous que la Maitresse veuille revenir ?

ERGASTE.

Je n'ose m'en flatter, & cependant je l'espere un peu. Tu sais bien que notre conversation fut courte : je lui rendis le gant qu'elle avoit laissé tomber ; elle me remercia d'une maniere très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avois couru pour le ramasser, & se démasqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante ! Je croyois, lui dis-je, partir demain, & voici la premiere fois que je me promene ici ; mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde, m'y ramenera plus d'une fois.

FRONTIN.

Le plaisir d'y rencontrer ? Pourquoi ne pas dire l'espérance ? Ç'auroit été indiquer adroitement un rendez-vous pour le lendemain.

ERGASTE.

Oui ; mais ce rendez-vous indiqué l'auroit peut-être empêchée d'y venir par raison de fierté : au lieu, qu'en ne parlant que du plaisir de la revoir, c'étoit simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours, & lui dire que j'en profiterois, sans rien m'attribuer de la démarche qu'elle feroit en y venant.

FRONTIN, *regardant derriere lui.*

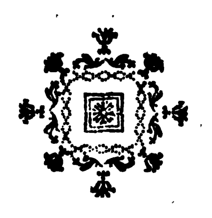
Tenez, tenez, Monſieur, ſuis-je un bon traducteur du langage des œillades? Hé! direz-vous que je rêve? Voyez-vous cette figure tendre & ſolitaire, qui ſe promene là-bas en attendant la mienne?

ERGASTE.

Je crois que tu as raiſon, & que c'eſt la Suivante.

FRONTIN.

Je l'aurbis défiée d'y manquer; je me connois. Retirez-vous, Monſieur, ne gênez point les intentions de ma Belle; promenez-vous d'un autre côté, je vais m'inſtruire de tout, & j'irai vous rejoindre.



SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *en riant.*

EH, eh, bon jour, chere enfant; reconnoissez-moi, me voilà; c'est le véritable.

LISETTE.

Que voulez-vous, Monsieur le Véritable? Je ne cherche personne ici, moi.

FRONTIN.

Oh! que si: vous me cherchiez, je vous cherchois; vous me trouvez, je vous trouve, & je défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous?

LISETTE, *faisant la révérence.*

Fort bien; & vous, Monsieur?

FRONTIN.

A merveille. Voilà des appas dans la compagnie de qui il seroit difficile de se porter mal.

LISETTE.

Vous êtes aussi galant que familier.

FRONTIN.

Et vous, aussi ravissante qu'hypocrite; mettons bas les façons, vivons à notre aise. Tiens, je t'aime, je te l'ai déjà dit, & je le

répete ; tu m'aimes, tu ne me l'as pas dit, mais je n'en doute pas : donne-toi donc le plaisir de me le dire, tu me le répéteras après ; & nous serons tous deux aussi avancés l'un que l'autre.

LISETTE.

Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu?

FRONTIN.

Entre nous, ai-je tort d'en être sûr? Une fille comme toi manqueroit-elle de goût? La, voyons ; regarde-moi pour vérifier la chose ; tourne encore sur moi cette prunelle friande que tu avois hier, & qui m'a laissé pour toi le plus tendre appétit du monde. Tu n'oses, tu rougis ! Allons, m'amour, point de quartier ; finissons cet article-là.

LISETTE, *d'un ton tendre.*

Laisse-moi.

FRONTIN.

Non, ta fierté se meurt ; je ne la quitte pas que je ne l'aye achevée.

LISETTE.

Dès que tu as deviné que tu me plais, n'est-ce pas assez? Je ne t'en apprendrai pas davantage.

FRONTIN.

Il est vrai, tu ne feras rien pour mon instruction ; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre dire.

LISETTE.

Tu veux donc que je la régale aux dépens de la mienne ?

FRONTIN.

La tienne ? Eh ! palsambleu, je t'aime ; que lui faut-il de plus ?

LISETTE.

Mais, je ne te hais pas.

FRONTIN.

Allons, allons, tu me voles ; il n'y a pas là ce qui m'est dû : fais-moi mon compte.

LISETTE.

Tu me plais.

FRONTIN.

Tu me retiens encore quelque chose, il n'y a pas-là ma somme.

LISETTE.

Eh bien ! donc. . . . Je t'aime.

FRONTIN.

Me voilà payé avec un *bis*.

LISETTE.

Le *bis* viendra dans le cours de la conversation, fais-m'en crédit, pour à présent ; ce seroit trop de dépense à la fois.

FRONTIN.

Oh ! ne crains pas la dépense ; je mettrai ton cœur en fond ; va, ne t'embarrasse pas.

LISETTE.

Parlons de nos Maîtres. Premierement ; qui êtes-vous, vous autres ?

FRONTIN.

Nous sommes des Gens de condition qui retournons à Paris, & de-là à la Cour, qui nous trouve à redire. Nous revenons d'une Terre que nous avons dans le Dauphiné; & en passant, un de nos amis nous a arrêtés à Lyon, d'où il nous a menés à cette Campagne-ci, où deux paires de beaux yeux nous raccrocherent hier pour autant de tems qu'il leur plaira.

LISETTE.

Où sont-ils, ces beaux yeux?

FRONTIN.

En voilà deux ici; ta Maitresse a les deux autres.

LISETTE.

Que fait ton Maître?

FRONTIN.

La guerre, quand les Ennemis du Roi nous raisonnent.

LISETTE.

C'est-à-dire, qu'il est Officier. Et son nom?

FRONTIN.

Le Marquis Ergaste; & moi, le Chevalier Frontin, comme cadet de deux freres que nous sommes.

LISETTE.

Ergaſte ? ce nom-là eſt connu ; & tout ce que tu me dis-là nous convient aſſez.

FRONTIN.

Quand les minois ſe conviennent, le reſte s'ajuſte. Mais, voyons, mes enfans, qui êtes-vous, à votre tour ?

LISETTE.

En premier lieu, nous ſommes belles.

FRONTIN.

On le ſent encore mieux qu'on ne le voit.

LISETTE.

Ah ! le compliment vaut une révérence.

FRONTIN.

Paſſons, paſſons ; ne te pique point de payer mes complimens ce qu'ils valent ; je te ruinerois en révérences, & je te cajole *gratis*. Continuons. Vous êtes belles ; après ?

LISETTE.

Nous ſommes orphelines.

FRONTIN.

Orphelines ? Expliquons-nous ; l'Amour en fait quelquefois, des orphelins : êtes-vous de ſa façon ? vous êtes aſſez aimables pour cela.

LISETTE.

Non, impertinent ; il n'y a que deux ans que nos parens ſont morts, Gens de condition auſſi, qui nous ont laiſſé très-riches.

FRONTIN.

Voilà de fort bons procédés.

LISETTE.

Ils ont eu pour héritieres deux filles qui vivent ensemble dans un accord qui va jusqu'à s'habiller l'une comme l'autre, ayant toutes deux presque le même son de voix, toutes deux blondes & charmantes, & qui se trouvent si bien de leur état, qu'elles ont fait serment de ne point se marier, & de rester filles.

FRONTIN.

Ne point se marier, fait un article; rester filles, en fait un autre.

LISETTE.

C'est la même chose.

FRONTIN.

Oh! que non! Quoi qu'il en soit, nous protestons contre l'un ou l'autre de ces deux sermens-là : celle que nous aimons n'a qu'à choisir, & voir celui qu'elle veut rompre; comment s'appelle-t-elle?

LISETTE.

Clarice, c'est l'aînée, & celle à qui je suis.

FRONTIN.

Que dit-elle de mon Maître? Depuis qu'elle l'a vu, comment va son vœu de rester fille?

LISETTE.

Si ton Maître s'y prend bien, je ne crois

pas qu'il se soutienne, le goût du mariage l'emportera.

FRONTIN.

Voyez le grand malheur! combien y a-t-il de ces vœux-là qui se rompent à meilleur marché? Eh! dis-moi, mon Maître l'attend ici, va-t-elle venir?

LISETTE.

Je n'en doute pas.

FRONTIN.

Sera-t-elle encore masquée?

LISETTE.

Oui, en ce Pays-ci c'est l'usage, en Eté, quand on est à la campagne, à cause du hâle & de la chaleur. Mais n'est-ce pas là Ergaste que je vois là-bas?

FRONTIN.

C'est lui-même.

LISETTE.

Je te quitte donc; informe-le de tout; encourage son amour. Si ma Maitresse devient sa femme, je me charge de t'en fournir une.

FRONTIN.

Eh! me la fourniras-tu en conscience?

LISETTE.

Impertinent! Je te conseille d'en douter!

FRONTIN.

Oh! le doute est de bon sens; tu es si jolie!

SCENE III.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

Eh bien ! que dit la Suivante ?

FRONTIN.

Ce qu'elle dit ? Ce que j'ai toujours prévu ; que nous triomphons, qu'on eſt rendu, & que, quand il nous plaira, le Notaire nous dira le reſte.

ERGASTE.

Comment ! Eſt-ce que ſa Maitreſſe lui a parlé de moi ?

FRONTIN.

Si elle en a parlé ? On ne tarit point, tous les échos du Pays nous connoiſſent, on languit, on ſoupire, on demande quand nous finirons ; peut-être qu'à la fin du jour on nous ſommera d'épouſer ; c'eſt ce que j'en puis juger ſur le diſcours de Liſette, & la choſe vaut la peine qu'on y penſe. Clarice, fille de qualité, d'un côté ; Liſette, fille de condition, de l'autre : cela eſt bon ; la race des Frontins & des Ergaſtes ne rougira point de leur devoir ſon entrée dans le monde, & de leur donner la préférence.

ERGASTE.

Il faut que l'amour t'ait tourné la tête ; explique-toi donc mieux. Aurois-je le bonheur de ne pas déplaire à Clarice ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, comment vous expliquez-vous vous-même ? Vous parlez du ton d'un Suppliant, & c'est à nous à qui on présente Requête. Je vous félicite, au reste ; vous avez dans votre victoire un accident glorieux que je n'ai pas dans la mienne ; on avoit juré de garder le célibat, vous triomphez du serment. Je n'ai point cet honneur-là, moi ; je ne triomphe que d'une fille qui n'avoit juré de rien.

ERGASTE.

Eh ! dis-moi naturellement si l'on a du penchant pour moi.

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; la vérité toute pure est que je suis adoré, parce qu'avec moi cela va un peu vîte ; & que vous êtes à la veille de l'être, & je vous le prouve, car voilà votre future Idolâtre qui vous cherche.

ERGASTE.

Ecarte-toi.

SCENE IV.

ERGASTE, HORTENSE, FRONTIN, *éloigné.*

Hortense, quand elle entre sur le Théâtre, tient son masque à la main pour être connue du Spectateur, & puis le met sur son visage dès que Frontin tourne la tête & l'apperçoit. Elle est vétue comme l'étoit ci-devant la Dame de qui Ergaste dit avoir ramassé le gant le jour d'auparavant, & c'est la sœur de cette Dame.

HORTENSE, *traversant le Théâtre.*

N'EST-CE pas là ce Cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur? Je n'en ai gueres vu de si bien fait. Il me regarde, j'étois hier démasquée avec cet habit-ci, & il me reconnoit, sans doute.

(*Elle marche comme en se retirant.*)

ERGASTE, *l'aborde, la salue, & la prend pour l'autre, à cause de l'habit & du Masque.*

Puisque le hazard vous offre encore à mes yeux, Madame, permettez que je ne perde

pas le bonheur qu'il me procure ; que mon action ne vous irrite point ; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous ; le mien est infini, j'en suis pénétré : jamais on ne craignit tant de déplaire ; mais jamais cœur, en même tems, ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise, ni si tendre.

HORTENSE.

Monsieur, je ne m'attendois pas à cet abord-là ; & quoique vous m'ayez vûe hier ici, comme en effet j'y étois, & démasquée, cette façon de se voir n'établit entre nous aucune connoissance, sur-tout avec les personnes de mon sexe ; ainsi, vous voulez bien que l'entretien finisse.

ERGASTE.

Ah ! Madame, arrêtez, de grace, & ne me laissez point en proie à la douleur de croire que je vous ai offensée ; la joie de vous retrouver ici m'a égaré, j'en conviens ; je dois vous paroître coupable d'une hardiesse que je n'ai pourtant point ; car je n'ai sû ce que je faisois, & je tremble devant vous à présent que je vous parle.

HORTENSE.

Je ne puis vous écouter.

ERGASTE.

Voulez-vous ma vie en réparation de l'audace dont vous m'accusez ? Je vous l'ap-

porte, elle est à vous, mon sort est entre vos mains, je ne saurois plus vivre si vous me rebutez.

HORTENSE.

Vous, Monsieur ?

ERGASTE.

J'explique ce que je sens, Madame ; je me donnai hier à vous, je vous consacrai mon cœur, je conçûs le dessein d'obtenir grace du vôtre, & je mourrai s'il me la refuse. Jugez si un manque de respect est compatible avec de pareils sentimens.

HORTENSE.

Vos expressions sont vives & pressantes, assurément : il est difficile de rien dire de plus fort ; mais enfin, plus j'y pense, & plus je vois qu'il faut que je me retire ; Monsieur, il n'y a pas moyen de se prêter plus long-tems à une conversation comme celle-ci, & je commence à avoir plus de tort que vous.

ERGASTE.

Eh ! de grace, Madame, encore un mot qui décide de ma destinée, & je finis ; me haïssez-vous ?

HORTENSE.

Je ne dis pas cela, je ne pousse point les choses jusques-là, elles ne le méritent pas.

Sur quoi voudriez-vous que fût fondée ma haine? Vous m'êtes inconnu, Monſieur; attendez donc que je vous connoiſſe.

ERGASTE.

Me ſera-t-il permis de chercher à vous être préſenté, Madame?

HORTENSE.

Vous n'aviez qu'un mot à me dire tout-à-l'heure, vous me l'avez dit, & vous continuez, Monſieur; achevez donc, ou je m'en vais; car il n'eſt pas dans l'ordre que je reſte.

ERGASTE.

Ah! je ſuis au déſeſpoir! Je vous entends; vous ne voulez pas que je vous voye davantage!

HORTENSE.

Mais en vérité, Monſieur, après m'avoir appris que vous m'aimez, me conſeillerez-vous de vous dire que je veux bien que vous me voyiez? Je ne penſe pas que cela m'arrive. Vous m'avez demandé ſi je vous haïſſois, je vous ai répondu que non; en voilà bien aſſez, ce me ſemble; n'imaginez pas que j'aille plus loin. Quant aux meſures que vous pouvez prendre pour vous mettre en état de me voir avec un peu plus de décence qu'ici, ce ſont vos affaires. Je ne m'op-

poserai point à vos desseins, car vous t
verez bon que je les ignore, & il faut
cela soit ainsi : un homme comme vous a
amis, sans doute, & n'aura pas besoin d'
aide pour se produire.

ERGASTE.

Hélas ! Madame, je m'appelle Ergaste
n'ai d'amis ici que le Comte de Belfort
m'arrêta hier comme j'arrivois du Dauph
& qui me mena sur le champ dans cette C
pagne-ci.

HORTENSE.

Le Comte de Belfort, dites-vous ? J
savois pas qu'il fût ici. Nos maisons
voisines, apparemment qu'il nous vie
voir ; & c'est donc chez lui que vous ête
tuellement, Monsieur ?

ERGASTE.

Oui, Madame, je le laissai hier do
quelques ordres après dîner, & je vins
promener dans les allées de ce petit boi
j'apperçus du monde ; je vous y vis,
vous y démasquâtes un instant ; & dans
instant vous devintes l'arbitre de mon s
j'oubliai que je retournois à Paris ; j'ou
jusqu'à un mariage avantageux qu'on
ménageoit, auquel je renonce, & que
lois conclure avec une personne à qui

ne me lioit qu'un ſimple rapport de condition & de fortune.

HORTENSE.

Dès que ce mariage vous eſt avantageux, la partie ſe renouera ; la Dame eſt aimable, ſans doute, & vous ferez vos réflexions.

ERGASTE.

Non, Madame, mes réflexions ſont faites ; & je le répete encore, je ne vivrai que pour vous, ou je ne vivrai pour perſonne ; trouver grace à vos yeux, voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune, & je ne veux plus rien dans le monde, ſi vous me défendez d'y aſpirer.

HORTENSE.

Moi, Monſieur ! je ne vous défends rien, je n'ai pas ce droit-là ; on eſt le Maître de ſes ſentimens ; & ſi le Comte de Belfort, dont vous parlez, alloit vous mener chez moi, (je le ſuppoſe, parce que cela peut arriver,) je ſerois même obligée de vous y bien recevoir.

ERGASTE.

Obligée, Madame ? vous ne m'y ſouffrirez donc que par politeſſe ?

HORTENSE.

A vous dire vrai, Monſieur, j'eſpere bien n'agir que par ce motif-là, du moins d'a-

bord; car de l'avenir, qui eſt-ce qui en peut répondre?

ERGASTE.

Vous, Madame, ſi vous le voulez.

HORTENSE.

Non, je ne ſais encore rien là-deſſus, puiſqu'ici même j'ignore ce que c'eſt que l'amour, & je voudrois bien l'ignorer toute ma vie. Vous aſpirez, dites-vous, à me rendre ſenſible? A la bonne heure, perſonne n'y a réuſſi; vous le tentez, nous verrons ce qu'il en ſera: mais je vous ſaurai bien mauvais gré ſi vous y réuſſiſſez mieux qu'un autre.

ERGASTE.

Non, Madame, je n'y vois pas d'apparence.

HORTENSE.

Je ſouhaite que vous ne vous trompiez pas: cependant je crois qu'il ſera bon, avec vous, de prendre garde à ſoi de plus près qu'avec un autre. Mais voici du monde, je ſerois fâchée qu'on nous vît enſemble; éloignez-vous, je vous prie.

ERGASTE.

Il n'eſt point tard; continuez-vous votre promenade, Madame? Et pourrois-je eſpé-

rer, si l'occasion s'en présente, de vous revoir encore ici quelques momens?

HORTENSE.

Si vous me trouvez seule & éloignée des autres, dès que nous nous sommes parlé, & que, grace à votre précipitation, la faute en est faite, je crois que vous pourrez m'aborder sans conséquence.

ERGASTE.

Et cependant je pars sans avoir eu la douceur de voir encore ces yeux & ces traits...

HORTENSE.

Il est trop tard pour vous en plaindre; mais vous m'avez vûe, séparons-nous, car on approche. (*Quand il est parti.*) Je suis donc folle! Je lui donne une espece de rendez-vous, & j'ai peur de le tenir, qui pis est.



SCÈNE V.

SCENE V.

HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, je viens vous demander votre avis sur une commission qu'on m'a donnée.

HORTENSE.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir compagnie ?

HORTENSE.

Non. Quelle est-elle, cette compagnie ?

ARLEQUIN.

C'est ce Monsieur Damis, qui est si amoureux de vous.

HORTENSE.

Je n'ai que faire de lui ni de son amour. Est-ce qu'il me cherche ? De quel côté vient-il ?

ARLEQUIN.

Il ne vient par aucun côté, car il ne bouge ; & c'est moi qui viens pour lui, afin de savoir où vous êtes. Lui dirai-je que vous êtes ici, ou bien ailleurs ?

HORTENSE.

Non, nulle part.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas ; il faut bien que vous soyez en quelqu'endroit : il n'y a qu'à dire où vous voulez être.

HORTENSE.

Quel imbécille ! Rapporte-lui que tu ne me trouves pas.

ARLEQUIN.

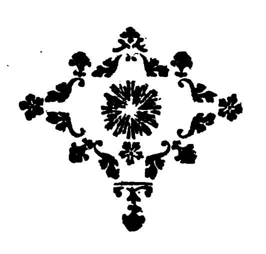
Je vous ai pourtant trouvée ; comment ferons-nous ?

HORTENSE.

Je t'ordonne de lui dire que je n'y suis pas, car je m'en vais. (*Elle s'écarte.*)

ARLEQUIN.

Eh bien ! vous avez raison ; quand on s'en va on n'y est pas, cela est clair. (*Il s'en va.*)



SCENE VI.

HORTENSE, CLARICE.

HORTENSE, *à part.*

NE voilà-t-il pas encore ma sœur ?

CLARICE.

J'ai tourné mal-à-propos de ce côté-ci. M'a-t-elle vûe ?

HORTENSE.

Je la trouve embarrassée ; qu'est-ce que cela signifie ? Ergaste y auroit-il part ?

CLARICE.

Il faut lui parler ; je sais le moyen de la congédier. Ah ! vous voilà, ma sœur ?

HORTENSE.

Oui, je me promenois ; & vous, ma sœur ?

CLARICE.

Moi, de même : le plaisir de rêver m'a insensiblement amenée ici.

HORTENSE.

Et poursuivez-vous votre promenade ?

CLARICE.

Encore une heure ou deux.

HORTENSE.

Une heure ou deux !


B 2

CLARICE.

Oui, parce qu'il eſt de bonne heure.

HORTENSE.

Je ſuis d'avis d'en faire autant.

CLARICE.

(*A part.*) De quoi s'aviſe-t-elle ? (*Haut.*) Comme il vous plaira.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez rêveuſe ?

CLARICE.

Mais... Oui, je rêvois ; ces lieux-ci y invitent : mais nous aurons bientôt compagnie ; Damis vous cherche, & vient par-là.

HORTENSE.

Damis ! Oh ! ſur ce pied-là je vous quitte. Adieu ; vous ſavez combien il m'ennuie. Ne lui dites pas que vous m'ayez vûe. (*A part.*) Rappellons Arlequin, afin qu'il l'obſerve.

CLARICE, *riant.*

Je ſavois bien que je la ferois partir.



SCENE VII.

CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

QUoi ! toute ſeule, Madame ?

CLARICE.

Oui, Liſette.

LISETTE, *en riant, & lui marquant du bout du doigt.*

Il eſt ici.

CLARICE.

Qui?

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas ?

CLARICE.

Non.

LISETTE.

Eh ! cet aimable jeune homme qui vous rendit hier un petit ſervice de ſi bonne grace.

CLARICE.

Ce jeune Officier ?

LISETTE.

Eh ! oui.

CLARICE.

Eh bien ! qu'il y ſoit ; que veux-tu que j'y faſſe ?

LISETTE.

C'est qu'il vous cherche ; & si vous voulez l'éviter, il ne faut pas rester ici.

CLARICE.

L'éviter ? Est-ce que tu crois qu'il me parlera ?

LISETTE.

Il n'y manquera pas ; la petite aventure d'hier le lui permet de reste.

CLARICE.

Va, va, il ne me reconnoîtra seulement pas.

LISETTE.

Hum ! vous êtes pourtant bien reconnoissable ; & de l'air dont il vous lorgna hier, je vais gager qu'il vous voit encore : ainsi prenons par-là.

CLARICE.

Non, je suis trop lasse ; il y a long-tems que je me promene.

LISETTE.

Oui-dà, un bon quart-d'heure, à-peu-près.

CLARICE.

Mais pourquoi me fatiguerois-je à fuir un homme, qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi que je songe à lui ?

LISETTE.

Eh! mais, c'est bien assez qu'il y songe autant.

CLARICE.

Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Vous ne m'avez encore parlé de lui que trois ou quatre fois.

CLARICE.

Ne te figurerois-tu pas que je ne suis venue seule ici que pour lui donner occasion de m'aborder ?

LISETTE.

Oh ! il n'y a pas de plaisir avec vous ; vous devinez mot à mot ce qu'on pense.

CLARICE.

Que tu es folle !

LISETTE, *riant.*

Si vous n'y étiez pas venue de vous-même, je devois vous y mener, moi.

CLARICE.

M'y mener ! mais vous êtes bien hardie de me le dire !

LISETTE.

Bon ! je suis encore bien plus hardie que cela ; c'est que je crois que vous y seriez venue.

CLARICE.

Moi ?

LISETTE.

Sans doute, & vous auriez raison ; car il est fort aimable, n'est-il pas vrai ?

CLARICE.

J'en conviens.

LISETTE.

Et ce n'est pas-là tout, c'est qu'il vous aime.

CLARICE.

Autre idée !

LISETTE.

Oui-dà, peut-être que je me trompe.

CLARICE.

Sans doute, à moins qu'on ne te l'ait dit, & je suis persuadée que non ; qui est-ce qui t'en a parlé ?

LISETTE.

Son valet m'en a touché quelque chose.

CLARICE.

Son valet ?

LISETTE.

Oui.

CLARICE, *quelque tems sans parler, & impatiente.*

Et ce valet t'a demandé le secret, apparemment ?

LISETTE.

Non.

CLARICE.

Cela revient pourtant au même ; car je renonce à savoir ce qu'il vous a dit, s'il faut vous interroger pour l'apprendre.

LISETTE.

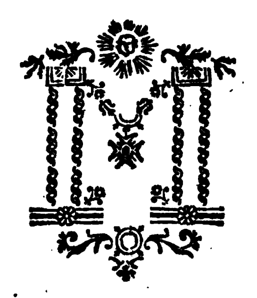
J'avoue qu'il y a un peu de malice dans mon fait, mais ne vous fâchez pas; Ergaste *vous* adore, Madame.

CLARICE.

Tu vois bien qu'il ne sera pas nécessaire que je l'évite, car il ne paroît pas.

LISETTE.

Non; mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler: irai-je savoir ce qu'il me veut?



SCENE VIII.

FRONTIN, LISETTE, CLARICE.

CLARICE.

OH ! tu le peux : je ne t'en empêche pas.

LISETTE.

Si vous ne vous en souciez gueres, ni moi non plus.

CLARICE.

Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie, & allez toujours voir ce qu'on vous veut.

LISETTE, *à Clarice.*

Eh! parlez donc. (*Et puis s'approchant de Frontin.*) Ton Maître est-il là ?

FRONTIN.

Oui, il demande s'il peut reparoître puisqu'elle est seule.

LISETTE, *revient à sa Maitresse.*

Madame, c'est Monsieur le Marquis Ergaste qui auroit grande envie de vous faire encore la révérence, & qui, comme vous voyez, vous en sollicite par le plus révérencieux de tous les valets.

(*Frontin salue à droite & à gauche.*)

CLARICE.

Si je l'avois prévu, je me serois retirée.

LISETTE.

Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là?

CLARICE.

Mais je ne suis d'avis de rien: réponds ce que tu voudras; qu'il vienne.

LISETTE, *à Frontin.*

On n'est d'avis de rien; mais qu'il vienne.

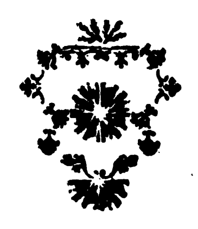
FRONTIN.

Le voilà tout venu.

LISETTE.

Toi, avertis-nous si quelqu'un approche.

(*Frontin sort.*)



SCENE IX.

CLARICE, LISETTE, ERGASTE.

ERGASTE.

QUE ce jour-ci eſt heureux pour moi, Madame ! Avec quelle impatience n'attendois-je pas le moment de vous revoir encore ? J'ai obſervé celui où vous étiez ſeule.

CLARICE, *ſe démaſquant un moment.*

Vous avez fort bien fait d'avoir cette attention-là ; car nous ne nous connoiſſons gueres. Quoi qu'il en ſoit, vous avez ſouhaité me parler, Monſieur ; j'ai cru pouvoir y conſentir. Auriez-vous quelque choſe à me dire ?

ERGASTE.

Ce que mes yeux vous ont dit avant mes diſcours, ce que mon cœur ſent mille fois mieux qu'ils ne le diſent, ce que je voudrois vous répéter toujours, que je vous aime, que je vous adore, que je ne vous verrai jamais qu'avec tranſport.

LISETTE, *à part, à ſa Maitreſſe.*

Mon rapport eſt-il fidele ?

CLARICE.

Vous m'avouerez, Monſieur, que vous ne mettez gueres d'intervalle entre me connoî-

tre, m'aimer, & me le dire; & qu'un pareil entretien auroit pu être précédé de certaines formalités de bienséance qui sont ordinairement nécessaires.

ERGASTE.

Je crois vous l'avoir déjà dit, Madame; je n'ai sû ce que je faisois : oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'a troublé, & qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle.

LISETTE, *à Clarice.*

Qu'il a le débit tendre!

CLARICE.

Avec tout cela, Monsieur, convenez pourtant qu'il en faudra revenir à quelqu'une de ces formalités dont il s'agit, si vous avez dessein de me revoir.

ERGASTE.

Si j'en ai dessein? Je ne respire que pour cela, Madame. Le Comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir.

CLARICE.

Est-ce qu'il est de vos amis?

ERGASTE.

C'est lui, Madame, chez qui il me semble vous avoir dit que j'étois.

CLARICE.

Je ne me le rappellois pas.

ERGASTE.

Je l'accompagnerai chez vous, Madame; il me l'a promis: s'engage-t-il à quelque chose qui vous déplaise? Consentez-vous que je lui aie cette obligation?

CLARICE.

Votre question m'embarrasse; dispensez-moi d'y répondre.

ERGASTE.

Est-ce que votre réponse me seroit contraire?

CLARICE.

Point du tout.

LISETTE.

Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas.

(*Ergaste se jette à ses genoux & lui baise la main.*)

CLARICE, *remettant son masque.*

Adieu, Monsieur; j'attendrai le Comte de Belfort. Quelqu'un approche; laissez-moi seule continuer ma promenade, nous pourrons nous y rencontrer encore.



SCENE X.

ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN.

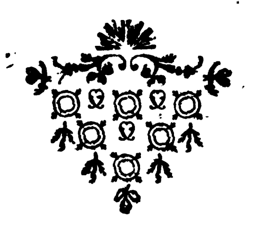
FRONTIN, *à Lisette.*

JE viens vous dire que je vois de loin une espece de petit Négre qui accourt.

LISETTE.

Retirons-nous vîte, Madame; c'est Arlequin qui vient.

(*Clarice sort. Ergaste & elle la saluent.*)



SCENE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

JE ſuis enchanté, Frontin; je ſuis tranſporté ! Voilà deux fois que je lui parle aujourd'hui. Qu'elle eſt aimable ! Que de graces ! Et qu'il eſt doux d'eſpérer de lui plaire !

FRONTIN.

Bon ! Eſpérer ? Si la Belle vous donne cela pour de l'eſpérance, elle ne vous trompe pas.

ERGASTE.

Belfort m'y menera ce ſoir.

FRONTIN.

Cela fera une petite journée de tendreſſe aſſez complette. Au reſte, j'avois oublié de vous dire le meilleur. Votre Maitreſſe a bien des graces; mais le plus beau de ſes traits, vous ne le voyez point; il n'eſt point ſur ſon viſage, il eſt dans ſa caſſette. Savez-vous bien que le cœur de Clarice eſt une emplette de cent mille écus, Monſieur ?

ERGASTE.

C'eſt bien-là à quoi je penſe! Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

FRONTIN.

C'eſt le beau brun que j'ai vu venir.

SCENE XII.

ARLEQUIN, ERGASTE, FRONTIN.

ARLEQUIN, *à Ergaste.*

VOus êtes mon homme ; c'est vous que je cherche.

ERGASTE.

Parle. Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Où est ton chapeau ?

ARLEQUIN.

Sur ma tête.

FRONTIN, *le lui ôtant.*

Il n'y est plus.

ARLEQUIN.

Il y étoit quand je l'ai dit ; (*Il le remet.*) & il y retourne.

ERGASTE.

De quoi est-il question ?

ARLEQUIN.

D'un discours malhonnête que j'ai ordre de vous tenir, & qui ne demande pas la cérémonie du chapeau.

ERGASTE.

Un discours malhonnête ! A moi ? Eh ! de quelle part ?

ARLEQUIN.

De la part d'une perſonne qui s'eſt moquée de vous.

ERGASTE.

Inſolent ! t'expliqueras-tu ?

ARLEQUIN.

Dites vos injures à ma commiſſion ; c'eſt elle qui eſt inſolente, & non pas moi.

FRONTIN.

Voulez-vous que j'eſtropie le Commiſſionnaire, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de l'ambaſſade ; je n'ai point ordre de revenir eſtropié.

ERGASTE.

Qui eſt-ce qui t'envoie ?

ARLEQUIN.

Une Dame qui ne fait point de cas de vous.

ERGASTE.

Quelle eſt elle ?

ARLEQUIN.

Ma Maitreſſe.

ERGASTE.

Eſt-ce que je la connois ?

ARLEQUIN.

Vous lui avez parlé ici.

ERGASTE.

Quoi ! c'eſt cette Dame-là qui t'envoie dire qu'elle s'eſt moquée de moi ?

ARLEQUIN.

Elle-même en original ; je lui ai aussi entendu marmotter entre ses dents, que vous étiez un grand fourbe ; mais, comme elle ne m'a point commandé de vous le rapporter, je n'en parle qu'en passant.

ERGASTE.

Moi, fourbe ?

ARLEQUIN

Oui ; mais, rien qu'entre les dents ; un fourbe tout bas.

ERGASTE.

Frontin, après la maniere dont nous nous sommes quittés tous deux, je t'ai dit que j'espérois ; y comprends-tu quelque chose ?

FRONTIN.

Oui-dà, Monsieur ; esprit de femme & caprice : voilà tout ce que c'est ; qui dit l'un, suppose l'autre. Les avez-vous jamais vu séparés ?

ARLEQUIN.

Ils sont unis comme les cinq doigts de la main.

ERGASTE, *à Arlequin.*

Mais, ne te tromperois-tu pas ? Ne me prends-tu point pour un autre ?

ARLEQUIN.

Oh ! que non. N'êtes-vous pas un homme d'hier ?

ERGASTE.

Qu'appelles-tu un homme d'hier ? je ne t'entends point.

FRONTIN.

Il parle de vous, comme d'un enfant au maillot. Eſt-ce que les gens d'hier ſont de cette taille-là ?

ARLEQUIN.

J'entends que vous êtes ici d'hier.

ERGASTE

Oui.

ARLEQUIN.

Un Officier de la Majeſté du Roi.

ERGASTE.

Sais-tu mon nom ? Je l'ai dit à cette Dame.

ARLEQUIN.

Elle me l'a dit auſſi : un appellé Ergaſte.

ERGASTE, *outré.*

C'eſt cela même.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'eſt vous qu'on n'eſtime pas ; vous voyez bien que le paquet eſt à votre adreſſe.

FRONTIN.

Ma foi, il n'y a plus qu'à lui en payer le port, Monſieur.

ARLEQUIN.

Non, c'eſt port payé.

ERGASTE.

Je ſuis au déſeſpoir !

ARLEQUIN.

On s'eſt un peu diverti de vous en paſſant ;

on vous a regardé comme une farce qui n'amuse plus. Adieu. (*Il fait quelques pas.*)

ERGASTE

Je m'y perds !

ARLEQUIN, *revenant.*

Attendez... Il y a encore un petit reliqua ; je ne vous ai donné que la moitié de votre affaire ; j'ai ordre de vous dire... J'ai oublié mon ordre... La moquerie, un ; la farce, deux ; il y a un troisième article.

FRONTIN.

S'il ressemble au reste, nous ne perdrons rien de curieux.

ARLEQUIN, *tirant des tablettes.*

Pardi, il est tout de son long dans ces tablettes-ci.

ERGASTE.

Eh ! montre donc.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne dois pas vous les montrer : cela m'est défendu, parce qu'on s'est repenti d'y avoir écrit, à cause de la bienséance & de votre peu de mérite ; & on m'a crié de loin de les supprimer, & de vous expliquer le tout dans la conversation : mais, laissez-moi voir ce que j'oublie... A propos, je ne sais pas lire : lisez donc vous-même. (*Il donne les tablettes à Ergaste.*)

FRONTIN.

Eh ! morbleu, Monsieur, laissez-là ces ta-

blettes, & n'y répondez que sur le dos du porteur.

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais été le pupitre de personne.

ERGASTE, *lit.*

Je viens de vous appercevoir aux genoux de ma sœur. (*Ergaste s'interrompant.*) Moi! (*Il continue.*) Vous jouez fort bien la Comédie; vous me l'avez donnée tantôt: mais je n'en veux plus. Je vous avois permis de m'aborder encore, & je vous le défends; j'oublie même que je vous ai vu.

ARLEQUIN.

Tout juste; voilà l'article qui nous manquoit: plus de fréquentation; c'est l'intention de la tablette. Bon soir.

(*Ergaste reste comme immobile.*)

FRONTIN.

J'avoue que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle!

ERGASTE, *recourant à Arlequin.*

Arrête. Où est-elle?

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

ERGASTE.

Attends que j'aie fait, du moins, un mot de

réponse; il est aisé de me justifier: elle m'accuse d'avoir vu sa sœur, & je ne la connois pas.

ARLEQUIN.

Chanson!

ERGASTE, *en lui donnant de l'argent.*

Tiens, prends, & arrête.

ARLEQUIN.

Grand-merci; quand je parle de chanson, c'est que j'en vais chanter une; faites à votre aise, mon Cavalier; je n'ai jamais vu de fourbe si honnête homme que vous. (*Il chante.*) Ra la ra ra....

ERGASTE.

Amuse-le, Frontin; je n'ai qu'un pas à faire pour aller au logis, & je vais y écrire un mot.



SCENE XIII.

ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN.

PUISQU'IL me paye des injures, voyez combien je gagnerois avec lui, si je lui apportois des complimens.... (*Il chante.*) Ta la la ra la ra.

FRONTIN.

Voilà de jolies paroles que tu chantes-là.

ARLEQUIN.

Je n'en sais point d'autres. Allons, divertis-moi; ton Maître t'a chargé de cela; fais-moi rire.

FRONTIN.

Veux-tu que je chante aussi?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux de symphonie.

FRONTIN.

De symphonie? Est-ce que tu prends ma voix pour un Orquestre?

ARLEQUIN.

C'est qu'en fait de Musique, il n'y a que le Tambour qui me fasse plaisir.

FRONTIN.

C'est-à-dire que tu es au concert quand on bat la caisse.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh ! je ſuis à l'Opéra.

FRONTIN.

Tu as l'oreille martiale. Avec quoi te divertirai-je donc ? Aimes-tu les contes des Fées?

ARLEQUIN.

Non ; je ne me ſoucie ni de Comtes, ni de Marquis.

FRONTIN.

Parlons donc de boire.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc le ſujet du diſcours.

FRONTIN.

Le vin, n'eſt-ce pas? On l'a mis au frais.

ARLEQUIN.

Qu'on l'en retire ; j'aime à boire chaud.

FRONTIN.

Cela eſt mal ſain. Parlons de ta Maitreſſe.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Expédions la bouteille.

FRONTIN.

Doucement, je n'ai pas le ſol, mon garçon.

ARLEQUIN.

Ce miſérable ! Et du crédit ?

FRONTIN.

Avec cette mine-là, où veux-tu que j'en trouve ? Mets-toi à la place du Marchand de vin.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon ; je te rends juſtice, on ne ſauroit rien emprunter ſur cette grimace-là.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen, elle eſt trop ſincere ; mais il y a un remede à tout ; paye, & je te le rendrai.

ARLEQUIN.

Tu me le rendras ? Mets-toi à ma place auſſi, le croirois-tu ?

FRONTIN.

Non ; tu réponds juſte : mais paye en pur don, par galanterie ; ſois généreux.

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois, car je ſuis vilain ; je n'ai jamais bû à mes dépens.

FRONTIN.

Morbleu ! que ne ſommes-nous à Paris ? J'aurois crédit.

ARLEQUIN.

Eh ! que fait-on à Paris ? parlons de cela faute de mieux. Eſt-ce une grande Ville ?

FRONTIN.

Qu'appelles-tu une Ville ? Paris, c'eſt le Monde ; le reſte de la Terre n'en eſt que les Fauxbourgs.

ARLEQUIN.

Si je n'aimois pas Liſette, j'irois voir le Monde.

FRONTIN.

Lisette, dis-tu?

ARLEQUIN.

Oui, c'est ma Maitresse.

FRONTIN.

Dis donc que ce l'étoit; car je te l'ai soufflée hier?

ARLEQUIN.

Ah! maudit souffleur! Ah! scélérat! Ah! chenapan!



SCENE XIV.

ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

ERGASTE.

TIENS, mon ami ; cours porter cette lettre à la Dame qui t'envoie.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux être le Postillon du Diable, qui vous emporte tous deux, vous & ce coquin, qui est la copie d'un fripon ; ce maraud, qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire ; un sorcier qui souffle les filles ; un escroc qui veut m'emprunter du vin ; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le Monde, & que mon Pays n'est qu'un Fauxbourg. Cet insolent ! Un Fauxbourg ? Va, va, je t'apprendrai à connoître les Villes.

(*Arlequin s'en va.*)

ERGASTE, *à Frontin.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle, une affaire de jalousie ; c'est que nous nous trouvons Rivaux, & il en sent la conséquence.

ERGASTE.

De quoi aussi t'avises-tu de parler de Lis

FRONTIN.

Mais, Monsieur, vous avez vu des am devineriez-vous que cet homme-là en es Dites en conscience.

ERGASTE.

Va donc toi-même chercher cette Dam & lui remets mon billet le plutôt que tu pou

FRONTIN.

Soyez tranquille, je vous rendrai bon co te de tout ceci par le moyen de Lisette.

ERGASTE.

Hâte-toi, car je souffre. (*Frontin part*



SCENE XV.

ERGASTE, *seul*.

VIT-ON jamais rien de plus étonnant que ce qui m'arrive ? Il faut absolument qu'elle se soit méprise.

SCENE XVI.

LISETTE, ERGASTE.

LISETTE.

N'AVEZ-VOUS pas vu la sœur de Madame, Monsieur ?

ERGASTE.

Eh ! non, Lisette ; de qui me parles-tu ? Je n'ai vu que ta Maitresse, je ne me suis entretenu qu'avec elle ; sa sœur m'est totalement inconnue, & je n'entends rien à ce qu'on me dit-là.

LISETTE.

Pourquoi vous fâcher ? Je ne vous dis pas que vous lui ayez parlé ; je vous demande si vous ne l'avez pas apperçue ?

ERGASTE.

Eh ! non, te dis-je ; non, encore une fois, non : je n'ai vu de femme que ta Maitresse ; & quiconque lui a rapporté autre chose a fait une imposture ; & si elle croit avoir vu le contraire, elle s'est trompée.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur, si vous n'entendez rien à ce que je vous dis, je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable, à cause de la question du monde la plus simple que je vous fais : à qui en avez-vous ? Est-ce distraction, méchante humeur, ou fantaisie ?

ERGASTE.

D'où vient qu'on me parle de cette sœur ? D'où vient qu'on m'accuse de m'être entretenu avec elle ?

LISETTE.

Eh ! qui est-ce qui vous en accuse ? Où avez-vous pris qu'il s'agisse de cela ? En ai-je ouvert la bouche ?

ERGASTE.

Frontin est allé porter un billet à ta Maitresse, où je lui jure que je ne sais ce que c'est.

LISETTE.

Le billet étoit fort inutile, & je ne vous parle ici de cette sœur, que parce que nous l'avons vû se promener ici-près.

ERGASTE.

Qu'elle s'y promene ou non, ce n'est pas ma faute, Lisette ; & si quelqu'un s'est jetté à ses genoux, je te garantis que ce n'est pas moi.

LISETTE.

Oh ! Monsieur, vous me fâchez aussi, & vous ne me ferez pas accroire qu'il me soit rien échappé sur cet article-là ; il faut écouter ce qu'on vous dit, & répondre raisonnablement aux gens, & non pas aux visions que vous avez dans la tête : dites-moi seulement si vous n'avez pas vu la sœur de Madame ; & puis c'est tout.

ERGASTE.

Non, Lisette, non ; tu me désesperes.

LISETTE.

Oh ! ma foi, vous êtes sujet à des vapeurs ; ou bien, auriez-vous, par hazard, de l'antipathie pour le mot de sœur ?

ERGASTE.

Fort bien.

LISETTE.

Fort mal. Ecoutez-moi si vous le pouvez ; ma Maitresse a un mot à vous dire sur le Comte de Belfort ; elle n'osoit revenir à cause de cette sœur dont je vous parle, & qu'elle a apperçu se promener dans ces cantons-ci : or vous m'assurez ne l'avoir point vûe.

ERGASTE.

J'en ferai tous les fermens imaginables.

LISETTE.

Oh ! je vous crois. (*A part.*) Le plaisant écart ! Quoi qu'il en soit, ma Maitresse va revenir ; attendez-la.

ERGASTE.

Elle va revenir, dis-tu ?

LISETTE.

Oui, Clarice elle-même : & j'arrive exprès pour vous en avertir. (*A part, en s'en allant.*) C'est-là qu'il en tient : quel dommage !



SCENE XVII.

ERGASTE, *seul.*

PUISQUE Clarice revient, apparemment qu'elle s'est désabusée, & qu'elle a reconnu son erreur.

SCENE XVIII.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

EH bien! Frontin, on n'est plus fâché, & le billet a été bien reçu, n'est-ce pas?

FRONTIN, *triste.*

Qui est-ce qui vous fournit vos nouvelles, Monsieur?

ERGASTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

C'est que moi, qui sors de la mêlée, je vous en apporte d'un peu différentes.

ERGASTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

FRONTIN.

Tirez ſur ma figure l'horoſcope de notre fortune.

ERGASTE.

Et mon billet ?

FRONTIN.

Hélas ! c'eſt le plus maltraité. Ne voyez-vous pas bien que j'en porte le deuil d'avance ?

ERGASTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que d'avance ? Où eſt-il ?

FRONTIN.

Dans ma poche, en fort mauvais état. (*Il le tire.*) Tenez, jugez vous-même s'il peut en revenir.

ERGASTE.

Il eſt déchiré !

FRONTIN.

Oh ! cruellement ; & bien m'en a pris d'être d'une étoffe d'un peu plus de réſiſtance que lui, car je ne reviendrois pas en meilleur ordre. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre diſgrace ; & dont j'ai riſqué de vous rapporter un certificat ſur ma joue.

ERGASTE.

Lisette, qui sort d'ici, m'a donc joué ?

FRONTIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette double Soubrette ?

ERGASTE.

Que j'attendisse sa Maitresse ici, qu'elle alloit y venir pour me parler, & qu'elle ne songeoit à rien.

FRONTIN.

Ce que vous me dites-là ne vaut pas le diable ; ne vous fiez point à ce calme-là, vous en serez la dupe, Monsieur : nous revenons houspillés, votre billet & moi ; allez-vous-en, sauvez le corps de réserve.

ERGASTE.

Dis-moi donc ce qui s'est passé.

FRONTIN.

En voici la courte & lamentable Histoire. J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante pas d'ici, je vole à elle, & je l'aborde en Courrier suppliant. C'est de la part du Marquis Ergaste, lui dis-je d'un ton de voix qui demandoit la paix. *Qu'est-ce, mon ami ? Qui êtes-vous ? Et que voulez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cet Ergaste ? Allez, vous vous méprenez, retirez-vous ; je ne connois point cela.* Madame, que votre beauté ait pour agréable de m'entendre : je parle pour un homme à demi-mort, & peut-être actuel-

lement défunt, qu'un petit Nègre est venu de votre part assassiner dans des Tablettes; & voici les mourantes lignes que vous adresse dans ce papier son douloureux amour. Je pleurois moi-même en lui tenant ces propos lugubres; on eût dit que vous étiez enterré, & que c'étoit votre testament que j'apportois.

ERGASTE.

Acheve. Que t'a-t-elle répondu?

FRONTIN, *lui montrant le billet.*

Sa réponse? la voilà mot pour mot : il ne faut pas grande mémoire pour en retenir les paroles.

ERGASTE.

L'ingrate!

FRONTIN.

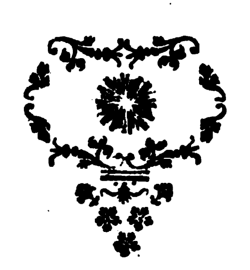
Quand j'ai vu cette action barbare, & le papier couché sur la poussiere, je l'ai ramassé; ensuite, redoublant de zele, j'ai pensé que mon esprit devoit suppléer au vôtre, & vous n'avez rien perdu au change; on n'écrit pas mieux que j'ai parlé, & j'espérois déjà beaucoup de ma pièce d'éloquence, quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache, a forcé le Harangueur d'arrêter aux deux tiers de sa harangue.

ERGASTE.

Non, je ne reviens point de l'étonnement où tout cela me jette, & ne conçois rien aux motifs d'une aussi sanglante raillerie.

FRONTIN, *se frottant les yeux.*

Monsieur, je la vois; la voilà qui arrive, & je me sauve. C'est peut-être le soufflet qui a manqué tantôt qu'elle vient essayer de faire réussir. (*Il s'écarte sans sortir.*)



SCENE XIX.

ERGASTE, CLARICE, FRONTIN.

CLARICE, *démasquée en l'abordant, & puis remettant son masque.*

Je prends l'instant où ma sœur, qui se promene là-bas, est un peu éloignée, pour vous dire un mot, Monsieur. Vous devez, dites-vous accompagner ce soir au logis le Comte de Belfort ; silence, s'il vous plaît, sur nos entretiens dans ce lieu-ci : vous sentez bien qu'il faut que ma sœur & lui les ignorent. Adieu.

ERGASTE.

Quel étrange procédé que le vôtre, Madame ! Vous reste-t-il encore quelque nouvelle injure à faire à ma tendresse ?

CLARICE.

Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ? Vous m'étonnez !

LISETTE.

Ne vous l'ai-je pas dit ? c'est que vous lui parlez de votre sœur ; il ne sauroit entendre prononcer ce mot-là sans en être furieux : je n'en ai pas tiré plus de raison tantôt.

FRONTIN.

La bonne ame ! Vous verrez que nous aurons encore tort : n'approchez pas, Monsieur ; plaidez de loin : Madame a la main légere, elle me doit un soufflet, vous dis-je, & elle vous le paieroit, peut-être. En tout cas, je vous le donne.

CLARICE.

Un soufflet ! Que veut-il dire ?

LISETTE.

Ma foi, Madame, je n'en sais rien ; il y a des fous qu'on appelle visionnaires, n'en seroit-ce pas-là ?

CLARICE.

Expliquez donc cet énigme, Monsieur ; quelle injure vous a-t-on faite ? De quoi se plaint-il ?

ERGASTE.

Eh ! Madame, qu'appellez-vous énigme ? A quoi puis-je attribuer cette contradiction dans vos manieres, qu'au dessein formel de vous moquer de moi ? Où ai-je vu cette sœur à qui vous voulez que j'aie parlé ici ?

LISETTE.

Toujours cette sœur ! ce mot-là lui tourne la tête.

FRONTIN.

Et ces agréables Tablettes où nos soupirs sont traités de farce, & qui sont chargées d'un congé à notre adresse.

CLARICE, *à Lisette.*

Lisette, sais-tu ce que c'est ?

LISETTE, *comme à part.*

Bon ! ne voyez-vous pas bien que le mal est au timbre ?

ERGASTE.

Comment avez-vous reçu mon billet, Madame ?

FRONTIN, *le montrant.*

Dans l'état où vous l'avez mis, je vous demande à présent ce qu'on en peut faire.

ERGASTE.

Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire !

FRONTIN.

Violer le droit des gens en ma personne ! attaquer la joue d'un Orateur, la forcer d'esquiver une impolitesse ! où en seroit-elle, si elle avoit été mal-adroite ?

ERGASTE.

Méritois-je que ce papier fût déchiré ?

FRONTIN.

Ce soufflet étoit-il à sa place ?

LISETTE.

Madame, sommes-nous en sûreté avec eux ? Ils ont les yeux bien égarés.

CLARICE.

Ergaſte, je ne vous crois pas un inſenſé : mais tout ce que vous me dites-là ne peut être que l'effet d'un rêve ou de quelque erreur dont je ne ſais pas la cauſe ; voyons...

LISETTE.

Je vous avertis qu'Hortenſe approche, Madame.

CLARICE.

Je ne m'écarte que pour un moment, Ergaſte ; car je veux éclaircir cette aventure-là.

(*Elles s'en vont.*)



SCENE XX.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

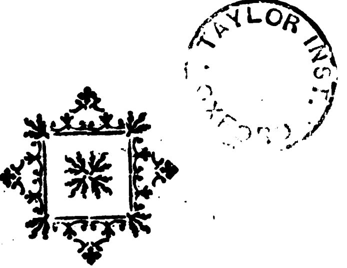
MAis en effet, Frontin, te ferois-tu trompé? N'aurois-tu pas porté mon billet à une autre?

FRONTIN.

Bon! oubliez-vous les Tablettes? Sont-elles tombées des nues?

ERGASTE.

Cela est vrai.



SCENE XXI.

HORTENSE, ARLEQUIN, FRONTIN.

HORTENSE, *masquée, qu'Ergaste prend pour Clarice à qui il vient de parler.*

VOus venez de m'envoyer un billet, Monsieur, qui me fait craindre que vous ne tentiez de me parler, ou qu'il ne m'arrive encore quelque nouveau message de votre part; & je viens vous prier moi-même qu'il ne soit plus question de rien, que vous ne vous ressouveniez pas de m'avoir vûe, sur-tout que vous le cachiez à ma sœur, comme je vous promets de le lui cacher à mon tour: c'est tout ce que j'avois à vous dire, & je passe.

ERGASTE, *étonné.*

Entends-tu, Frontin?

FRONTIN.

Mais où diable est donc cette sœur?



SCENE DERNIERE.

HORTENSE, CLARICE, LISETTE, ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

CLARICE, *à Ergaste & à Hortense.*

QUoi ! ensemble ! vous vous connoissez donc ?

FRONTIN, *voyant Clarice.*

Monsieur, voilà une friponne, sur ma parole.

HORTENSE, *à Ergaste.*

Etes-vous confondu ?

ERGASTE.

Si je la connois, Madame, je veux que la foudre m'écrase.

LISETTE.

Ah ! le petit traître !

CLARICE.

Vous ne me connoissez point ?

ERGASTE.

Non, Madame ; je ne vous vis jamais, j'en suis sûr, & je vous crois même une personne apostée pour vous divertir à mes dépens,

ou pour me nuire. (*Et se tournant du côté d'Hortense.*) Et je vous jure, Madame, par tout ce que j'ai d'honneur....

HORTENSE, *se démasquant.*

Ne jurez pas, ce n'est pas la peine; je ne me soucie ni de vous ni de vos sermens.

ERGASTE, *qui la regarde.*

Que vois-je? Je ne vous connois point non plus.

FRONTIN.

C'est pourtant le même habit à qui j'ai parlé, mais ce n'est pas la même tête.

CLARICE, *se démasquant.*

Retournons-nous-en, ma sœur, & soyons discrettes.

ERGASTE, *se jettant aux genoux de Clarice.*

Ah! Madame, je vous reconnois; c'est vous que j'adore.

CLARICE.

Sur ce pied-là, tout est éclairci.

LISETTE.

Oui; je suis au fait. (*A Hortense.*) Monsieur vous a, sans doute, abordée, Madame: vos habits se ressemblent, & il vous aura toujours prise pour Madame, à qui il parla hier:

ERGASTE.

C'eſt cela même ; c'eſt l'habit qui m'a jetté dans l'erreur.

FRONTIN.

Ah ! nous en tirerons pourtant quelque choſe. (*A Hortenſe.*) Le ſoufflet & les Tablettes ſont, ſans doute, ſur votre compte, Madame ?

HORTENSE.

Il ne s'agit plus de cela ; c'eſt un détail inutile.

ERGASTE, *à Hortenſe.*

Je vous demande mille pardons de ma mépriſe, Madame : je ne ſuis pas capable de changer ; mais perſonne ne rendroit l'infidélité plus pardonnable que vous.

HORTENSE.

Point de complimens, Monſieur le Marquis : reconduiſez-nous au logis, ſans attendre que le Comte de Belfort s'en mêle.

LISETTE, *à Ergaſte.*

L'aventure a bien fait de finir ; j'allois vous croire échappés des Petites-Maiſons.

FRONTIN.

Va, va, puiſque je t'aime, je ne me vante pas d'être trop ſage.

ARLEQUIN, *à Lisette.*

Et toi, l'aimes-tu? Comment va le cœur?

LISETTE.

Demande-lui-en des nouvelles, c'est lui qui me le garde.

FIN.

LA MERE

LA MERE CONFIDENTE,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, sa fille.

LISETTE, sa suivante.

DORANTE, Amant d'Angelique.

ERGASTE, son oncle.

LUBIN, paysan, valet de Madame Argante.

La Scéne se passe à la Campagne chez Madame Argante.



LA MERE CONFIDENTE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUoi, vous venez sans Angelique, Lisette ?

LISETTE.

Elle arrivera bien-tôt ; elle est avec sa mere ; je lui ai dit que j'allois toujours devant ; & je ne me suis hâté que pour avoir avec vous un moment d'entretien, sans qu'elle le sache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

Ah ça, Monsieur, nous ne vous connoissons, Angelique & moi, que par une avanture de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables, l'amour s'est mis de la partie, cela est naturel ; mais voilà sept ou huit entrevûes que nous avons avec vous, à l'insçû de tout le monde ; la mere à qui vous êtes inconnu pourroit à la fin en apprendre quelque chose, toute l'intrigue retomberoit sur moi, terminons. Angelique est riche, vous êtes tous deux d'une égale condition, à ce que vous dites, engagez vos parens à la demander pour vous en mariage, il n'y a pas même de tems à perdre.

DORANTE.

C'est ici où gît la difficulté.

LISETTE.

Vous auriez de la peine de trouver un meilleur parti, au moins.

DORANTE.

Eh ! Il n'est que trop bon.

LISETTE.

Je ne vous entens pas.

DORANTE.

Ma famille vaut la sienne, sans contredit; mais je n'ai pas de bien, Lisette.

LISETTE *étonnée.*

Comment?

DORANTE.

Je dis les choses comme elles sont; je n'ai qu'une très-petite légitime.

LISETTE *brusquement.*

Vous? Tantpis; je ne suis point contente de cela; qui est-ce qui le devineroit à votre air? Quand on n'a rien faut-il être de si bonne mine? Vous m'avez trompée, Monsieur.

DORANTE.

Ce n'étoit pas mon dessein.

LISETTE.

Cela ne se fait pas, vous dis-je. Que diantre voulez-vous qu'on fasse de vous? Vraiment Angelique vous épouseroit volontiers, mais nous avons une mere qui ne sera pas tentée de votre légitime, & votre amour ne nous donneroit que du chagrin.

DORANTE.

Eh! Lisette, laisse aller les choses, je t'en conjure; il peut arriver tant d'accidens. Si je l'épouse, je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune, tu n'en peux esperer autant de personne, & je tiendrai parole.

LISETTE.

Ma fortune ?

DORANTE.

Oui, je te le promets. Ce n'est pas le bien d'Angelique qui me fait envie, si je ne l'avois pas rencontrée ici, j'allois à mon retour à Paris épouser une veuve très-riche, & peut-être plus riche qu'elle, tout le monde le sçait ; mais il n'y a plus moyen, j'aime Angelique, & si jamais tes soins m'unissoient à elle, je me charge de ton établissement.

LISETTE *rêvant un peu.*

Vous êtes séduisant ; voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser ; je me persuade qu'Angelique seroit bien avec vous.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi-bien qu'à moi ? Mais, Monsieur, vous n'avez rien, dites-vous ? Cela est dur ; n'héritez-vous de personne, tous vos parens sont-ils ruinés ?

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très-grands biens, qui m'aime beaucoup, & qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh ! Que ne parlez-vous donc ? D'où vient me faire peur avec vos tristes récits, pendant

que vous en avez de si consolans à faire ? Un oncle riche, voilà qui est excellent ; & il est vieux, sans doute, car ces Messieurs-là ont coûtume de l'être ?

DORANTE.

Oui, mais le mien ne suit pas la coûtume ; il est jeune.

LISETTE.

Jeune ! Et de quelle jeunesse encore ?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Misericorde ! Trente-cinq ans ! Cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais du moins est-il un peu infirme ?

DORANTE.

Point du tout, il se porte à merveille, il est, grace au Ciel, de la meilleure santé du monde, car il m'est cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans & de la santé, avec un dégré de parenté comme celui-là ? Le joli parent ! Et quelle est l'humeur de ce galant homme ?

DORANTE.

Il est froid, sérieux & Philosophe.

LISETTE.

Encore passe, voilà un humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse & des infirmités qu'il n'a pas : il n'a qu'à nous assûrer son bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre ; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE *s'écriant.*

Pour ce Philosophe ! Il veut donc avoir des héritiers en propre personne ?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh, Monsieur, vous m'inpatientez avec votre situation ; en vérité, vous êtes insupportable, tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir ?

LISETTE *vivement.*

Non, vous avez un malheur qui me pique, & que je veux vaincre ; mais retirez-vous, voici Angelique qui arrive, je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir, vous reparoîtrez dans un instant, & ferez comme si vous arriviez ; donnez-moi le tems de l'instruire de tout, j'ai à lui rendre compte de votre person-

ne, elle m'a chargée de ſçavoir un peu de vos nouvelles; laiſſez-moi faire.

(Dorante ſort.)

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Je déſeſperois que vous vinſſiez, Madame.

ANGELIQUE.

C'eſt qu'il eſt arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien, Liſette, as-tu quelque choſe à me dire de Dorante? As-tu parlé de lui à la Concierge du Château où il eſt?

LISETTE.

Oui, je ſuis parfaitement informée. Dorante eſt un homme charmant, un homme aimé, eſtimé de tout le monde, en un mot le plus honnête homme qu'on puiſſe connoître.

ANGELIQUE.

Hélas! Liſette, je n'en doutois pas, cela ne m'apprend rien, je l'avois deviné.

LISETTE.

Oui, il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne

opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGELIQUE.

Le quitter! Quoi, après cet éloge!

LISETTE.

Oui, Madame, il n'est pas votre fait.

ANGELIQUE.

Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre. Il y a un défaut terrible.

ANGELIQUE.

Tu m'effrayes.

LISETTE.

Il est sans bien.

ANGELIQUE.

Ah, je respire! N'est-ce que cela? Explique-toi donc mieux, Lisette, ce n'est pas un défaut, c'est un malheur, je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juste: mais nous avons une mere; allez la consulter sur cette bagatelle-là, pour voir un peu ce qu'elle vous répondra? Demandez-lui si elle sera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGELIQUE.

Et quel est le tien là-dessus, Lisette?

LISETTE.

Oh! Le mien, c'est une autre affaire; sans vanité, je penserois un peu plus noblement que cela; ce seroit une fort belle action que d'épouser Dorante.

ANGELIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur, il n'est pas au-dessous du tien, conseille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, Dorante est un cadet, & l'usage veut qu'on le laisse là.

ANGELIQUE.

Je l'enrichirois donc? Quel plaisir!

LISETTE.

Oh! Vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGELIQUE.

Plus il me devroit, & plus il me seroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde; car il refuse aussi, à cause de vous, une veuve très-riche, à ce qu'on dit.

ANGELIQUE.

Lui! Eh bien, il a eu la modestie de s'en taire, c'est toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, Madame, il faut que vous épousiez cet homme-là, le Ciel vous destine l'un à l'autre, cela est visible; rapellez votre avanture: nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois, il y a mille autres endroits pour se promener, point du tout, cet homme qui nous est inconnu, ne vient qu'à celui-ci, parce qu'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faisiez-vous? Vous lisiez. Qu'y faisoit-il? Il lisoit. Y a-t'il rien de plus marqué?

ANGELIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous salue, nous le saluons; le lendemain même promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclination des deux côtés, & plus de livres de part & d'autre, cela est admirable!

ANGELIQUE.

Ajoutes, que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, & que je n'ai pû en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus que ma mere qui m'inquiéte; cette mere qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon, c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGELIQUE.

Mais si elle fait si bien que ce qui lui plaît me plaise aussi, n'est-ce pas comme si je faisois toujours mes volontés?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déja?

ANGELIQUE.

Non, tu m'encourages, mais c'est ce misérable bien que j'ai qui me nuira: Ah! Que je suis fâchée d'être si riche!

LISETTE.

Ah! Le plaisant chagrin. Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGELIQUE.

Il est vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t'il?

LISETTE *regarde sa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGELIQUE.

Comment, est-ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui, il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette, il croira que

c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non, c'est toujours avec moi qu'il les prend, & c'est vous qui les tenez sans le sçavoir.

ANGELIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un seul; & comme vous m'avertissez de celui-ci, je ne sçai pas trop si je puis rester avec bienséance, j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison. Allons, partons, Madame.

ANGELIQUE.

Une autre fois quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas, le voici.

SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN *éloigné*.

ANGELIQUE.

Je ne vous attendois pas au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sçais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, Madame.

LISETTE *sans regarder*.

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGELIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout à l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Me voyez-vous à regret, Madame?

ANGELIQUE.

Non, Dorante, si j'étois fâchée de vous voir, je fuirois les lieux où je vous trouve, & où je pourrois soupçonner de vous rencontrer.

LISETTE.

Oh, pour cela, Monsieur, ne vous plaignez pas, il faut rendre justice à Madame, il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGELIQUE.

Mais en vérité, Lisette. . . .

DORANTE.

Eh, Madame! Ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où est l'inconvénient de répeter des choses qui ne sont que louables? Pourquoi ne sauroit-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime & l'estime? Y a-t'il du mal à lui dire le plaisir que vous vous proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser, elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi! Charmante Angelique, mon bonheur iroit-il jusques-là? Oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit?

ANGELIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai, mais du moins n'en fut-il jamais de plus

plus pénétré ni de plus tendre,

(*Lubin paroît dans l'éloignement.*)

LISETTE.

Doucement, ne parlez pas si haut, il me semble que je vois le neveu de notre Fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là, que fait-il ici?

ANGELIQUE.

C'est lui-même. Ah! que je suis inquiete! Il dira tout à ma mere. Adieu, Dorante, nous nous reverrons, je me sauve, retirez-vous aussi.

(*Elle sort.*)

(*Dorante veut s'en aller.*)

LISETTE *l'arrêtant.*

Non, Monsieur, arrêtez, il me vient une idée, il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts, il ne me hait pas.

DORANTE.

Puisqu'il nous a vû, c'est le meilleur parti.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LISETTE *à Lubin.*

Laissez-moi faire. Ah! Te voilà, Lubin, à quoi t'amuses-tu là?

LUBIN.

Moi? D'abord je faisois une promenade, à présent je regarde.

LISETTE.

Et que regardes-tu?

LUBIN.

Des oisiaux, deux qui restont, & un qui viant de prendre sa volée, & qui est le plus joli de tous (*regardant Dorante*) en vela un qui est bian joli itou, & jarnigué ils profiteront bian avec vous, car vous les sifflez comme un charme, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

C'est-à-dire que tu nous as vû, Angelique & moi, parler à Monsieur?

LUBIN.

Oh oui, jons tout vû à mon aise, jons mêmement entendu leur petit ramage.

LISETTE.

C'eſt le hazard qui nous a fait rencontrer Monſieur, & voilà la premiere fois que nous le voyons.

LUBIN.

Morguié qualle a bonne meine cette premiere fois là, alle reſſemble à la vingtiéme.

DORANTE.

On ne ſauroit ſe diſpenſer de ſaluer une Dame quand on la rencontre, je penſe.

LUBIN *riant.*

Ha ha ha. Vous tirez donc voute reverance en paroles, vous convarſez depuis un quart d'heure, appellez-vous ça un coup de chapiau?

LISETTE.

Venons au fait. Serois-tu d'humeur d'entrer dans nos intérêts?

LUBIN.

Peut-être qu'oui, peut-être que non, ce ſera ſuivant les magnieres du monde, il gnia que ça qui regle; car j'aime les magnieres moi.

LISETTE.

Hé bien, Lubin, je te prie inſtamment de nous ſervir.

DORANTE *lui donne de l'argent.*

Et moi, je te paye pour cela.

LUBIN.

Je vous baille donc la parfarence; redites voute chance, alle sera pû bonne ce coup-ci que l'autre. D'abord c'est une rencontre, n'est-ce pas? Ça se pratique, il n'y a pas de malhonneteté à rencontrer les parsonnes.

LISETTE.

Et puis on se salue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la reverence, c'est itou ma coutume, toujours je bredouille en saluant, & quand ça se passe avec des femmes, faut bian qu'alles répondent deux paroles pour une, les hommes parlent, les femmes babillent; allez voute chemin, vela qui est fort bon, fort raisonnable & fort civil. Oh ça, la rencontre, la saluration, la demande, la réponse, tout ça est payé, il n'y a pûs qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez, ce que vous attraperez c'est pour vous, je n'y prétend rin, pourvû que j'attrape itou. Sarviteur; il n'y a morgué parsonne de si agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis à présent?

LUBIN.

Tatigué oui, ne m'épargnez pas, toute mon amiquié est à vottre sarvice au même prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi; veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne, & sur-tout Madame ?

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix, je vous garantis des passans une lieue à la ronde.

(Il sort.)

SCENE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

PUisque nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, Monsieur. Vous m'avez fait de grandes promesses en cas que les choses réussissent; mais comment réussiront-elles ? Angelique est une héritiére, & je sçai les intentions de sa mere; quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime, ce ne sera pas à vous à qui elle la donnera, c'est de quoi vous devez être bien convaincu; or cela

supposé, que vous passe-t'il dans l'esprit là-dessus?

DORANTE.

Rien encore Lisette: Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angelique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même tems songer à faire durer ce plaisir?

DORANTE.

C'est bien mon dessein; mais comment s'y prendre?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y rêverai, Lisette.

LISETTE.

Ah! vous y rêverez, il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre, c'est qu'on ne marie vôtre maîtresse pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu là, Lisette! J'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mere, il

y a déja un époux d'arrêté ; je le sçai de bonne part.

DORANTE.

Eh ! Lisette, tu me désesperes ; il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE.

Ah ! Ce ne sera pas en disant j'aime, & toujours j'aime. N'imaginez-vous rien ?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCENE VI.

LUBIN, LISETTE, DORANTE.

LUBIN *accourt.*

GAgnez pays, mes bons amis, sauvez-vous, vela l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi ?

LUBIN.

Morgué, le plus méchant, c'est là mere d'Angélique.

LISETTE *à Dorante.*

Eh vîtes, cachez-vous dans le bois, je me retire.

(Elle sort.)

LUBIN.
Et moi je ferai semblant d'être sans malice.

SCENE VII.

LUBIN, MADAME ARGANTE.

Mde. ARGANTE.
AH! C'est toi, Lubin, tu es tout seul? Il me sembloit avoir entendu du monde.
LUBIN.
Non, noute maîtresse, ce n'est que moi qui me parle & qui me repart, à celle fin de me tenir compagnie, ça amuse.
Mde ARGANTE.
Ne me trompes-tu point?
LUBIN.
Pargué, je ferois donc un fripon?
Mde ARGANTE.
Je te crois, & je suis bien aise de te trouver, car je te cherchois; j'ai une commission à te donner, que je ne veux confier à aucun de mes gens, c'est d'observer Angelique dans ses promenades, & de me rendre compte de ce qui s'y passe; je remarque depuis quelque tems qu'elle sort souvent à la même heure avec Lisette, & j'en voudrois sçavoir la raison.
LUBIN.

LUBIN.

Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

Mde. ARGANTE.

A peu près.

LUBIN.

Je sçavons bien ce que c'est; j'ons la pareille.

Mde. ARGANTE.

Toi!

LUBIN.

Oui, ça est fort lucratif, mais c'est qu'ou venez un peu tard, noute maîtresse, car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

Mde. ARGANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Qu'entens-je! Moi, Lubin?

LUBIN.

Vrament oui. Quand Mademoiselle Angelique parle en cachette à son amoureux, c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

Mde. ARGANTE.

Ceci est sérieux; mais vous êtes bien hardi, Lubin, de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi, y a-t'il du mal à dire à cte jeunesse, vela Madame qui viant, la vela qui ne viant pas? Ça empêche-t'il que vous ne veniez ou non? Je n'y entens pas de finesse.

Mde. ARGANTE.

Je te pardonne, puisque tu n'as pas crû mal faire, à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras, & de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute & que je regarde? Ce sera moiquié pus de besogne avec vous qu'avec eux.

Mde. ARGANTE.

Je consens même que tu les avertisse quand j'arriverai, pourvû que tu me rapportes tout fidélement, & il ne te sera pas difficile de le faire, puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh, sans doute, je serai tout porté pour les nouvelles, ça me sera commode; aussi-tôt pris, aussi-tôt rendu.

Mde. ARGANTE.

Je te défends sur-tout, de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné, gardes-moi le secret.

LUBIN.

Drès qu'ou voulez qu'en le garde, en le gardera; s'ils me l'avions recommandé, j'aurions fait de même; ils n'avions qu'à dire.

Mde. ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard, & puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur, acheve de m'instruire, tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premierement, en lieu de pardre avec eux j'y gagne.

Mde. ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te payent?

LUBIN.

Tout juste.

Mde. ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple, mais ce qu'ou ferez sera toujours biau fait.

Mde. ARGANTE.

Ma fille a donc un amant? Quel est-il?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui est liberal, qui a un air, une présentation, une philosomie; dame c'est ma meine à moi, ce sera la vôtre itou: il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, & qui fait l'amour avec des paroles si douces! C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa

petite marchandise! Il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

Mde. ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-t'elle?

LUBIN.

Voute fille, mais je pense que biantôt ils s'adoreront tous deux.

Mde. ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce ly fait-il. Et moi j'en ai trop, ce ly fait-elle; Mais ly dit-il, j'ai le cœur si tendre: Mais ly dit-elle, qu'est-ce que ma mere s'en souciera? Et pis là-dessus ils se lamentons sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre; ça fait des regrets bian touchans!

Mde. ARGANTE.

Quel est ce jeune homme?

LUBIN.

Attendez, il m'est avis que c'est Dorante, & comme c'est un voisin, en peut l'appeller le voisin Dorante.

Mde. ARGANTE.

Dorante! Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vûs?

LUBIN.

Ils se sont vûs en se rencontrant; mais ils ne

ſe rencontront pus, ils ſe treuvent.

Mde. ARGANTE.

Et Liſette, eſt-elle de la partie?

LUBIN.

Morgué oui, alle eſt leur Capitaine; alle a le gouvarnement des rencontres: c'eſt un tréſor pour des amoureux que cte fille-là.

Mde. ARGANTE.

Voici, ce me ſemble, ma fille qui feint de ſe promener & qui vient à nous, retire-toi, Lubin, continue d'obſerver & de m'inſtruire avec fidélité, je te récompenſerai.

LUBIN.

Oh que oui, Madame, ce ſera au logis, il n'y a pas loin.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

Mde. ARGANTE, ANGELIQUE.

Mde. ARGANTE.

JE vous demandois à Lubin, ma fille.

ANGELIQUE.

Avez-vous à me parler, Madame?

Mde. ARGANTE.

Oui, vous connoissez Ergaste, Angelique; vous l'avez vû souvent à Paris, il vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

Lui, ma mere, Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

Mde. ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGELIQUE.

Pour sa figure je la lui passe, c'est à quoi je ne regarde guéres.

Mde. ARGANTE.

Il est froid.

ANGELIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur & triste.

Mde. ARGANTE.

Vous le verrez bien-tôt; il doit venir ici: & s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chere enfant; vous sçavez bien comme nous vivons ensemble.

ANGELIQUE.

Ah! Ma mere, je ne crains point de violence de votre part, ce n'est pas là ce qui m'inquiete.

Mde. ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGELIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

Mde. ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGELIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas. Assûrément.

Mde. ARGANTE.

Non, mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grace.

ANGELIQUE.

Une grace, ma mere! Voilà un mot qui ne me convient point. Ordonnez, & je vous obéirai.

Mde. ARGANTE.

Oh! Si tu le prens sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyois. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille, je suis votre amie, & vous êtes la mienne, & si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGELIQUE.

Allons, ma mere, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse; voyons, quelle est cette grace que vous me demandez? je vous l'accorde d'avance.

Mde. ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse; te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils & de mon experience; te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, & cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre? T'en souviens-tu? Nous fûmes interrompues, & comme cette idée-là te réjouit beaucoup, exécutons-la; parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente.

ANGELIQUE.

Vous, la confidente de votre fille?

Mde. ARGANTE.

Oh! Votre fille! Eh! qui te parle d'elle? Ce n'est point ta mere qui veut être ta confidente, c'est ton amie, encore une fois.

ANGELIQUE *riant.*

D'accord: mais mon amie redira tout à ma mere, l'une est inseparable de l'autre.

Mde. ARGANTE.

Eh bien, je les separe, moi, je t'en fais serment; oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là, c'est comme si ta mere ne l'entendoit pas. Eh, mais cela se doit, il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGELIQUE.

Il est difficile d'esperer ce que vous dites-là.

Mde. ARGANTE.

Ah ! Que tu m'affliges ! Je ne mérite pas ta résistance.

ANGELIQUE.

Eh bien, soit, vous l'exigez de trop bonne grace, j'y consens, je vous dirai tout.

Mde. ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mere, donne-moi un autre nom.

ANGELIQUE.

Oh ! Ce n'est pas la peine, ce nom-là m'est cher : quand je le changerois, il n'en seroit ni plus ni moins, ce ne seroit qu'une finesse inutile ; laissez-le moi, il ne m'effraye plus.

Mde. ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chere Angelique. Ah ça, je suis donc ta confidente ; n'as-tu rien à me confier dès-à-présent ?

ANGELIQUE.

Non, que je sçache ; mais ce sera pour l'avenir.

Mde. ARGANTE.

Comment va ton cœur ? Personne ne l'a-t'il attaqué jusqu'ici ?

ANGELIQUE.

Pas encore.

Mde. ARGANTE.

Hum! Tu ne te fies pas à moi, j'ai peur que ce ne soit encore à ta mere à qui tu répons.

ANGELIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

Mde. ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGELIQUE.

Ah!

Mde. ARGANTE.

Tu soupires?

ANGELIQUE.

Il est vrai.

Mde. ARGANTE.

Que t'est-il arrivé? Je t'offre de la consolation & des conseils. Parle.

ANGELIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

Mde. ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons, tu me prens pour ta mere.

ANGELIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper: mais c'est du moins pour la plus digne de l'être, pour la plus tendre & la plus cherie de sa fille qu'il y ait au monde.

Mde. ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi, & je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente : revenons. Qu'est-ce qui te chagrine?

ANGELIQUE.

Vous m'avez demandé si on avoit attaqué mon cœur ? Que trop, puisque j'aime!

Mde. ARGANTE *d'un air sérieux.*

Vous aimez?...

ANGELIQUE *riant.*

Eh bien, ne voilà-t'il pas cette mere qui est absente? C'est pourtant elle qui me répond; mais rassurez-vous, car je badine.

Mde. ARGANTE.

Non, tu ne badines point, tu me dis la vérité, & il n'y a rien là qui me surprenne. De mon côté, je n'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlois de même; ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGELIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

Mde. ARGANTE.

Ah! Ma chere Angelique, tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGELIQUE.

Vous m'excuserez, c'est l'air que vous avez pris qui m'a allarmée, mais je n'ai plus peur.

Oui, j'aime, c'eſt un penchant qui m'a ſurpris.

Mde. ARGANTE.

Tu n'es pas la premiere, cela peut arriver à tout le monde. Eh, quel homme eſt-ce? Eſt-il à Paris?

ANGELIQUE.

Non, je ne le connois que d'ici.

Mde. ARGANTE *riant*.

D'ici, ma chere? Conte-moi donc cette hiſtoire-là, je la trouve plus plaiſante que ſérieuſe; ce ne peut être qu'une avanture de campagne, une rencontre.

ANGELIQUE.

Juſtement.

Mde. ARGANTE.

Quelque jeune homme galant, qui t'a ſalué, & qui a ſçû adroitement engager une converſation?

ANGELIQUE.

C'eſt cela même.

Mde. ARGANTE.

Sa hardieſſe m'étonne, car tu es d'une figure qui devoit lui en impoſer; ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de reſpect?

ANGELIQUE.

Non, le hazard a tout fait, & c'eſt Liſette qui en eſt cauſe, quoique fort innocemment: elle tenoit un livre, elle le laiſſa tomber, il

le ramassa, & on se parla; cela est tout naturel.

Mde. ARGANTE *riant*

Va, ma chere enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là; c'est Lisette qui te le fait accroire, tu es si fort au-dessus de pareille chose; tu en riras toi-même au premier jour.

ANGELIQUE.

Non, je n'en crois rien, je ne m'y attens pas, en vérité.

Mde. ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je; c'est qu'il y a là dedans un air de Roman qui te gagne.

ANGELIQUE.

Moi, je n'en lis jamais; & puis notre avanture est toute des plus simples.

Mde. ARGANTE.

Tu verras, te dis-je; tu es raisonnable; & c'est assez; mais l'as-tu vû souvent?

ANGELIQUE.

Dix ou douze fois.

Mde. ARGANTE.

Le verras-tu encore?

ANGELIQUE.

Franchement, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

Mde. ARGANTE.

Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre.

ANGELIQUE.
Non vraiment ; ne reprenez rien, je vous prie ; ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là, & je compte que vous ne sçavez rien ; au moins vous me l'avez promis.
Mde. ARGANTE.
Oh, je te tiendrai parole ; mais puisque cela est si sérieux, peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.
ANGELIQUE.
Comment donc l'estime qu'on a pour moi ! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse ?
Mde. ARGANTE.
Hélas ! Ma fille, voi ce que tu as fait : te serois-tu crûe capable de tromper ta mere, de voir à son insçû un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscretion & de sa vanité, de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, & de te livrer à l'indécence de tant d'entrevûes secrettes, ménagées par une miserable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guéres des conséquences, pourvû qu'elle y trouve son intérêt, comme elle l'y trouve sans doute. Qui t'auroit dit il y a un mois que tu t'égarerois jusques-là, l'aurois-tu crû ?
ANGELIQUE *triste*.
Je pourrois bien avoir tort ; voilà des ré-

flexions que je n'ai jamais faites.

Mde. ARGANTE.

Eh ! Ma chere enfant, qui est-ce qui te les feroit faire ? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire : tu ne consultes que tes ennemis, ton cœur même est de leur parti, tu n'as pour tout secours que ta vertu qui ne doit pas être contente, & qu'une véritable amie comme moi dont tu te défies ; que ne risques-tu pas ?

ANGELIQUE.

Ah ! Ma chere mere, ma chere amie ; vous avez raison, vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion ; Lisette m'a trahie, & je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils !

LUBIN *à Madame Argante.*

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

Mde. ARGANTE.

En qualité de simple confidente, je te laisse libre, je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici.

ANGELIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, & ne vous embarrassez point ; s'il y est, & qu'il ose paroître, je le congedierai, je vous assûre.

Mde. ARGANTE.

Soit, mais songe à ce que je t'ai dit.

(Elle sort.)

SCENE IX.

ANGELIQUE, *un moment seule.*
LUBIN *survient.*

ANGELIQUE.

Voilà qui est fait, je ne le verrai plus.

LUBIN, *sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.*

ANGELIQUE.

Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN *en s'en allant, de loin.*

De ce cher Poulet. C'est voute galant qui vous la mande.

ANGELIQUE *la rejette loin.*

Je n'ai point de galant, reportez-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGELIQUE.

Reprenez-la, encore une fois, & retirez-vous.

LUBIN.

Eh! Morgué qu'eu fantaisie, je vous dis qu'il faut qualle demeure, à celle fin que vous la lisiais,

lisiais, ça m'est enjoint, & à vous aussi; il y a dedans un entretien pour tantôt, à l'heure qui vous fera plaisir, & je sis enchargé d'apporter l'heure à Lisette, & non pas la lettre. Ramassez-la, car je n'ose, de peur qu'en ne me voye, & pis vous me crierés la réponse tout bas.

ANGELIQUE.

Ramasse-la toi même, & va-t'en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui ly prend. Nonmorgué, je ne la ramasserai pas, il ne sera pas dit que j'aye fait ma commission tout de travars.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Cet impertinent!

LUBIN *la regarde s'en aller.*

Faut qualle ait de l'avarsion pour l'écriture.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN *entre le premier & dit* :

PArsonne ne viant.

(*Dorante entre.*)

Eh palsanguié arrivez donc, il y a plus d'une heure que je suis à l'afut de vous.

DORANTE.

Hé bien, qu'as-tu à me dire ?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici, Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t'elle dit l'heure qu'Angelique a prise pour notre rendez-vous ?

LUBIN.

Non, alle vous contera ça.

DORANTE.

Est-ce là tout ?

LUBIN.

C'est tout par rapport à vous, mais il y a un restant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi est-il question ?

LUBIN.

C'est que je me repens...

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir ?

LUBIN.

J'entens qu'il y a des scrupules qui me tourmantons sur vos rendez-vous que je protége, jons queuque fois la tentation de vous torner casaque sur tout ceci, & d'aller nous accuser tretous.

DORANTE.

Tu rêves, où est le mal de ces rendez-vous, que crains-tu, ne suis-je pas honnête homme ?

LUBIN.

Morgué moi itou, & tellement honnête; qu'il n'y aura pas moyen d'être un fripon si en ne me soutient le cœur, par rapport à ce que jons toujours maille à partie avec ma conscience; il y a toujours queuque chose qui cloche dans mon courage; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'arrêter, à moins qu'en ne me pousse, & c'est à vous à pousser.

DORANTE *tirant une bague qu'il lui donne.*

Eh, morbleu, prens encore cela & continue.

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi, Angelique viendra-t'elle bientôt?

LUBIN.

Peut-être bian-tôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout! Qu'est-ce que tu veux dire? Comment a-t'elle reçû ma lettre?

LUBIN.

Ah comment! Est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle? Pargué je serons donc l'espion à tout le monde?

DORANTE.

Toi? Eh de qui l'es-tu encore?

LUBIN.

Eh pardi, de la mere, qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Miserable! Tu parles donc contre nous?

LUBIN.

Contre vous, Monsieur? Pas le mot, ni pour ni contre. Je fais ma main, & vela tout. Faut pas mêmement que vous sçachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc ; c'est-à-dire que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle sans nous nuire.

LUBIN.

Velà t'en que c'est, je tire d'ici, je tire d'ila, & j'attrape.

DORANTE.

Acheves. Que t'a dit Angelique quand tu lui as porté ma lettre ?

LUBIN.

Parlez ly toujours, mais ne lui écrivez pas ; voute grifonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi, ma lettre l'a fâchée ?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter, le papier la courousse.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue ?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre, car je l'ons ramassée, & Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprens rien ! D'où cela peut-il provenir ?

LUBIN.

Velà Lisette, interrogez-la, je retorne à ma place pouvous garder.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

QUe viens-je d'apprendre, Lisette? Angelique a rebuté ma lettre?

LISETTE.

Oui, la voici, Lubin me l'a rendue, j'ignore quelle fantaisie lui a pris: mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur; je n'ai pû m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis, mais elle est triste, elle m'a battu froid, & je l'ai trouvée toute changée; je viens pourtant de l'appercevoir là-bas, & j'arrive pour vous en avertir. Attendons-la, sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette, ma vûe ne feroit que l'irriter peut-être, il faut respecter ses dégoûts: pour moi, je ne les soutiendrois pas, & je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles!

Qu'ils disent de fadeurs ! Tenez, fuyez-la, Monsieur, car elle arrive ; fuyez-la pour la respecter.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUoi, Monsieur est ici ? Je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, Madame, Lisette vous le dira : je n'avois garde de me montrer, le mépris que vous avez fait de ma lettre, m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGELIQUE.

Odieux ! Ah j'en suis quitte à moins ; pour indifférent passe, & très-indifférent ; quant à votre lettre, je l'ai reçûe comme elle le méritoit, & je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vûs par hazard, j'ai trouvé cela fort singulier, sur-tout avec une personne de mon sexe : m'écrire à moi, Monsieur ! D'où vous est venue cette idée ?

Je n'ai pas donné lieu à votre hardiesse, ce me semble. De quoi s'agit-il entre vous & moi?

DORANTE.

De rien pour vous, Madame, mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGELIQUE.

Voilà des expressions aussi déplacées qu'inutiles, je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! De grace, Madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez; méprisez ma douleur, mais ne vous en moquez pas, je ne vous exagere point ce que je souffre.

ANGELIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette; Monsieur, ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez?

ANGELIQUE.

A vous; je ne suis venue ici que parce que je vous cherchois, voilà ce qui m'amene.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, Madame?

ANGELIQUE.

Comme vous voudrez, Monsieur.

DORANTE.

DORANTE.

Ciel!

ANGELIQUE.

Attendez pourtant, puisque vous êtes-là; je serai bien aise que vous sçachiez ce que j'ai à vous dire, vous m'avez écrit, vous avez lié conversation avec moi, vous pourriez vous en vanter, cela n'arrive que trop souvent, & je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense.

DORANTE.

Me vanter, moi, Madame! De quel affreux caractére me faites-vous là? Je ne répons rien pour ma défense, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplû, je vous en demande pardon, n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie, & je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplais.

ANGELIQUE.

Je vous ai déja dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons. Puisque c'est mon tour pour être grondée, je ne sçaurois me vanter de rien; moi, je ne vous ai écrit ni rencontré; quel est mon crime?

ANGELIQUE.

Dites-moi, il n'a pas tenu à vous que je

n'eusse des dispositions favorables pour Monsieur ; c'est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevûes où vous m'avez amenée, sans me le dire, car c'est sans me le dire : en avez-vous senti les conséquences ?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet esprit-là.

ANGELIQUE.

Si Monsieur, comme je l'ai déja dit, & à l'exemple de presque tous les jeunes gens, étoit homme à faire trophée d'une avanture dont je suis tout-à-fait innocente, où en serois-je ?

LISETTE *à Dorante.*

Remerciez, Monsieur.

DORANTE.

Je ne sçaurois parler.

ANGELIQUE.

Si, de votre côté, vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses, pourvû qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerois-je pas ?

LISETTE.

Oh je répondrai, moi, je n'ai pas perdu la parole : si Monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure, si je suis une fille généreuse, qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnoissance, hem ?

ANGELIQUE.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zéle si vif? Quels moyens a-t'il employé pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre : vous gageriez, j'en suis sûre, que j'ai été séduite par des présens? Gagez, Madame, faites-moi cette galanterie là, vous perdrez, & ce sera une maniere de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des présens, Madame! Que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois?

LISETTE.

Attendez, Monsieur, disons pourtant la vérité. Dans vos transports, vous m'avez promis d'être extrémement reconnoissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à Madame, il faut convenir de cela.

ANGELIQUE.

Eh! Je serois la premiere à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour!

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, Monsieur; mais faites comme moi, je n'avois que de bonnes

intentions, j'aime ma maîtresse, toute injuste qu'elle est, je voulois unir son sort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuse & tranquille, mes motifs lui sont suspects, & j'y renonce; imitez-moi, privez-vous de votre côté du plaisir de voir Angelique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes, vous êtes capable de cet effort là.

ANGELIQUE.

Soit.

LISETTE *à Dorante à part.*

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, Madame, je vous quitte, puisque vous le voulez; dans l'état où vous me jettez, la vie m'est à charge, je pars pénétré d'une affliction mortelle, & je n'y résisterai point; jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect, que j'en ai pour vous; jamais on n'osa esperer moins de retour; ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice, j'en aurois soupiré toute ma vie sans m'en plaindre, & ce n'étoit point a moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur; mais je pouvois esperer votre estime, je me croyois à l'abri du mépris, & ni ma passion, ni mon caractére n'ont mérité les outrages que vous leur faites.

(Il sort.)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.
(*Lubin survient.*)

ANGELIQUE.

IL est parti ?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE *un moment sans parler, & à part.*

J'ai été trop vîte. Ma mere avec toute son expérience, en a mal jugé, Dorante est un honnête homme.

LISETTE *à part.*

Elle rêve, elle est triste : cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN *à Angelique.*

J'apperçois par là-bas un passant qui viant envars nous, voulez-vous qu'il vous regarde ?

ANGELIQUE.

Eh ! Que m'importe ?

LISETTE.

Qu'il passe, qu'est-ce que cela nous fait ?

LUBIN *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage, je m'en retorne donc, je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuye d'être si loin, j'aime à voir le monde ; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Comme tu voudras, reste à dix pas.

LUBIN.

Je les conterai en conscience. (*à part.*) Je sis pus fin qu'eux, j'allons faire ma forniture de nouvelle pour la bonne mere.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN *éloigné.*

LISETTE.

VOus avez furieusement maltraité Dorante.

ANGELIQUE.

Oui, vous avez raison, j'en suis fâchée ; mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous sçavez si je le mérite.

ANGELIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service, & cette avanture-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est ? C'est un homme au désespoir.

ANGELIQUE.

Je n'y sçaurois que faire, pourquoi s'en va-t'il ?

LISETTE.

Cela est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui ; mais vous sçavez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGELIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas moi ? Que vous êtes méchante !

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croye ? Je vous vois tranquille, & il versoit des larmes en s'en allant.

ANGELIQUE.

Lui ?

LISETTE.

Eh ! Sans doute.

ANGELIQUE.

Et malgré cela il part !

LISETTE.

Eh ! Vous l'avez congedié. Quelle perte vous faites !

ANGELIQUE *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y est encore, qu'on lui parle, puisqu'il est si affligé.

LISETTE.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois, il n'a pû aller loin, accablé comme il l'étoit. Monsieur Dorante ! Monsieur Dorante !

SCENE VI.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN.

DORANTE.

Est-ce Angelique qui m'appelle ?

LISETTE.

Oui, c'est moi qui parle, mais c'est elle qui vous demande.

ANGELIQUE.

Voilà de ces foiblesses que je voudrois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angelique? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vûe?

ANGELIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas! Vous ne m'estimez plus.

ANGELIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire, car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angelique a pû douter de mon amour!

ANGELIQUE.

Elle en a douté pour en être plus sûre; cela est-il si désobligeant?

DORANTE.

Quoi! J'aurois le bonheur de n'être point haï?

ANGELIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGELIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusé de recevoir? S'il ne tient qu'à la lire, on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGELIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGELIQUE.

Oui, Dorante, je vous le promets, voilà qui est fini; excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge, timide & vertueuse; il y a tant de piéges dans la vie, j'ai si peu d'experience, seroit-il difficile de me tromper si on vouloit? Je n'ai que ma sagesse & mon innocence pour toute ressource, & quand on n'a que cela on peut avoir peur; mais me voilà bien rassûrée, il ne me reste plus qu'un chagrin. Que deviendra cet amour? Je n'y vois que des sujets d'affliction. Sçavez-vous bien que ma mere me propose un époux que je verrai peut-être dans un quart d'heure? Je ne vous disois pas tout ce qui m'agitoit, il m'étoit bien permis d'être fâcheuse, comme vous voyez.

DORANTE.

Angelique, vous êtes toute mon esperance.

LISETTE.

Mais si vous avouyez votre amour à cette mere qui vous aime tant, seroit-elle inexora-

ble? Il n'y a qu'à suppofer que vous avez connu Monſieur à Paris, & qu'il y eſt.

ANGELIQUE.

Cela ne meneroit à rien, Liſette, à rien du tout; je ſçai bien ce que je dis.

DORANTE.

Vous conſentirez donc d'être à un autre?

ANGELIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la ſeule idée de vous perdre; & il n'eſt point d'extrémité pardonnable que je ne ſois tenté de vous propoſer.

ANGELIQUE.

D'extrémité pardonnable!

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGELIQUE.

Quoi! Me jetter à ſes genoux? C'eſt bien mon deſſein. De lui réſiſter? J'aurai bien de la peine, ſur-tout avec une mere auſſi tendre.

LISETTE.

Bon, tendre, ſi elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-deſſus? Avec le bien que vous avez, vous n'avez beſoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon; c'eſt une tendreſſe fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah ! Belle Angelique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bien-tôt pris votre parti ; ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sçai où je suis.

ANGELIQUE *à Lisette.*

Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit ; que veut-il dire ?

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, parlez, quelle est votre idée ?

DORANTE *se jettant à ses genoux.*

Angelique, voulez-vous que je meure ?

ANGELIQUE.

Non ! Levez-vous & parlez, je vous l'ordonne ?

DORANTE.

J'obéis ; votre mere sera inflexible, & dans le cas où nous sommes...

ANGELIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous le dirois plus hardiment.

ANGELIQUE.

Votre cœur en est un, achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place on se fait son sort à soi-même.

ANGELIQUE.

Eh comment ?

DORANTE.

On s'échappe...

LUBIN *de loin.*

Au voleur...

ANGELIQUE.

Après.

DORANTE.

Une mere s'emporte, à la fin elle consent; on se reconcilie avec elle, & on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGELIQUE.

Mais ou j'entens mal, ou cela ressemble à un enlevement. En est-ce un, Dorante ?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGELIQUE *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, & je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est, le moyen est dur, & il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGELIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un reméde qu'une extravagance ? Ah ! Je ne vous reconnois pas à cela, Dorante ; je me passerai mieux de bonheur que de vertu ; me proposer d'être insen-

sée, d'être méprisable ! Je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus ? Ce mot m'accable ; il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angelique, je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGELIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable ?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi, mais ce n'est pas un crime.

ANGELIQUE.

Un enlevement, Lisette !

DORANTE.

Ma chere Angelique, je vous perds, concevez-vous ce que c'est que vous perdre, & si vous m'aimez un peu, n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi ! Et parce que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins de droit d'éviter un malheur ? Nous aurions le secours d'une Dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous menerois.

LUBIN.

Haye, haye. [illegible]

ANGELIQUE.

Non, Dorante, laiſſons-là votre Dame, je parlerai à ma mere, elle eſt bonne, je la toucherai peut-être, je la toucherai, je l'eſpere. Ah!

SCENE VII.

LUBIN, LISETTE, ANGELIQUE, DORANTE.

LUBIN.

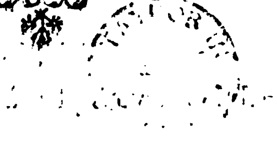
EH vîte, eh vîte, qu'on s'éparpille, velà ce grand Monſieur, que jons vû une fois à Paris, cheux vous, & qui ne parle point.

(*Il s'écarte.*)

ANGELIQUE.

C'eſt peut-être celui à qui ma mere me deſtine, Fuyez, Dorante, nous nous reverrons tantôt, ne vous inquiétez pas.

(*Dorante ſort.*)



SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE, ERGASTE.

ANGELIQUE *en le voyant.*

C'Est lui-même ! Ah ! Quel homme !

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE *marchant lentement*

Je suis votre serviteur, Madame, je devance Madame votre mere, qui est embarrassée ; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGELIQUE.

Vous le voyez, Monsieur.

ERGASTE.

Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE *à part.*

Appelle-t'il cela se hâter ?

ERGASTE.

Ne suis-je pas importun ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur.

LISETTE *à part.*

Ah ! Cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

ERGASTE,

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGELIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeste.

LISETTE.

Il parle comme il marche.

ERGASTE.

Ce pays-ci est fort beau.

ANGELIQUE.

Il est passable.

LISETTE *à part.*

Quand il a dit un mot, il est si fatigué qu'il faut qu'il se repose.

ERGASTE.

Et solitaire.

ANGELIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelqu'importunn par-ci par-là.

ERGASTE.

Il y en a par tout.

(On est du temps sans parler.)

LISETTE.

Voilà la conversation tombée, ce ne sera pas moi qui la releverai.

ERGASTE.

Ah ! Bon jour, Lisette.

LISETTE.

Bon ſoir, Monſieur, je vous dis bon ſoir; parce que je m'endors; ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps peſant?

ERGASTE.

Oui, ce me ſemble.

LISETTE.

Vous vous en retournez ſans doute?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGELIQUE.

Et Monſieur ſe promene-t'il?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce Château voiſin pour y porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, & je reviens enſuite.

ANGELIQUE.

Faites, Monſieur, ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

LISETTE.

Ne vous preſſez point, quand on a des commiſſions, il faut y mettre tout le temps néceſſaire. N'avez-vous que celle-là?

ERGASTE.

Non, c'eſt l'unique.

LISETTE.

Quoi! Pas le moindre petit compliment à faire ailleurs?

ERGASTE.

Non.

ANGELIQUE.

Monsieur y soupera peut-être?

LISETTE.

Et, à la campagne, on couche où l'on soppe.

ERGASTE.

Point du tout, je reviens incessamment, Madame. (*à part s'en allant*) Je ne sçai que dire aux femmes, même à celles qui me plaisent.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE garçon-là a de grands talens pour le silence; quelle abstinence de paroles! Il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGELIQUE.

Il a dit que ma mere alloit venir, & je m'éloigne, je ne sçaurois lui parler dans le désordre d'esprit où je suis, j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conseille pas de lui en parler, vous ne ferez que la révolter davantage, & elle se hâteroit de conclure.

ANGELIQUE.

Oh doucement, je me revolterois à mon tour.

LISETTE *riant.*

Vous, contre cette mere, qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGELIQUE.

Et bien, qu'elle aime donc mieux, car je ne suis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient.

SCENE X.

Mde. ARGANTE, LISETTE *qui veut s'en aller.*

Mde. ARGANTE.

VOici cette fourbe de suivante: un moment, où est ma fille? J'ai crû la trouver ici avec Monsieur Ergaste.

LISETTE.

Ils y étoient tous deux tout à l'heure, Madame, mais Monsieur Ergaste est allé à cette

maison d'ici près, remettre une lettre à quelqu'un, & Mademoiselle est là-bas, je pense.

Mle. ARGANTE.

Allez lui dire que je serois bien aise de la voir.

LISETTE *les premiers mots à part.*

Elle me parle bien séchement. J'y vais, Madame, mais vous me paroissez triste, j'ai eu peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

Mde. ARGANTE.

Contre vous, est-ce que vous le méritez, Lisette ?

LISETTE.

Non, Madame.

Mde. ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupé qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergaste, vous le sçavez, & je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur : mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Eh ! Mais je le sçaurois.

Mde. ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez, je connois votre fidélité, Lisette, je ne m'y trompe pas, & je compte bien vous en récompenser comme il faut : dites à ma fille que je l'attens.

LISETTE.

Elle prend bien son temps pour me louer.

(*Elle sort.*)

Mde. ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle est, je l'ai embarrassée.

SCENE XI.

LUBIN, Mde. ARGANTE.

Mde. ARGANTE.

AH! Tu viens à propos. As-tu quelque chose à me dire?

LUBIN.

Jarnigoy, si j'avons queuque chose, j'avons vû des pardons, j'avons vû des offenses, des allées, des venues, & pis des moyens pour avoir un mari.

Mde. ARGANTE.

Hâte-toi de m'instruire, parce que j'attens Angelique. Que sçais-tu?

LUBIN.

Pis que vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

Mde. ARGANTE.

Parles donc.

LUBIN.

Je ſçai une accuſation, je ſçai une innocence, & pis un autre grand ſtratagême. Attendez, comment appellont-ils cela?

Mde. ARGANTE.

Je ne t'entens pas, mais va-t'en, Lubin; j'apperçois ma fille, tu me diras ce que c'eſt tantôt, il ne faut pas qu'elle nous voye enſemble.

LUBIN.

Je m'en retorne donc à la proviſion.

(Il ſort.)

SCENE XII.

Mde. ARGANTE, ANGELIQUE.

Mde. ARGANTE *à part.*

VOyons de quoi il ſera queſtion.

ANGELIQUE *les premiers mots à part.*

Plus de confidence, Liſette a raiſon, c'eſt le plus ſûr. (*haut*) Liſette m'a dit que vous me demandiez, ma mere.

Mde. ARGANTE.

Oui, je ſçai que tu as vû Ergaſte, ton éloignement pour lui dure-t'il toujours?

ANGELIQUE *souriant.*

Ergaste n'a pas changé.

Mde. ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vinssions ici tu m'en disois du bien ?

ANGELIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore, car je l'estime, mais je ne l'aime point, & l'estime & l'indifférence vont fort bien ensemble.

Mde. ARGANTE.

Parlons d'autres choses. N'as-tu rien à dire à ta confidente ?

ANGELIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

Mde. ARGANTE.

Tu n'as pas revû le jeune homme ?

ANGELIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé, je lui ai dit ce qu'il falloit, & voilà qui est fini.

Mde. ARGANTE *souriant*

Quoi, absolument fini ?

ANGELIQUE.

Oui, tout-à-fait.

Mde. ARGANTE.

Tu me charmes, je ne sçaurois t'exprimer la satisfaction que tu me donnes ; il n'y a rien de si estimable que toi, Angelique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire, car je compte que tu me dis vrai, je me livre hardiment

diment à ma joie ; tu ne voudrois pas m'y abandonner si elle étoit fausse : ce seroit une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGELIQUE *d'un ton timide.*

Assûrément.

Mde. ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassûrer, ma fille ; tu me ferois injure si tu croyois que j'en doute ; non, ma chere Angelique, tu ne verras plus Dorante, tu l'as renvoyé, j'en suis sûre, ce n'est pas avec un caractére comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule, n'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit ; tu ne le verras plus, tu m'en assûre, & cela suffit. Parlons de la raison, du courage & de la vertu que tu viens de montrer.

ANGELIQUE *d'un air interdit.*

Que je suis confuse !

Mde. ARGANTE.

Grace au Ciel ! Te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rens glorieuse, Angelique !

ANGELIQUE *pleurant.*

Ah ! ma mere, arrêtez, de grace.

Mde. ARGANTE.

Que vois-je ? Tu pleures, ma fille, tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, & tu pleures !

ANGELIQUE *se jettant à ses genoux.*

Non ma mere, je ne triomphe point; votre joye & vos tendresses me confondent, je ne les mérite point.

Mde. ARGANTE *la releve.*

Releve-toi, ma chere enfant; d'où te viennent ces mouvemens où je te reconnois toujours? Que veulent-ils dire?

ANGELIQUE.

Hélas! C'est que je vous trompe.

Mde. ARGANTE.

Toi? (*un moment sans rien dire*) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoue. Acheve; voyons de quoi il est question.

ANGELIQUE.

Vous allez frémir! On m'a parlé d'enlevement.

Mde. ARGANTE.

Je n'en suis point surprise, je te l'ai dit: il n'y a rien dont ces étourdis là ne soient capables, & je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGELIQUE.

J'en ai tremblé, il est vrai, j'ai pourtant eu la foiblesse de lui pardonner, pourvû qu'il ne m'en parle plus.

Mde. ARGANTE.

N'importe, je m'en fie à tes réflexions; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGELIQUE.

Eh, voilà encôre ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais, c'est que vous allez le mépriser vous-même; il est perdu, vous n'êtiez déja que trop prévenue contre lui, & cependant il n'est point si méprisable, permettez que je le justifie, je suis peut-être prévenue moi-même; mais vous m'aimez, daignez m'entendre, portez vos bontés jusques-là. Vous croyez que c'est un jeune homme sans caractére, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me séduire, & ce n'est point cela, je vous assûre; il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir, que j'ai vû fondre en larmes quand j'ai paru irritée, d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête; il n'a point de bien, il ne s'en est point caché, il me l'a dit; il ne lui restoit donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vûe d'être à moi, c'est tout ce qu'il y a compris, car il m'adore, on n'en peut douter.

M. ARGANTE.

Eh, ma fille! Il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGELIQUE.

Oui, mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassent-ils davantage, & cela n'est pas possible.

Mde. ARGANTE.

D'ailleurs il sçait que tu es riche.

ANGELIQUE.

Il l'ignoroit quand il m'a vûe, & c'est ce qui devroit l'empêcher de m'aimer; il sçait bien que quand une fille est riche on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, toutes inutiles qu'elles sont, c'est du moins l'usage, le mérite n'est compté pour rien.

Mde. ARGANTE.

Tu le défens d'une maniere qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlevement, dis-moi, tu es la franchise même, ne serois-tu point en danger d'y consentir?

ANGELIQUE.

Ah! Je ne crois pas, ma mere.

Mde. ARGANTE.

Ta mere! Ah! Le Ciel la préserve de sçavoir seulement qu'on te le propose; ne te sers plus de ce nom, elle ne sçauroit le soutenir dans cette occasion-ci; mais pourrois-tu la fuir, te sentirois-tu la force de l'affliger jusques-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein?

ANGELIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

Mde. ARGANTE.

Surviveroit-elle à l'affront que tu te ferois? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle; lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mere qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes?

ANGELIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille; dites-lui que rien ne m'est plus cher qu'elle, & que je ne verrai plus Dorante, si elle me condamne à le perdre.

Mle. ARGANTE.

Eh! Que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGELIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante; que je languirois avec un autre; rapportez-lui ce que je vous dis-là, & que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

Mle. ARGANTE.

Si tu pouvois seulement passer quelque temps sans le voir, le veux-tu bien? Tu ne me répons pas, à quoi songes-tu?

ANGELIQUE.

Vous le dirai-je? Je me repens d'avoir tout dit; mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, & peut s'en faut que je ne la regrette; je suis même fâchée d'être éclaircie, je ne vois rien de tout ce qui m'effraye, & me voilà plus triste que je ne l'étois.

Mde. ARGANTE.

Dorante me connoît-il?

ANGELIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

Mde. ARGANTE.

Eh bien, laisse-moi le voir, je lui parlerai sous le nom d'une tante à qui tu auras tout confié, & qui veut te servir. Viens, ma fille, & laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGELIQUE.

Je ne sçais, mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mde. ARGANTE, LUBIN.

Mde. ARGANTE.

PErſonne ne nous voit-il?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir, drès que nous ne voyons parſonne.

Mde. ARGANTE.

C'eſt qu'il me ſemble avoir apperçû là-bas Monſieur Ergaſte qui ſe promene.

LUBIN.

Qui, ce nouviau venu? Il n'y a pas de danger avec li, ça ne regarde rin, ça dort en marchant.

Mde. ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avois à me dire tantôt, & que tu n'as pas eu le temps de m'achever. Eſt-ce quelque choſe de conſéquence?

LUBIN.

Jarni, si c'est de conséquence ! Il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

Mde. ARGANTE.

Qu'appelle-tu la détourner ?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre ; vela c'en que c'est.

Mde. ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondu ?

LUBIN.

Il n'y a encore rien de décidé, car voute fille a dit : Comment, ventregué ! Un enlevement, Monsieur, avec une mere qui m'aime tant ! Bon, belle amiquié, a dit Lisette ; voute fille a réparti que c'étoit une honte, qu'alle vous parleroit, vous émouveroit, vous embrasseroit les jambes, & pis chacun a tiré de son côté, & moi du mian.

Mde. ARGANTE.

Je sçaurai y mettre ordre. Dorante va-t'il se rendre ici ?

LUBIN.

Tatiguié, s'il viendra ! Je l'y ons donné l'ordre de la part de noute Damoiselle, il ne peut pas manquer d'être obéissant, & la chaise de poste est au bout de l'allée.

Mde. ARGANTE.

La chaiſe !

LUBIN.

Et voirement oui, avec une Dame entre deux âges, qu'il a mêmement deſcendu dans l'hôtellerie du village.

Mde. ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t'il amenée ?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle faſſe compagnie à noute Damoiſelle, ſi alle veut faire un tour dans la chaiſe, & pis de-là, aller ſouper en ville, à ce qui m'eſt avis, ſelon queuques paroles que j'avons attrapées, & qu'ils diſions tout bas.

Mde. ARGANTE.

Voilà de furieux deſſeins. Adieu, je m'éloigne, & ſurtout ne dis point à Liſette que je ſuis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle, mais faut que chacun ſoit content. Je ſuis leur commiſſionnaire itou à ces enfans, quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez ?

Mde. ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'eſt moi, à cauſe de Dorante qui ne m'attendroit pas ; mais ſeulement que c'eſt quelqu'un qui approche. (*à part*) Je ne veux pas le mettre entierement au fait.

LUBIN.

Je vous entens, rien que queuqu'un, sans nommer parsonne, je ferai voute affaire, noute maîtresse, enfillez le taillis, stanpendant que je reste pour la manigance.

SCENE II.

LUBIN, ERGASTE.

LUBIN.

MOrgué, je gaigne bien ma vie avec l'amour de cte jeunesse. Bon ! A l'autre. Qu'est-ce qu'il viant roder ici stila ?

ERGASTE *rêveur.*

Interrogeons ce Paysan, il est de la maison.

LUBIN *chantant en se promenant.*

La la la.

ERGASTE.

Bon jour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La la.

ERGASTE.

Y a-t'il long-temps que vous êtes ici ?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sçait le compte, moi je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuquefois ? Restez-vous-là, Monsieur ?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh ! Que nanni, la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient ?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité ; j'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre, je n'aime à gêner personne ; mais dis-moi, connois-tu un nommé Monsieur Dorante ?

LUBIN.

Dorante ? Oui-da.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je pense, & connoît Mademoiselle Angelique ?

LUBIN.

Pourquoi non ? Je la connois bian moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attens ?

LUBIN.

C'eſt à moi à ſçavoir ça tout ſeul; ſi je vous diſois oui, nous le ſçaurions tous deux.

ERGASTE.

C'eſt que j'ai vû de loin un homme qui lui reſſembloit.

LUBIN.

Eh bian, cette reſſemblance, ne faut pas que vous l'apparceviez de près, ſi vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute, mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angelique, & je ne me ſuis approché de toi que pour en être mieux inſtruit.

LUBIN.

Mieux! Eh par la sambille allez donc oublier ce que vous ſçavez déja. Comment inſtruire un homme qui eſt auſſi ſçavant que moi.

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine! Gageons que vous ſçavez itou qu'alle eſt amoureuſe de li?

ERGASTE.

Non, mais je l'apprens.

LUBIN.

Oui, parce que vous le ſçaviez; mais tranſportez-vous plus loin, faites-li place, & gar-

dez le ſecret, Monſieur, ça eſt de conſéquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laiſſe.

(*Il ſort.*)

LUBIN *le voyant partir.*

Queu ſorcier d'homme! Dame s'il n'ignore de rin, ce n'eſt pas ma faute.

SCENE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

BOn, vous êtes homme de parole. Mais dites-moi, avez-vous ſouvenance de connoître un certain Monſieur Ergaſte qui a l'air d'être gelé, & qu'on diroit qu'il ne va ni ne grouille quand il marche?

DORANTE.

Un homme ſérieux?

LUBIN.

Oh! Si ſérieux que j'en ſis tout triſte.

DORANTE.

Vraiment oui, je le connois, s'il s'appelle Ergaſte; eſt-ce qu'il eſt ici?

LUBIN.

Il y étoit tout présentement ; mais je l'y avons finement parsuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici?

LUBIN.

Oh ! Jarniguenne, ne m'amusez pas, je n'ons pas le temps de vous accouter dire ; je suis pressé d'aller avartir Angelique ; ne desmarez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant...

LUBIN *en colere.*

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué allez ; j'ons bian le temps de l'entamer de la maniere.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE *un moment seul.*

Ergaste, dit-il ; connoît-il Angelique dans ce pays-ci ?

ERGASTE *rêvant.*

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompai-je ? Est-ce vous, Monsieur ?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle avanture vous trouvai-je dans ce pays-ci ?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir ; mais qu'y venez-vous faire vous-même ? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune, je viens de vous y voir parler à un domestique, qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelqu'entrevûe.

DORANTE.

Je ferois scrupule de vous rien déguiser ; il y est question d'amour, Monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois. On parle ici d'une très-aimable fille, qui s'appelle Angelique ; est-ce à elle à qui s'adressent vos vœux ?

DORANTE.

C'est à elle-même.

DRGASTE.

Vous avez donc accès chez la mere ?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connois pas, &

c'est par hazard que j'ai vû sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas; Dorante, vous y perdez votre temps, car Angelique est extrêmement riche, on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterois-je s'il n'y avoit que son bien qui m'arrêtât, mais je l'aime, & j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t'elle dit positivement?

DORANTE.

Oui, je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup, mais il vous reste encore un autre inconvénient, c'est qu'on dit que sa mere a pour elle actuellement un riche parti en vûe.

DORANTE.

Je ne le sçai que trop; Angelique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus?

DORANTE.

Elle est au désespoir! Et dit-on quel homme est ce rival?

ERGASTE.

Je le connois, c'est un honnête homme.

DORANTE.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir ; & puisque vous le connoissez, Monsieur, ce seroit en vérité lui rendre service, aussi-bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute & ne se retire pas ? Ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne sçavez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angelique veut m'en croire, je ne le craindrai plus; mais quoi qu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractére dont je le connois, je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne ; & si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard ; voulez-vous le voir ?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne le mérite.

S'il alloit me trahir? Et d'ailleurs, où le trouver?

ERGASTE.

Oh! Rien de plus aisé, car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! C'est vous, Monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échapé, & vous avez raison, votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hazard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, & je ne dispute plus Angelique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, Monsieur, elle doit y venir, mais je ne la verrai que pour lui apprendre l'impossibilité où je suis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout; allez votre chemin, ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre; j'en suis plus le maître, & je me sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi ! Vous me laissez la liberté de poursuivre ?

ERGASTE.

Liberté toute entiere. Continuez ; vous dis-je, faites comme si vous ne m'aviez pas vû, & ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défens bien. Voici Angelique, elle ne m'apperçoit pas encore, je vais lui dire un mot en passant, ne vous allarmez point.

SCENE V.

ERGASTE, ANGELIQUE *qui s'est approchée, mais qui appercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

CE n'est pas la peine de vous retirer, Madame ; je suis instruit, je sçai que Monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un Cadet, Lubin m'a tout dit, & mon parti est pris. Adieu, Madame.

(Il sort)

SCENE VI.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

VOilà notre ſecret découvert. Cet homme-là, pour ſe venger, va tout dire à votre mere.

ANGELIQUE.

Et malheureuſement il a du crédit ſur ſon eſprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la derniere fois, Angelique.

ANGELIQUE.

Je n'en ſçais rien. Pourquoi Ergaſte ſe trouve-t-il ici ; (*à part*) Ma mere auroit-elle quelque deſſein ?

DORANTE.

Tout eſt déſeſperé ; le temps nous preſſe. Je finis par un mot : m'aimez-vous, m'eſtimez-vous ?

ANGELIQUE.

Si je vous aime ? Vous dites que le temps preſſe, & vous faites des ueſtions inutiles ?

DORANTE.

Achevez de m'en convaincre; j'ai une chaise au bout de la grande allée, la Dame dont je vous ai parlé, & dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le Village; hâtons-nous de l'aller trouver, & vous rendre chez elle.

ANGELIQUE.

Dorante, ne songez plus à cela, je vous le défens.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu ?

ANGELIQUE.

Encore une fois, je vous le défens; mettez-vous dans l'esprit que si vous aviez le malheur de me persuader, je serois inconsolable; je dis le malheur, car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état ? Je crois qu'oui. Ainsi, qu'il n'en soit plus question; ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle ?

ANGELIQUE.

Sçavez-vous à quoi je me suis engagée ? A vous montrer à une Dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes ?

ANGELIQUE.

Oui, je suis sa niéce, & elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour ?

ANGELIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite ?

ANGELIQUE.

Je lui ai tout compté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi ! La fuite même que je vous ai proposée ?

ANGELIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens, leur cache-t'on quelque chose ? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le falloit ; voilà ce qui m'inquiéte.

DORANTE.

Et vous appellez cela une ressource ?

ANGELIQUE.

Pas trop, cela est équivoque, je ne sçais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre ?

ANGELIQUE.

Non-seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien. Venez, Ange-

lique, au nom de notre amour; venez, ne nous quittons plus, ſauvez-moi ce que j'aime, conſervez-vous un homme qui vous adore.

ANGELIQUE.

De grace, laiſſez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche, c'eſt abuſer de ma tendreſſe; en vérité reſpectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis, il ne nous reſte qu'un moment à nous voir, & ce moment décide de tout.

ANGELIQUE *combattue.*

Dorante, je ne ſçaurois m'y réſoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGELIQUE.

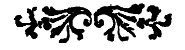
Quelle perſécution! Je n'ai point Liſette, & je ſuis ſans conſeil.

DORANTE.

Ah! Vous ne m'aimez point.

ANGELIQUE.

Pouvez-vous le dire?



SCENE VII.

DORANTE, ANGELIQUE, LUBIN.

LUBIN *passant au milieu d'eux sans s'arrêter.*

PRenez garde, reboutez le propos à une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mere.

DORANTE *fuyant avec Lubin.*

Votre mere! Adieu, Angelique, je l'avois prévû, il n'y a plus d'esperance.

ANGELIQUE *voulant le retenir.*

Non; je crois qu'il se trompe, c'est ma parente. Il ne m'écoute point, que ferai-je? Je ne sçais où j'en suis.



SCENE

SCENE VIII.

Mde. ARGANTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE *allant à sa mere.*

AH! Ma mere.

Mde. ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille, d'où vient que tu es si troublée?

ANGELIQUE.

Ne me quittez point, secourez-moi, je ne me reconnois plus.

Mde. ARGANTE.

Te secourir! Et contre qui, ma chere fille?

ANGELIQUE.

Hélas! Contre moi, contre Dorante & contre vous qui nous separerez peut-être. Lubin est venu dire que c'étoit vous; Dorante s'est sauvé, il se meurt, & je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

Mde. ARGANTE.

Sa franchise me pénétre. Oui, je te l'ai promis, & j'y consens; qu'on le rappelle; je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de l'indignité qu'il te proposoit.

(*elle appelle Lubin*)

Lubin, cherche Dorante, & dis-lui que je l'attens ici avec ma niéce.

LUBIN.

Voute niéce! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille?

(*Il sort.*)

Mde. ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'apperçois Lisette: c'est un inconvénient; renvoye-la comme tu pourras avant que Dorante arrive, elle ne me reconnoîtra pas sous cet habit, & je me cache avec ma coëffe.

SCENE IX.

Mde. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE *à Angelique*.

APparemment que Dorante attend plus loin. (*à Madame Argante.*) Que je ne vous sois point suspecte, Madame, je suis du secret, & vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure & bien gênante, sa mere auroit infailliblement forcé son inclination. (*à Angelique.*) Pour vous, Madame, ne vous

faites pas un monstre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher dès que vous fuyez avec Madame ?

Mde. ARGANTE *se découvrant.*

Retirez-vous.

LISETTE *fuyant.*

Oh !

Mde. ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGELIQUE.

Voici Dorante, je frissonne : ah ! Ma mere, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire, & que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous.

SCENE X.

DORANTE, Mde. ARGANTE, ANGELIQUE, LUBIN.

ANGELIQUE.

APprochez, Dorante, Madame n'a que de bonnes intentions ; je vous ai dit que j'étois sa niéce.

DORANTE *saluant.*

Je vous croyois avec Madame votre mere.

Mde. ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord.

DORANTE,

Mais ne viendra-t'elle pas ?

Mde. ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, & nous avertis si Madame Argante arrive.

LUBIN *riant par intervale.*

Madame Argante, allez, allez, n'appréhendez rin pus, je la défis de vous surprendre, alle pourra arriver si le diable s'en mêle.

(*Il sort en riant.*)

SCENE XI.

Mde. ARGANTE, ANGELIQUE, DORANTE.

Mde. ARGANTE.

EH bien, Monsieur, ma niéce m'a tout conté ; rassûrez-vous : il me paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, Madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGELIQUE *à part.*

Comment le trouvez-vous, ma mere ?

Mde. ARGANTE *à part le premier mot.*

Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlevement dont vous parlez à ma niéce.

DORANTE.

Un enlevement est effrayant, Madame; mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGELIQUE.

Il n'a pas trop insisté, je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir; ma naissance est égale à celle d'Angelique, mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à esperer de sa mere.

Mde. ARGANTE.

Prenez garde, Monsieur, votre désespoir de la perdre pourroit être suspect d'intérêt; & quand vous dites que non, faut-il vous en croire sur votre parole?

DORANTE.

Ah! Madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais; le Ciel me punisse si j'y songe.

ANGELIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

Mde. ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma niéce;

(*à Dorante.*) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnête homme, & un honnête homme aime autrement qu'un autre; le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse; vous voyez, reconnoissez-vous à ce que je dis-là; vous qui voulez engager Angelique à une démarche aussi déshonorante.

ANGELIQUE *à part.*

Ceci commence mal.

Mde. ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur? Et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous? Je ne viens point ici pour me fâcher, & vous avez la liberté de me répondre; mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire? Appellez-vous cela de l'amour, & le puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire, je ne vois rien dans mon cœur qui ressemble

à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher & plus précieux que cet amour même ; voilà tout ce que je sens pour Angelique ; je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur ; mais il y a des réflexions austeres qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlevement n'est pas un crime, c'est une irrégularité que le mariage efface ; nous nous serions donné notre foi mutuelle, & Angelique, en me suivant, n'auroit fui qu'avec son époux.

ANGELIQUE *à part.*

Elle ne se payera pas de ces raisons-là.

Mde. ARGANTE.

Son époux, Monsieur ! Suffit-il d'en prendre le nom pour l'être ? Et de quel poids, s'il vous plaît, seroit cette foi mutuelle dont vous parlez ? Vous vous croiriez donc mariés, parce que, dans l'étourderie d'un transport amoureux, il vous auroit plû de vous dire : nous le sommes ? Les passions seroient bien à leur aise si leur emportement rendoit tout légitime.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

Mde. ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagemens deshonorent une fille ? Que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime pu-

blique ; que son époux peut réflechir un jour qu'elle a manqué de vertu, que la foiblesse honteuse où elle est tombée, doit se flétrir à ses yeux-mêmes, & la lui rendre méprisable ?

ANGELIQUE *vivement.*

Ah ! Dorante, que vous étiez coupable ! Madame, je me livre à vous, à vos conseils ; conduisez-moi, ordonnez, que faut-il que je devienne ? Vous êtes la maîtresse, je fais moins cas de la vie que des lumieres que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paroître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez pas, chere Angelique ; oui je me rens, je la désavoue ; ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible ; c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeroient plus, qui m'effraye ; oui je le comprens, le danger est sûr. Madame vient de méclairer à mon tour, je vous perdrois, & qu'est-ce que c'est que mon amour & ses intérêts, auprès d'un malheur aussi terrible ?

M^de. ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort d'Angelique, parce que sa mere n'auroit pû le supporter.

ANGELIQUE.

Hélas! Jugez combien je dois l'aimer, cette mere, rien ne nous a gêné dans nos entrevûes. Eh bien, Dorante, apprenez qu'elle les sçavoit toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entens-je?

ANGELIQUE.

Oui, je l'avois instruite, ses bontés, ses tendresses m'y avoient obligée, elle a été ma confidente, mon amie, elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma conduite que sur ma tendresse pour elle, & m'a laissée la maîtresse de tout; il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingratte envers elle, de l'affliger impunément, parce qu'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle! Tout amant que je suis, vous me mettez dans ses intérêts même; je me range de son parti, & me regarderois comme le plus indigne des hommes si j'avois pû détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGELIQUE *à part.*

Ah, ma mere! Lui dirai-je qui vous êtes?

DORANTE.

Oui, belle Angelique, vous avez raison,

abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, & que j'admire; continuez de les mériter, je vous y exhorte; que mon amour y perde ou non, vous le devez, je serois au désespoir si je l'avois emporté sur elle.

Mde. ARGANTE *après avoir rêvé quelque temps.*

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, Madame! La mere d'Angelique!

ANGELIQUE.

C'est elle-même; en connoissez-vous qui lui ressemble?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect....

Mde. ARGANTE.

Arrêtez, voici Monsieur Ergaste.

SCENE DERNIERE.

ERGASTE *Acteurs susdits.*

ERGASTE.

MAdame, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angelique étoit comme arrêté; mais j'ai fait quelques réflexions; je craindrois qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, & je vous re-

mets votre parole. Ce n'eſt pas tout, j'ai un époux à vous propoſer pour Angelique, un jeune homme riche & eſtimé, elle peut avoir le cœur prévenu; mais n'importe.

ANGELIQUE.

Je vous ſuis obligée, Monſieur, ma mere n'eſt pas preſſée de me marier.

Mde. ARGANTE.

Mon parti eſt pris, Monſieur, j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez; il n'eſt pas riche, mais il vient de me montrer un caractére qui me charme, & qui fera le bonheur d'Angelique. Dorante, je ne veux que le temps de ſçavoir qui vous êtes.

DORANTE *veut ſe jetter aux genoux de Madame Argante qui le releve.*

ERGASTE.

Je vais vous le dire, Madame; c'eſt mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, & à qui j'aſſûre tout mon bien.

Mde. ARGANTE.

Votre neveu!

ANGELIQUE *à Dorante à part.*

Ah! Que nous avons d'excuſes à lui faire!

DORANTE.

Eh! Monſieur, comment payer vos bienfaits?

ERGASTE.

Point de remercimens: ne vous avois-je pas promis qu'Angelique n'épouſeroit pas un

homme ſans bien ? Je n'ai plus qu'une choſe à dire. J'intercede pour Liſette, & je demande ſa grace.

M^de^. ARGANTE.

Je lui pardonne, que nos jeunes gens la récompenſent, mais qu'ils s'en défaſſent.

LUBIN.

Et moi pour bian faire, faut qu'en me récompenſe, & qu'en me garde.

M^de^. ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé *La Mere Confidente.* Le ſentiment ſi bien traité dans cette Comédie, dont l'idée eſt très heureuſe, ne pouvoit manquer de plaire au public, qui, à l'honneur de ſon goût, s'attache de plus en plus aux piéces de ce genre ; ainſi l'on voit avec plaiſir que l'Auteur continue de faire trouver un intérêt noble, attendriſſant & délicat, même ſur un Théâtre conſacré au ſeul délaſſement de l'eſprit. A Paris ce 23 Mai 1735. DUVAL.

Le Privilége eſt aux autres piéces de Monſieur de Marivaux.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

L'ÉCOLE DES MERES,

COMÉDIE

De Monsieur DE MARIVAUX, de l'Académie Françoise;

Représentée par les Comédiens Italiens, le 26 Juillet 1732.

Nouvelle Edition, augmentée de la Musique.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, Fille de Madame Argante.

LISETTE, Suivante d'Angelique.

ERASTE, Amant d'Angelique, ſous le nom de la Ramée.

DAMIS, Pere d'Eraſte, autre Amant d'Angelique.

FRONTIN, Valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, Valet de Mr. Damis.

La Scene eſt dans l'Appartement de Madame Argante.



L'ÉCOLE DES MERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *sous le nom de la Ramée, & avec une livrée.* LISETTE.

LISETTE.


Ui, vous voilà fort bien déguisé, & avec cet habit-là, vous disant mon cousin, je crois que vous pouvez paroître ici en toute sûreté ; il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la livrée.

ERASTE.

Il n'y a rien à craindre ; je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulois te parler, & l'on m'a répondu que je te trouverois ici, ſans m'en demander davantage.

LISETTE.

Je crois que vous devez être content du zele avec lequel je vous ſers ; je m'expoſe à tout, & ce que je fais pour vous n'eſt pas trop dans l'ordre : mais vous êtes un honnête homme ; vous aimez ma jeune Maîtreſſe, elle vous aime ; je crois qu'elle ſera plus heureuſe avec vous qu'avec celui que ſa mere lui deſtine, & cela calme un peu mes ſcrupules.

ERASTE.

Elle m'aime, dis-tu ? Liſette, puis-je me flatter d'un ſi grand bonheur ? Moi qui ne l'ai vu qu'en paſſant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, & qui n'ai pû lui parler que deux fois pendant que ſa mere s'écartoit avec d'autres Dames ; elle m'aime !

LISETTE.

Très-tendrement. Mais voici un Domeſtique de la maiſon qui vient ; c'eſt Frontin qui ne me hait pas, faites bonne contenance.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE, ERASTE.

FRONTIN.

AH ! te voilà, Lisette. Avec qui es-tu donc là ?

LISETTE.

Avec un de mes parens qui s'appelle la Ramée, & dont le Maître, qui est ordinairement en Province, est venu ici pour affaire, & il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTIN.

Un de tes parens, dis-tu ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

C'est-à-dire, un Cousin ?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Hum ! Il a l'air d'un Cousin de bien loin : il n'a point la tournure d'un parent, ce garçon-là.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire avec ta tournure ?

FRONTIN.

Je veux dire que ce n'eſt, par ma foi, que de la fauſſe monnoie que tu me donnes, & que ſi le diable emportoit ton couſin, il ne t'en reſteroit pas un parent de moins.

ERASTE.

Eh ! pourquoi penſez-vous qu'elle vous trompe ?

FRONTIN.

Hum ! quelle phyſionomie de fripon ! Mons de la Ramée, je vous avertis que j'aime Liſette, & que je veux l'épouſer tout ſeul.

LISETTE.

Il eſt pourtant néceſſaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! parbleu ! que les ſecrets de ta famille s'accommodent, moi je reſte.

LISETTE.

Il faut prendre ſon parti, Frontin.

FRONTIN.

Après.

LISETTE.

Serois-tu capable de rendre ſervice à

un honnête homme, qui t'en récompenseroit bien?

FRONTIN.

Honnête homme ou non, son honheur est de trop, dès qu'il récompense.

LISETTE.

Tu sçais à qui Madame marie Angelique ma Maîtresse?

FRONTIN.

Oui; je pense que c'est à peu près soixante ans qui en épousent dix-sept.

LISETTE.

Tu vois bien que ce mariage-là ne convient point.

FRONTIN.

Oui; il menace la stérilité, les héritiers en seront nuls, ou auxiliaires.

LISETTE.

Ce n'est qu'à regret qu'Angelique obéit, d'autant plus que le hazard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché son coeur.

FRONTIN.

Le Cousin la Ramée pourroit bien vous venir de-là.

LISETTE.

Tu l'as dit, c'est cela même.

ERASTE.

Oui, mon enfant, c'est moi.

FRONTIN.

Eh! que ne disiez-vous? En ce cas-là, je vous pardonne votre figure, & je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire?

ERASTE.

Rien que favoriser une entrevue que Lisette va me procurer ce soir, & tu seras content de moi.

FRONTIN.

Je le crois; mais qu'esperez-vous de cette entrevue, car on signe le contrat ce soir?

LISETTE.

Eh bien! pendant que la compagnie, avant le souper, sera dans l'appartement de Madame, Monsieur nous attendra dans cette salle-ci, sans lumiere pour n'être point vu, & nous y viendrons, Angelique & moi, pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTIN.

Ce n'est pas de l'entretien dont je doute: mais à quoi aboutira-t-il? Angelique est une Agnès élevée dans la plus sévere contrainte, & qui malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes & de la frayeur à vous donner: est-ce que vous avez dessein de l'enlever?

ERASTE.

Ce ſeroit un parti bien extrême.

FRONTIN.

Et dont l'extrémité ne vous feroit pas grand'peur, n'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Pour nous, Frontin, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien auquel je ſerai préſente : mais de ce qu'on y réſoudra, nous n'y trempons point, cela ne nous regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! ſi fait, cela nous regarderoit un peu, ſi cette petite converſation nocturne que nous leur menageons dans la ſalle étoit découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la ſalle aboutit au jardin ; que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, & qu'à cauſe de la ſalle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes-là, qui ſont de notre connoiſſance. Mais tout coup vaille ; pour ſe mettre à ſon aiſe, il faut quelquefois riſquer ſon honneur ; il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut ſacrifier, & je crois qu'il eſt généreux d'avoir part à ſa délivrance, ſans s'embarraſſer de quelle façon elle s'opérera : Monſieur payera bien, cela groſſira

ta dot, & nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

ERASTE.

Ne vous inquiétez de rien, je n'ai point envie d'enlever Angelique, & je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine. Mais la nuit s'approche, où me retirerai-je en attendant le moment où je verrai Angelique ?

LISETTE.

Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions, au lieu d'être mon cousin, soyez celui de Frontin, & retirez-vous dans sa chambre, qui est à côté de cette salle, & d'où Frontin pourra vous amener, quand il faudra.

FRONTIN.

Oui-dà, Monsieur, disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout-à-l'heure ; car il faut que je prévienne Angelique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sçait pas que vous êtes ici, & à qui je dirai d'abord, qu'il y a un domestique dans la chambre de Frontin qui demande à lui parler de votre part. Mais sortez, j'entends quelqu'un qui vient.

FRONTIN.

Allons, Cousin, sauvons-nous.

LISETTE.

Non, restez ; c'est la mere d'Angelique, elle vous verroit fuir, il vaut mieux que vous demeuriez.

SCENE III.

LISETTE, FRONTIN, ERASTE, Me. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

OU est donc ma fille, Lisette ?

LISETTE.

Apparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Me. ARGANTE.

Qui est ce garçon-là ?

FRONTIN.

Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, & à qui je m'interesse, parce que nous sommes fils des deux freres ; il n'est pas content de son Maître, ils se sont brouillés ensemble, & il vient me demander si je ne sçais pas quelque maison

dont il pût s'accommoder.

Me ARGANTE.

Sa physionomie est assez bonne. Chez qui avez-vous servi, mon enfant?

ERASTE.

Chez un Officier du Régiment du Roi, Madame.

Me. ARGANTE.

Eh bien ! je parlerai de vous à Monsieur Damis, qui pourra vous donner à ma fille ; demeurez ici jusqu'à ce soir, & laissez-nous. Restez, Lisette.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, LISETTE.

Me. ARGANTE.

MA fille vous dit assez volontiers ses sentimens, Lisette; dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure ? Elle ne m'a marqué du moins aucune répugnance.

LISETTE.

Ah ! Madame, elle n'oseroit vous en marquer, quand elle en auroit ; c'est une jeune & timide personne, à qui

jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

Madame ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

Madame ARGANTE.

Mais enfin; vous paroît-elle contente?

LISETTE.

Y peut-on rien connoître? Vous sçavez qu'à peine ose-t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévere que vous voulez qu'elle ait: tout ce que j'en sçais, c'est qu'elle est triste.

Madame ARGANTE.

Oh! je le crois, c'est une marque qu'elle a le cœur bon; elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, & notre séparation est douloureuse.

LISETTE.

Eh! eh! ordinairement pourtant une fille qui va se marier est assez gaye.

Madame ARGANTE.

Oui, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, & que

mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries ; mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mere, & dont rien n'a gâté ni le cœur ni l'esprit, ne laisse pas que d'être allarmée quand elle change d'état. Je connois Angelique, & la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime pas le monde, & je suis sûre qu'elle ne me quitteroit jamais, si je l'en laissois la maîtresse.

LISETTE.

Cela est singulier.

Madame ARGANTE.

Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix ; c'est un homme très-riche, très-raisonnable.

LISETTE.

Pour raisonnable, il a eu le tems de le devenir.

Madame ARGANTE.

Oui, un peu vieux, à la vérité, mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! Prenez donc garde, Madame ; il a soixante ans, cet homme.

Madame ARGANTE.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne !

LISETTE.

Oh ! s'il n'en est pas question avec Mademoiselle votre fille, il n'y aura guere eu de prodige de cette force-là !

Madame ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

LISETTE.

J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, & que celle d'Angelique ne sera pas sans fatigue.

Madame ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette, les inspirez-vous à ma fille ?

LISETTE.

Oh ! que non, Madame ; elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne seroit-elle pas heureuse ?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur dont vous dites ; cette humeur-là n'est nulle part.

Madame ARGANTE.

Il faudroit qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodoit pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

Madame ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses désirs.

LISETTE.

Ils seront donc bien modestes.

Madame ARGANTE.

Taisez-vous, je ne sçais de quoi je m'avise de vous écouter.

LISETTE.

Vous m'interrogez, & je vous réponds sincerement.

Madame ARGANTE.

Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de l'aller chercher, Madame, la voilà qui passe, & je vous laisse.

SCENE V.

ANGELIQUE, Me. ARGANTE.

Madame ARGANTE.

VEnez, Angelique, j'ai à vous parler.

ANGELIQUE, *modestement*,

Que souhaitez-vous, ma Mere?

Madame ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous; ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure?

ANGELIQUE, *faisant la révérence.*

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma Mere.

Madame ARGANTE.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne? Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme Monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractere sûr & plein de raison, vous assûrent une vie douce & paisible, telle qui convient à vos mœurs, & aux sentimens que je vous ai toujours inspirés? Allons, répondez, ma fille?

ANGELIQUE.

Vous me l'ordonnez donc?

Madame ARGANTE.

Oui, sans doute. Voyons, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort?

ANGELIQUE.

Mais...

Madame ARGANTE.

Quoi! mais, je veux qu'on me réponde raisonnablement; je m'attends à votre reconnoissance, & non pas à des mais....

ANGELIQUE, *saluant.*

Je n'en dirai plus, ma Mere.

Madame ARGANTE.

Je vous dispense des révérences ; dites-moi ce que vous pensez ?

ANGELIQUE.

Ce que je pense ?

Madame ARGANTE.

Oui : comment regardez-vous le mariage en question ?

ANGELIQUE.

Mais . . . .

Madame ARGANTE.

Toujours des mais.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon ; je n'y songeois pas, ma Mere.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! songez-y donc, & souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture-ci ? Ce n'est pas que je doute que vous soyez contente, mais je voudrois vous l'entendre dire vous-même.

ANGELIQUE.

Les dispositions de mon cœur ? Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi ne répondriez-vous pas à ma fantaisie ?

ANGELIQUE.

C'est que ce que je dirois vous fâcheroit peut-être.

Madame ARGANTE.

Parlez bien, & je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment ? Estes-vous plus sage que moi ?

ANGELIQUE

C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

Madame ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Rien du tout.

Madame ARGANTE.

Rien. Qu'est-ce que Rien ? Ce mariage ne vous plaît donc pas ?

ANGELIQUE.

Non.

Me. ARGANTE, *en colere.*

Comment, il vous déplaît ?

ANGELIQUE.

Non, ma mere.

Madame ARGANTE.

Eh ! parlez donc ? car je commence à vous entendre : c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté ?

ANGELIQUE.

J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

Madame ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire ; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes ; de vous laisser conduire, & de vous en fier entierement à moi. Oui, vous avez raison, ma fille, & ces dispositions d'indifférence sont les meilleures. Aussi, voyez-vous que vous en êtes récompensée ; je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligeroit peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperoit son bien & le vôtre, pour courir après mille passions libertines ; je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, & qui saura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

ANGELIQUE.

Pour innocente, je le suis.

Madame ARGANTE.

Oui, graces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez ; comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir besoin, ne vous coûteront rien : & voici les plus essentielles, c'est d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGELIQUE.

Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

Madame ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille ; nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

ANGELIQUE.

Ses volontés ? Eh ! que deviendront les miennes ?

Madame ARGANTE.

Je sçais que cet article-là a quelque chose d'un peu mortifiant ; mais il faut s'y rendre, ma fille ; c'est une espece de loi qu'on nous a imposée, & qui dans le fond nous fait honneur ; car entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile, & cette docilité-là vous sera facile ; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que l'obéissance.

ANGELIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma Mere.

Madame ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angelique, & je suis sûre qu'on n'aura

rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse ; songez à tout ce que je vous ai dit ; & sur-tout, gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme en vous ; ne plaisez qu'à votre mari, & restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE, *un moment seule.*

QUi ne me laisse ignorer que le mal! Et qu'en sçait-elle ? Elle l'a donc appris ? Eh bien! je veux l'apprendre aussi.

LISETTE *survient.*

Eh bien ! Mademoiselle, à quoi en êtes-vous ?

ANGELIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mere ?

ANGELIQUE.

Eh ! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc Monsieur Damis ?

ANGELIQUE.

Moi, l'épouser! Je t'assûre que non; c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui; mais vous n'en serez pas moins sa femme.

ANGELIQUE.

Eh bien! ma mere n'a qu'à l'aimer pour nous deux, car pour moi, je n'aimerai jamais qu'Eraste.

LISETTE.

Il le mérite bien.

ANGELIQUE.

Oh! pour cela oui; c'est lui qui est aimable, qui est complaisant, & non pas ce Monsieur Damis, que ma mere a été prendre je ne sçais où; qui feroit bien mieux d'être mon grand-pere que mon mari; qui me glace quand il me parle, & qui m'appelle toujours, ma belle personne; comme si on s'embarrassoit beaucoup d'être belle ou laide avec lui: au lieu que tout ce que me dit Eraste, est si touchant, on voit que c'est du fond du cœur qu'il parle; & j'aimerois mieux être sa femme seulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

LISETTE.

On dit qu'il est au désespoir, Eraste.

ANGELIQUE.

Eh ! comment veut-il que je fasse ? Hélàs ! je sçais bien qu'il sera inconsolable ! N'est-on pas bien à plaindre, quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble ? Ma mere dit qu'on est obligé d'aimer son mari ; eh bien ! qu'on me donne Eraste : je l'aimerai tant qu'on voudra, puisque je l'aime avant que d'y être obligée ; je n'aurai garde d'y manquer, quand il le faudra ; cela me sera bien commode.

LISETTE.

Mais, avec ces sentimens-là, que ne refusez-vous courageusement Damis ? Il est encore téms. Vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, & vous tremblez devant votre mere. Il faudroit lui dire ce soir : Cet homme-là est trop vieux pour moi ; je ne l'aime point ; je le hais, je le haïrai, & je ne sçaurois l'épouser.

ANGELIQUE.

Tu as raison : mais quand ma mere me parle, je n'ai plus d'esprit ; cependant, je sens que j'en ai assurément ; & j'en aurois bien davantage, si elle avoit voulu ; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuyent, est-ce là le moyen d'avoir de

de l'eſprit? qu'eſt-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de ſept ans qui ſont plus avancées que moi. Cela n'eſt-il pas ridicule? je n'oſe pas ſeulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille? ſuis-je vêtue comme une autre? regardez comme me voilà faite : ma mere appelle cela un habit modeſte : il n'y a donc de la modeſtie nulle part qu'ici? car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela; auſſi ſuis-je d'une enfance, d'une curioſité! je ne porte point de rubans; mais qu'eſt-ce que ma mere y gagne? que j'ai des émotions quand j'en apperçois. Elle ne m'a laiſſé voir perſonne, & avant que je connuſſe Eraſte, le cœur me battoit quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'eſt arrivé.

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGELIQUE.

Mais eſt-ce que je n'ai pas raiſon? ſerois-je de même ſi j'avois joui d'une liberté honnête? En vérité ſi je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma mere, d'être cauſe que j'ai des émotions pour des choſes dont je ſuis

ſûre que je ne me ſoucierois pas ſi je les avois. Auſſi, quand je ſerai ma maîtreſſe ! laiſſe-moi faire, va.... je veux ſçavoir tout ce que les autres ſçavent.

LISETTE.

Je m'en fie bien à vous.

ANGELIQUE.

Moi qui ſuis naturellement vertueuſe, ſçais-tu bien que je m'endors quand j'entends parler de ſageſſe? Sçais-tu bien que je ſerai fort heureuſe de n'être pas coquette? je ne le ſerai pourtant pas; mais ma mere mériteroit bien que je la devinſſe.

LISETTE.

Ah! ſi elle pouvoit vous entendre & jouir du fruit de ſa ſévérité! mais parlons d'autre choſe. Vous aimez Eraſte?

ANGELIQUE.

Vraiment oui, je l'aime, pourvû qu'il n'y ait point de mal à avouer cela; car je ſuis ſi ignorante! je ne ſçais point ce qui eſt permis ou non, au moins.

LISETTE.

C'eſt un aveu ſans conſéquence avec moi.

ANGELIQUE.

Oh! ſur ce pied-là je l'aime beaucoup, & je ne puis me réſoudre à le perdre.

LISETTE.

Prenez donc une bonne réſolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un domeſtique à lui qui a une lettre à vous rendre de ſa part.

ANGELIQUE, *charmée.*

Une lettre de ſa part! eh! tu ne m'en diſois rien! où eſt-elle? Oh! que j'aurai de plaiſir à la lire! donne-moi-la donc? Où eſt ce domeſtique?

LISETTE.

Doucement, moderez cet empreſſement-là; cachez-en du moins une partie à Eraſte: ſi par hazard vous lui parliez, il y auroit du trop.

ANGELIQUE.

Oh dame! c'eſt encore ma mere qui en eſt cauſe. Mais eſt-ce que je pourrai le voir? tu me parles de lui & de ſa lettre, & je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCENE VII.

LISETTE, ANGELIQUE, FRONTIN, ERASTE.

LISETTE, *à Angelique.*

TEnez, voici ce domestique que Frontin nous amene.

ANGELIQUE.

Frontin ne dira-t-il rien à ma Mere?

LISETTE.

Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, & ce domestique passe pour son parent.

FRONTIN, *tenant une lettre.*

Le valet de Monsieur Eraste vous apporte une lettre que voici, Madame.

ANGELIQUE, *gravement.*

Donnez. (*à Lisette.*) Suis-je assez sérieuse?

LISETTE.

Fort bien.

ANGELIQUE.

» Que viens-je d'apprendre! on dit » que vous vous mariez ce soir. Si vous

» concluez sans me permettre de vous » voir, je ne me soucie plus de la vie. (& *en s'imterrompant*) Il ne se soucie plus de la vie ! Lisette. (*Elle acheve de lire.*) » Adieu, j'attends votre réponse & je » me meurs. (*Après qu'elle a lu.*) Cette lettre-là me pénetre ; il n'y a point de modération qui tienne, Lisette ; il faut que je lui parle, & je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne ; on le fera entrer comme on pourra.

ERASTE, *se jettant à ses genoux.*

Vous ne voulez point que je meure, & vous vous mariez, Angelique !

ANGELIQUE.

Ah ! c'est vous, Eraste.

ERASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Je ne sçais ; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

ERASTE, *se levant.*

Mon désespoir vous touchera-t-il ?

ANGELIQUE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ?

ERASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGELIQUE.

Non, non, il vous a paru mieux que cela; car j'ai dit bien franchement que je vous aime; mais il faut m'excuser, Eraste, car je ne sçavois pas que vous étiez-là.

ERASTE.

Est-ce que vous seriez fâchée de ce qui vous est échappé?

ANGELIQUE.

Moi fâchée! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayez appris sans qu'il y ait de ma faute, je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTIN.

Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

LISETTE.

Il a raison; je crois que quelqu'un vient; retirez-vous, Madame.

ANGELIQUE.

Mais je crois que vous n'avez pas eu le tems de me dire tout.

ERASTE.

Hélas! Madame, je n'ai encore fait que vous voir, & j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Ne lui donneras-tu pas le tems de me résoudre, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Frontin & moi nous aurons soin de tout : vous allez nous revoir bientôt ; mais retirez-vous.

SCENE VIII.

LISETTE, FRONTIN, ERASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

QUI est-ce qui entre là ? c'est le valet de Monsieur Damis.

ERASTE, *vîte.*

Eh ! d'où le connoissez-vous ? c'est le valet de mon pere, & non pas de Monsieur Damis qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez ; ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bon soir, la jolie fille ; bon soir, Messieurs : je viens attendre ici mon Maître, qui m'envoye dire qu'il va venir ;

& je suis charmé d'une rencontre.......
(*En regardant Eraste.*) Mais comment appellez-vous Monsieur?

ERASTE.

Vous importe-t-il de sçavoir que je m'appelle la Ramée?

CHAMPAGNE.

La Ramée! eh! pourquoi est-ce que vous portez ce visage-là?

ERASTE.

Pourquoi? la belle question! parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette; le début de ce butord-là m'ennuye.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE voudrois bien sçavoir à qui tu en as? est-ce qu'il n'est pas permis à mon cousin la Ramée d'avoir son visage?

CHAMPAGNE.

Je veux bien que Monsieur la Ramée

en ait un; mais il ne lui eſt pas permis de ſe ſervir de celui d'un autre.

LISETTE.

Comment celui d'un autre! qu'eſt-ce que cette folie-là?

CHAMPAGNE.

Oui, celui d'un autre: en un mot cette mine-là ne lui appartient point; elle n'eſt point à ſa place ordinaire, ou bien j'ai vu la pareille à quelqu'un que je connois.

FRONTIN, *riant*.

C'eſt peut-être une phyſionomie à la mode, & la Ramée en aura pris une.

LISETTE, *riant*.

Voilà bien en effet des diſcours d'un butord comme toi, Champagne: eſt-ce qu'il n'y a pas mille gens qui ſe reſſemblent?

CHAMPAGNE.

Cela eſt vrai; mais qu'il appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en ſoucie gueres; chacun a le ſien; il n'y a que vous, Mademoiſelle Liſette, qui n'avez celui de perſonne, car vous êtes plus jolie que tout le monde: il n'y a rien de ſi aimable que vous.

FRONTIN.

Alte-là ; laisse ce minois-là en repos ; ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah ! Monsieur Frontin, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette, comme cela peut arriver ; car chacun n'est pas du même goût.

FRONTIN.

Paix, vous dis-je, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Tu joues de malheur, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, par tout je l'aime. Il n'y aura donc rien pour moi ?

LISETTE, *en s'en allant.*

Une révérence de ma part.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Des injures de la mienne, & quelques coups de poing, si tu veux.

CHAMPAGNE.

Ah ! n'ai-je pas fait là une belle fortune !

SCENE X.

M. DAMIS, CHAMPAGNE.

M. DAMIS.

AH! te voilà ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, & ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

M. DAMIS.

Qu'entends-tu par là ?

CHAMPAGNE.

C'est que Lisette ne veut point de moi, & outre cela j'ai vu la physionomie de Monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

M. DAMIS.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous; voici Madame Argante & Angelique.

SCENE XI.

Me. ARGANTE, ANGELIQUE, M. DAMIS.

Madame ARGANTE.

VOus venez, ſans doute, d'arriver, Monſieur ?

M. DAMIS.

Oui, Madame, en ce moment.

Madame ARGANTE.

Il y a déjà bonne compagnie aſſemblée chez moi ; c'eſt-à-dire, une partie de ma famille, avec quelques-uns de nos amis ; car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

M. DAMIS.

Non, Madame ; j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur, & j'ai voulu me l'aſſûrer en ſecret. Mon fils même ne ſçait rien de mon deſſein : & c'eſt à cauſe de cela que je vous ai prié de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon, qu'on mettra dans le Contrat.

Madame ARGANTE.

Vous êtes le maître, Monsieur ; au reste, il n'appartient point à une mere de vanter sa fille ; mais je crois vous faire un present digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites. . . . . . .

M. DAMIS.

Oh ! Madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, & je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grace au peu que je vaux.

ANGELIQUE, *à part.*

Belle personne ?

M. DAMIS.

Tous les trésors du monde ne sont rien, au prix de la beauté & de la vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Madame ARGANTE.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, Monsieur, on vous attend ; vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent, & fissent une espece de petit bal tantôt ; le voulez-vous bien ? c'est le premier que ma fille aura vu.

M. DAMIS.

Comme il vous plaira, Madame.

Madame ARGANTE.

Allons donc joindre la compagnie.

M. DAMIS.

Oserois-je auparavant vous prier d'une chose, Madame ? Daignez à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angelique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eu jusqu'ici.

Madame ARGANTE.

J'y consens, Monsieur, on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente ; & ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille ? il n'est pas encore tems qu'il se déclare tout à fait ; il doit vous suffire qu'elle obéit, sans répugnance : & c'est ce que vous pouvez dire à Monsieur, Angelique, je vous le permets, entendez-vous ?

ANGELIQUE.

J'entends, ma Mere.



SCENE XII.

ANGELIQUE, M. DAMIS.

M. DAMIS.

ENfin, charmante Angelique, je puis donc ſans témoins vous jurer une tendreſſe éternelle : il eſt vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGELIQUE.

Oui ; il y a bien de la différence.

M. DAMIS.

Cependant, on me flatte que vous acceptez ma main ſans répugnance.

ANGELIQUE.

Ma Mere le dit.

M. DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGELIQUE.

Oui ; mais on n'eſt pas obligé d'uſer des permiſſions qu'on a.

M. DAMIS.

Eſt-ce par modeſtie ? Eſt-ce par dégoût que vous me refuſez l'aveu que je demande ?

ANGELIQUE.

Non ; ce n'eſt pas par modeſtie.

M. DAMIS.

Que me dites-vous-là ! C'est donc par dégoût ? ... Vous ne me répondez rien ?

ANGELIQUE.

C'est que je suis polie.

M. DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre ?

ANGELIQUE.

Il faut que je me taise encore.

M. DAMIS.

Toujours par politesse ?

ANGELIQUE.

Oh ! toujours.

M. DAMIS.

Parlez-moi franchement : est-ce que vous me haïssez ?

ANGELIQUE.

Vous embarrassez encore mon sçavoir-vivre. Seriez-vous bien-aise si je vous disois, oui ?

M. DAMIS.

Vous pourriez dire, Non.

ANGELIQUE.

Encore moins, car je mentirois.

M. DAMIS.

Quoi ! vos sentimens vont jusqu'à la haine, Angelique ? j'aurois cru que vous vous contentiez de ne me pas aimer.

ANGELIQUE.

Si vous vous en contentez, & moi aussi; & s'il n'est pas malhonnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée.

M. DAMIS.

Et vous me l'avoueriez?

ANGELIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

M. DAMIS.

C'est une répétition dont je ne suis point curieux; & ce n'étoit pas là ce que votre Mere m'avoit fait entendre.

ANGELIQUE.

Oh! vous pouvez vous en fier à moi, je sçais mieux cela que ma Mere, elle a pu se tromper; mais, pour moi, je vous dis la vérité.

M. DAMIS.

Qui est que vous ne m'aimez point?

ANGELIQUE.

Oh! du tout; je ne sçaurois; & ce n'est pas par malice, c'est naturellement: & vous, qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête homme, si en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer & me laisser là; car aussi-bien je ne suis pas si belle que vous le croyez; tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

M. DAMIS, *les premiers mots à part.*

Voyons si elle aime ailleurs. Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

ANGELIQUE.

Ce que vous dites-là est bien raisonnable, & je ferai grand cas de vous, si vous continuez.

M. DAMIS.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt.

ANGELIQUE.

Hélas ! si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurois dit.

M. DAMIS.

Et il faut y mettre ordre.

ANGELIQUE.

Que vous êtes bon & obligeant ! N'allez pourtant pas dire à ma Mere que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettroit en colere contre moi : mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas tant de mérite que vous l'aviez cru, comme c'est la vérité ; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter : ma Mere, qui est fort fiere,

ne manquera pas de se choquer : elle rompra tout, notre mariage ne se fera point, & je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

M. DAMIS.

Non, Angelique, non, vous êtes trop aimable; elle se douteroit que c'est vous qui ne me voulez pas, & tous ces prétextes-là ne valent rien; il n'y en a qu'un bon; aimez-vous ailleurs?

ANGELIQUE.

Moi! non, n'allez pas le croire.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse : j'ai promis de vous épouser, & il faut que je tienne parole, au lieu que si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirois pas que vous me l'avez avoué, mais seulement que je m'en doute.

ANGELIQUE.

Eh bien! doutez-vous-en donc.

M. DAMIS.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute, si cela n'est pas vrai, autrement ce seroit être de mauvaise foi; & malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne sçaurois dire une imposture.

ANGELIQUE.

Allez, allez, n'ayez point de scrupule,

vous parlerez en homme d'honneur.

M. DAMIS.

Vous aimez donc ?

ANGELIQUE.

Mais, ne me trahissez-vous point, Monsieur Damis ?

M. DAMIS.

Je n'ai que vos véritables intérêts en vue.

ANGELIQUE.

Quel bon caractere ! Oh ! que je vous aimerois, si vous n'aviez que vingt ans !

M. DAMIS.

Eh bien !

ANGELIQUE.

Vraiment oui, il y a quelqu'un qui me plaît. . . .

FRONTIN *arrive.*

Monsieur, je viens de la part de Madame, vous dire qu'on vous attend avec Mademoiselle.

M. DAMIS.

Nous y allons : & (*à Angelique*) où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

ANGELIQUE.

Ah ! ne m'en demandez pas davantage ; puisque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, & je vais vous annoncer là-haut.

SCENE XIII.

M. DAMIS, FRONTIN

M. DAMIS, *les premiers mots à part.*

CEci me chagrine ; mais je l'aime trop pour la céder à perſonne. (*haut.*) Frontin, Frontin, approche, je voudrois te dire un mot.

FRONTIN.

Volontiers, Monſieur ; mais on eſt impatient de vous voir.

M. DAMIS.

Je ne tarderai qu'un moment, viens, j'ai remarqué que tu es un garçon d'eſprit.

FRONTIN.

Eh ! j'ai des jours où je n'en manque pas.

M. DAMIS.

Veux-tu me rendre un ſervice dont je te promets que perſonne ne ſera jamais inſtruit ?

FRONTIN.

Vous marchandez ma fidélité ; mais je ſuis dans mon jour d'eſprit, il n'y a rien à faire, je ſens combien il faut être diſcret.

M. DAMIS.

Je te payerai bien.

FRONTIN.

Arrêtez donc, Monsieur, ces débuts-là m'attendrissent toujours.

M. DAMIS.

Voilà ma bourse.

FRONTIN.

Quel embonpoint séduisant! Qu'il a l'air vainqueur!

M. DAMIS.

Elle est à toi, si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angelique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un Amant; & observée comme elle est par sa Mere, elle ne peut ni l'avoir vu, ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des domestiques: tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sçais qui s'en mêle, & je voudrois écarter cet homme-là; Quel est-il? Où se sont-ils vus? Je te garderai le secret.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je résisterois à ce que vous me dites; mais ce que vous tenez m'entraîne, & je me rends.

M. DAMIS.

Parle.

FRONTIN.

Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite dans cette intrigue-là.

M. DAMIS.

La fourbe !

FRONTIN.

Prenez garde, vous ne sçauriez la condamner, sans me faire mon procès. Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contre elle ; au reste, je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure ; il est actuellement dans ma chambre : Lisette en a fait mon parent &, dans quelques momens, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies, & où elle doit arriver avec Angelique, pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. DAMIS.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout ?

FRONTIN.

Comment ?

M. DAMIS.

Tu n'a qu'à souffrir que je me cache ici ; on ne m'y verra pas, puisque tu vas en ôter les lumieres, & j'écouterai tout ce qu'ils diront.

FRONTIN.

Vous avez raiſon : Attendez, quelques amis de la maiſon qui ſont là-haut, & qui veulent ſe déguiſer après ſouper pour ſe divertir, ont fait apporter des Dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la ſalle ; voulez-vous que je vous en donne un ?

M. DAMIS.

Tu me feras plaiſir.

FRONTIN.

Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

M. DAMIS.

Va.



SCENE

SCENE XIV.

M. DAMIS, FRONTIN.

M. DAMIS, *un moment seul.*

JE ne sçaurois mieux m'y prendre pour sçavoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage ; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge !

FRONTIN *revient.*

Tenez, Monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à un masque ; c'est un visage qui ne vous donnera que dix-huit ans, vous ne perdrez rien au change ; ajustez-vous vîte : bon, mettez-vous là, & ne remuez pas ; voilà les lumieres éteintes, bon soir.

M. DAMIS.

Écoute : le jeune homme va venir, & je rêve à une chose ; quand Lisette & Angélique seront entrées, dis à la mere de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit : cela ne te compromet point, & tu y gagneras.

FRONTIN.

Mais vous prenez donc cette commiſſion-là à crédit?

M. DAMIS.

Va, ne t'embarraſſe point.

FRONTIN.

Soit. Je ſors.... J'ai de la peine à trouver mon chemin; mais j'entends quelqu'un....

SCENE XV.

LISETTE, ERASTE, FRONTIN,

Liſette eſt à la porte avec Eraſte pour entrer.

FRONTIN.

EST-CE toi, Liſette?

LISETTE.

Oui. A qui parles-tu donc là?

FRONTIN.

A la nuit, qui m'empêchoit de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi?

LISETTE.

Parle bas: avec Eraſte que je fais entrer dans la ſalle.

M. DAMIS, *à part.*

Eraſte?

FRONTIN.

Bon! où eſt il? (*Il appelle.*) La Ramée!

ERASTE.

Me voilà.

FRONTIN, *le prenant par le bras.*

Tenez, Monsieur, marchez & promenez-vous du mieux que vous pourrez en attendant.

LISETTE.

Adieu, dans un moment je reviens avec ma maitresse.

SCENE XVI.

ERASTE, M. DAMIS, *caché.*

ERASTE.

JE ne sçaurois douter qu'Angélique ne m'aime; mais sa timidité m'inquiette, & je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa mere.

M. DAMIS, *à part.*

Est-ce que je me trompe? C'est la voix de mon fils; écoutons.

ERASTE.

Tâchons de ne pas faire de bruit.

(Il marche en tâtonnant.)

M. DAMIS.

Je crois qu'il vient à moi; changeons de place.

ERASTE.

J'entends remuer du tafetas. Eſt-ce vous, Angélique, eſt-ce vous?

(*En diſant cela, il attrape M. Damis par le domino.*)

M. DAMIS, *retenu.*

Doucement....

ERASTE.

Ah! c'eſt vous-même.

M. DAMIS, *à part.*

C'eſt mon fils.

ERASTE.

Eh! bien, Angélique, me condamnerez-vous à mourir de douleur? Vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables & les plus tendres; mais de quoi me ſervira d'être aimé, ſi je vous perds? Au nom de notre amour, Angélique, puiſque vous m'avez permis de me flatter du vôtre, gardez-vous à ma tendreſſe, je vous en conjure par ces charmes que le ciel ſemble n'avoir deſtinés que pour moi; par cette main adorable ſur laquelle je vous jure un amour éternel.

(*M. Damis veut retirer ſa main.*)

Ne la retirez pas, Angélique, & dédommagez Eraſte du plaiſir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'aſſurance de n'être jamais qu'à lui; parlez, Angélique.

M. DAMIS.

(A part.) *(A Eraste.)*

J'entends du bruit. Taisez-vous, petit sot. *(Il se dégage des mains d'Eraste.)*

ERASTE.

Juste Ciel ! qu'entends-je ? Vous me fuyez ! Ah ! Lisette, n'es-tu pas là ?

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE & LISETTE *entrent*, M. DAMIS, ERASTE.

LISETTE.

NOus voici, Monsieur.

ERASTE.

Je suis au désespoir, ta maitresse me fuit.

ANGÉLIQUE.

Moi ? Eraste, je ne vous fuis point ; me voilà.

ERASTE.

Eh ! quoi, ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

ERASTE.

Il est vrai ; mais il m'a marqué le dernier mépris.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous ayez mal entendu, Eraste; est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime?

LISETTE.

En effet, rêvez-vous, Monsieur?

ERASTE.

Je n'y comprends donc rien; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez: daignez me le répéter encore.

SCENE XVIII.

Madame ARGANTE, *introduite par* *FRONTIN*, LISETTE, ERASTE, ANGÉLIQUE, M. DAMIS.

ANGÉLIQUE.

VRAIMENT, ce n'est pas là l'embarras, & je vous le répeterois avec plaisir; mais vous le sçavez bien assez.

Madame ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit être plus retenue dans les discours qu'on tient à son amant.

ERASTE.

Quelle aimable franchise !

ANGÉLIQUE.

Mais je vais comme le cœur me mene, sans y entendre plus de finesse ; j'ai du plaisir à vous voir, & je vous vois, & s'il y a de ma faute à vous avouer si souvent que je vous aime, je la mets sur votre compte, & je ne veux point y avoir part.

ERASTE.

Que vous me charmez !

ANGÉLIQUE.

Si ma mere m'avoit donné plus d'expérience ; si j'avois été un peu dans le monde, je vous aimerois peut-être sans vous le dire ; je vous ferois languir pour le sçavoir : je retiendrois mon cœur ; cela n'iroit pas si vîte, & vous m'auriez déjà dit que je suis une ingrate ; mais je ne sçaurois la contrefaire. Mettez-vous à ma place, j'ai tant souffert de contrainte, ma mere m'a rendu la vie si triste ; j'ai eu si peu de satisfaction, elle a tant mortifié mes sentimens ; je suis si lasse de les cacher, que lorsque je suis contente, & que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant que de sçavoir que j'ai parlé : c'est comme quelqu'un qui respire, & imaginez-vous

à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous hait pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien de si touchant, & voyez si je puis résister à tout cela.

ERASTE.

Oui, ma joie, à ce que j'entends là, va jusqu'au transport! mais il s'agit de nos affaires; j'ai le bonheur d'avoir un pere raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, & qui, j'espere, entrera volontiers dans nos vues.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une mere qui lui ressemble; je ne l'en aime pourtant pas moins....

Madame ARGANTE, *éclatant.*

Ah! c'en est trop, fille indigne de ma tendresse!

ANGÉLIQUE.

Ah! je suis perdue.

(*Ils s'écartent tous trois.*)

Madame ARGANTE.

Vîte, Frontin, qu'on éclaire, qu'on vienne.

(*En disant cela, elle avance & rencontre M. Damis qu'elle saisit par le domino, & continue.*)

Ingrate ! eſt-ce-là le fruit des ſoins que je me ſuis donnée pour vous former à la vertu ? Ménager des intrigues à mon inſçû ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit toute entiere ! hé ! bien, jeune extravagante, un Couvent, plus auſtere que moi, me répondra des égaremens de votre cœur.

SCENE DERNIERE.

La lumiere arrive avec FRONTIN, *& autres Domeſtiques avec des bougies.*

M. DAMIS *démaſqué, à Madame Argante, & en riant.*

VOus voyez bien qu'on ne me recevroit pas au Couvent.

Madame ARGANTE.

Quoi ! c'eſt vous, Monſieur ?

(*Et puis voyant Eraſte avec ſa livrée.*)

Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

M. DAMIS.

Ce fripon-là, c'eſt mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conſeille de donner votre fille.

Madame ARGANTE.

Votre fils !

M. DAMIS.

Lui-même. Approchez, Erafte; tout ce que j'ai entendu, vient de m'ouvrir les yeux fur l'imprudence de mes deffeins; conjurez Madame de vous être favorable: il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne foit votre époufe.

ERASTE, *fe jettant aux genoux de fon pere.*

Que je vous ai d'obligation, mon pere! Nous pardonnerez-vous, Madame, tout ce qui vient de fe paffer?

ANGÉLIQUE *embraffant les genoux de Madame Argante.*

Puis-je efperer d'obtenir grace?

M. DAMIS.

Votre fille a tort; mais elle eft vertueufe, & à votre place je croirois devoir oublier tout, & me rendre.

Madame ARGANTE.

Allons, Monfieur, je fuivrai vos confeils, & me conduirai comme il vous plaira.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là, le divertiffement dont je prétendois vous amufer, fervira pour mon fils.

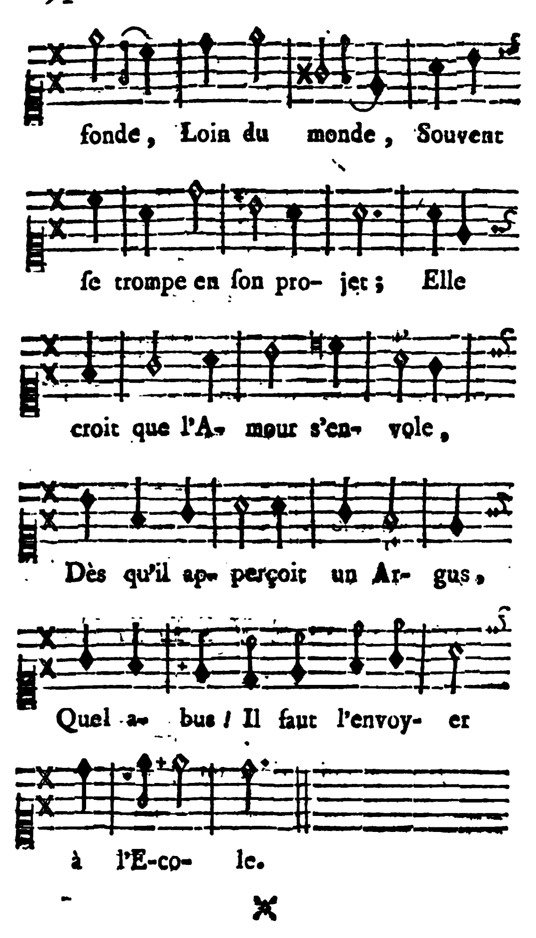
(*Angélique embraffe Madame Argante de joie.*)

DIVERTISSEMENT.




rit - - - - & se ri-
ra tou- jours, Le Dieu d'A- mour se
rit - - - - - - -
- - - - & se ri- ra tou-
FIN.
jours. Vos a- vis sont prudens, vos ma-
ximes sont sa-ges : Mais malgré tant de
soins, malgré tant de ri- gueur,


Vous ne pou- vez d'un jeune cœur Si
bien fer- mer tous les paſ- ſa- ges,
Qu'il n'en reſte toujours quelqu'un pour
le vainqueur. Vous qui ſans, &c.
VAUDEVILLE.
MEre qui tient un jeune Ob-
jet Dans une i- gnoran- ce pro-


fonde, Loin du monde, Souvent
se trompe en son pro- jet; Elle
croit que l'A- mour s'en- vole,
Dès qu'il ap- perçoit un Ar- gus,
Quel a- bus! Il faut l'envoy- er
à l'E-co- le.

La Beauté qui charme Damon
Se rit des tourmens qu'il endure :
Il murmure.
Moi je trouve qu'elle a raison :
C'est un conteur de fariboles,
Qui n'ouvre point son coffre fort.
Le bâtord !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

✕

Si mes soins pouvoient t'engager,
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre,
Que ferois-tu ? dis-je au Berger :
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot.
Le grand sot !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

✕

Claudine un jour dit à Lucas :
J'irai ce soir à la prairie,
Je vous prie
De ne point y suivre mes pas.
Il le promit, & tint parole
Ah ! qu'il entend peu ce que c'est !
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

✕

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur, auprès de Blaise ;
Sur sa chaise

La pauvre enfant s'évanouit.
Blaiſe, pour ſecourir Nicole,
Fut chercher du monde auſſi-tôt.
Le Nigaud !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

⁂

L'amant de la jeune Philis
Etant prêt à s'éloigner d'elle;
Chez la Belle
Il envoie un de ſes amis :
Vas-y, dit-il; & la conſole.
Il ſe fie à ſon confident.
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

⁂

Aminte, aux yeux de ſon barbon,
A ſon grand neveu cherche noiſe
La matoiſe
Veut le chaſſer de la maiſon.
L'époux la flatte & la cajole,
Pour faire reſter ſon parent.
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

FIN.

L'HEUREUX

L'HEUREUX STRATAGÈME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

DE M. DE MARIVAUX
de l'Académie Françoise.

Représentée par les Comédiens Italiens, le 6 Juin 1733.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

LISETTE, Fille de Blaise.

DORANTE, Amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquise.

BLAISE, Paysan.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

Un Laquais.

La Scene se passe chez la Comtesse.



L'HEUREUX STRATAGÊME, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, BLAISE.

DORANTE.

EH! bien, Maître Blaiſe, que me veux-tu? Parle, puis-je te rendre quelque ſervice?

BLAISE.

Oh! dame, comme ſe dit l'autre, ou en êtes bian capable.

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué ! velà bian, Monſieur Dorante, quant faut ſarvir le monde, jarnicoton çà ne barguigne point. Que çà eſt agriable ! le biau natûrel d'homme !

DORANTE.

Voyons ; je ſerai charmé de t'être utile.

BLAISE.

Oh ! point du tout, Monſieur, c'eſt vous qui charmez les autres.

DORANTE.

Explique-toi.

BLAISE.

Boutez d'abord deſſus.

DORANTE.

Non, je ne me couvre jamais.

BLAISE.

C'eſt bian fait à vous ; moi, je me couvre toujours ; ce n'eſt pas mal fait non pus.

DORANTE.

Parle.....

BLAISE, *riant.*

Eh ! eh ! bian, qu'eſt-ce ? Comment vous va Monſieur Dorante ? toujours gros & gras. J'ons vu le tems que vous étiez mince ; mais, morgué, çà s'eſt bian

amandé. Vous velà bian en char.

DORANTE.

Tu avois, ce me semble, quelque chose à me dire, entre en matiere sans compliment.

BLAISE.

Oh! c'est un petit bout de civilité en passant, comme çà ce doit.

DORANTE.

C'est que j'ai affaire.

BLAISE.

Morgué, tant pis; les affaires baillont du souci.

DORANTE.

Dans un moment il faut que je te quitte: acheve.

BLAISE.

Je commence. C'est que je venons par rapport à noute fille, pour l'amour de ce qu'alle va être la femme d'Arlequin voute Valet.

DORANTE.

Je le sçai.

BLAISE.

Dont je sçavons qu'ou êtes consentant; à cause qu'alle est Femme de Chambre de Madame la Comtesse qui va vous prendre itou pour son homme.

DORANTE.

Après.....

BLAISE.

C'eſt ce qui fait, ne vous déplaiſe, que je venons vous prier d'une grace.

DORANTE.

Qu'elle eſt-elle?

BLAISE.

C'eſt que faura le Trouſſiau de Liſette, Monſieur Dorante; faura faire une Noce, & pis du dégât pour cette Noce, & pis de la marchandiſe pour cé dégât, & du comptant pour cette marchandiſe. Par tout du comptant, hors cheux nous qu'il n'y en a point. Par ainſi, ſi par voute moyen auprès de Madame la Comteſſe, qui m'avanceroit queuque ſix vingt francs ſur mon office de Jardinier.....

DORANTE.

Je t'entends, Maître Blaiſe, mais j'aime mieux te les donner, que de les demander pour toi à la Comteſſe, qui ne feroit pas aujourd'hui grand cas de ma priere. Tu crois que je vais l'épouſer, & tu te trompes. Je penſe que le Chevalier Damis m'a ſupplanté. Adreſſe-toi à lui; ſi tu n'obtiens rien, je te ferai l'argent dont tu as beſoin.

BLAISE.

Par la morgué, ce que j'entends-là me dérange de vous remarcier, tant je ſis ſur-

prins & stupefait. Un brave homme comme vous, qui a une mine de Prince, qui a le cœur de m'offrir de l'argent, se voir délaissé de la propre parsonne de sa Maîtresse..... çà ne se peut pas, Monsieur, ça ne se peut pas. C'est noute Enfant que la Comtesse; c'est défunt noute Femme qui la norie : noute femme avoit de la conscience; faut que sa noriture tianne d'elle. Ne craignez rin, reboutez voute esprit; n'y a ni Chevalier ni Cheval à çà.

DORANTE.

Ce que je te dis n'est que trop vrai, Maître Blaise.

BLAISE.

Jarniguienne, si je le croyois, je sis homme à l'y représenter sa faute. Une Comtesse que j'ons vu marmotte. Vous plaît-il que je l'exhortisse?

DORANTE.

Eh! que lui dirois-tu, mon Enfant?

BLAISE.

Ce que je l'y dirois? morgué, ce que je l'y dirois? & qu'est-ce que c'est que çà, Madame, & qu'est-ce que c'est que çà! Velà ce que je l'y dirois, voyez-vous; car par la sangué, j'ons barcé cet

Enfant-là, entendez-vous? ça me baille un grand parvilege.

DORANTE.

Voici Arlequin bien triste; qu'a-t-il à m'apprendre?

SCENE II.

DORANTE, ARLEQUIN, BLAISE.

ARLEQUIN.

OUi!

DORANTE.

Qu'as-tu?

ARLEQUIN.

Beaucoup de chagrin pour vous, & à cause de cela, quantité de chagrin pour moi; car un bon Domestique va comme son Maître.

DORANTE.

Eh! bien?

BLAISE.

Qui est-ce qui vous fâche?

ARLEQUIN.

Il faut ſe préparer à l'affliction, Monſieur, ſelon toute apparence elle ſera conſidérable.

DORANTE.

Dis donc?

ARLEQUIN.

J'en pleure d'avance, afin de m'en conſoler après.

BLAISE.

Morgué, çà m'attriſte itou.

DORANTE.

Parleras-tu?

ARLEQUIN.

Hélas! Je n'ai rien à dire; c'eſt que je devine que vous ſerez affligé, & je vous pronoſtique votre douleur.

DORANTE.

On a bien affaire de ton pronoſtic.

BLAISE.

A quoi ſart d'être oiſiau de mauvaiſe augure?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'étois tout-à-l'heure dans la ſalle, où j'achevois..... mais paſſons cet article.

DORANTE.

Je veux tout ſçavoir.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien..... qu'une bouteille de vin qu'on avoit oubliée, & que j'achevois d'y boire, quand j'ai entendu la Comtesse qui alloit y entrer avec le Chevalier.

DORANTE, *soupirant*.

Après?

ARLEQUIN.

Comme elle auroit pu trouver mauvais que je buvois en fraude, je me suis sauvé dans l'office avec ma bouteille : d'abord, j'ai commencé par la vuider pour la mettre en sûreté.

BLAISE.

Çà est naturel.

DORANTE.

Eh! laisse-là ta bouteille, & me dis ce qui me regarde.

ARLEQUIN.

Je parle de cette bouteille, parce qu'elle y étoit; je ne voulois pas l'y mettre.

BLAISE.

Faut la laisser-là; pis qu'alle est bue.

ARLEQUIN.

La voilà donc vuide; je l'ai mise à terre.

DORANTE.

Encore?

ARLEQUIN.

Ensuite, sans mot dire, j'ai regardé à travers la serrure......

DORANTE.

Et tu as vu la Comteſſe avec le Chevalier dans la ſalle ?

ARLEQUIN.

Bon ! ce maudit Serrurier, n'a-t-il pas fait le trou de la ſerrure ſi petit, qu'on ne peut rien voir à travers.

BLAISE.

Morgué, tant pis.

DORANTE

Tu ne peux donc pas être ſûr que ce fût la Comteſſe ?

ARLEQUIN.

Si fait ; car mes oreilles ont reconnu ſa parole, & ſa parole n'étoit pas là ſans ſa perſonne.

BLAISE.

Ils ne pouvions pas ſe diſpenſer d'être enſemble.

DORANTE.

Eh ! bien, que ſe diſoient-ils ?

ARLEQUIN.

Hélas ! je n'ai retenu que les penſées ; j'ai oublié les paroles.

DORANTE.

Dis-moi donc les penſées ?

ARLEQUIN.

Il faudroit en ſçavoir les mots. Mais,

Monsieur, ils étoient ensemble, ils rioient de toute leur force : ce vilain Chevalier ouvroit une bouche plus large..... Ah! quand on rit tant, c'est qu'on est bien gaillard!

BLAISE.

Et bian, c'est signe de joye; velà tout.

ARLEQUIN.

Oui : mais cette joye-là a l'air de nous porter malheur. Quand un homme est si joyeux, c'est tant mieux pour lui; mais c'est toujours tant pis pour un autre (*montrant son Maître*) & voilà justement l'autre.

DORANTE.

Eh! laisse-nous en repos. As-tu dit à la Marquise que j'avois besoin d'un entretien avec elle?

ARLEQUIN.

Je ne me souviens pas si je lui ai dit; mais je sçai bien que je devois lui dire.



SCENE III.

ARLEQUIN, BLAISE, DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, je ne sçai pas comment vous l'entendez, mais votre tranquillité m'étonne, & si vous n'y prenez garde, ma Maîtresse vous échappera. Je puis me tromper; mais j'en ai peur.

DORANTE.

Je le soupçonne aussi, Lisette; mais que puis-je faire pour empêcher ce que tu me dis là?

BLAISE.

Mais morgué, ça se confirme donc, Lisette?

LISETTE.

Sans doute : le Chevalier ne la quitte point, il l'amuse, il la cajolle, il lui parle tout bas, elle sourit : à la fin le cœur peut s'y mettre, s'il n'y est déjà, & cela m'inquiette, Monsieur, car je vous estime : d'ailleurs voilà un Garçon qui doit m'épouser, & si vous ne devenez pas le maître de la maison, cela nous dérange.

ARLEQUIN.

Il seroit désagréable de faire deux ménages.

DORANTE.

Ce qui me désespere, c'est que je n'y vois point de remede; car la Comtesse m'évite.

BLAISE.

Mordi, c'est pourtant mauvais signe.

ARLEQUIN.

Et ce misérable Frontain que te dit-il, Lisette?

LISETTE.

Des douceurs tant qu'il peut, que je paye de brusqueries.

BLAISE.

Fort bian, noute fille toujours malhonnête envars ly, toujours rudaniere, hoche la tête quand il te parle, dis-ly passe ton chemin. De la fidélité morguienne, baille cette confusion-là à la Comtesse, n'est-ce pas, Monsieur?

DORANTE.

Je me meurs de douleur!

BLAISE.

Faut point mourir, çà gâte tout, avisons putôt à queuque manigance.

LISETTE.

Je l'apperçois qui vient, elle est seule, retirez-vous, Monsieur, laissez-moi lui parler. Je veux sçavoir ce qu'elle a dans

l'esprit; je vous redirai notre conversation : vous reviendrez après.

DORANTE.

Je te laisse.

ARLEQUIN.

Ma mie, toujours rudaniere, hoche la tête quand il te parle.

LISETTE.

Va, sois tranquille.

SCENE IV.

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE te cherchois, Lisette : avec qui étois-tu là ? il me semble d'avoir vu sortir quelqu'un d'avec toi ?

LISETTE.

C'est Dorante qui me quitte, Madame.

LA COMTESSE.

C'est de lui dont je voulois te parler : que dit-il, Lisette ?

LISETTE.

Mais il dit qu'il n'a pas lieu d'être content ; & je crois qu'il dit assez juste : qu'en pensez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Il m'aime donc toujours ?

LISETTE.

Comment s'il vous aime! Vous ſçavez bien qu'il n'a point changé. Eſt-ce que vous ne l'aimez plus ?

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous plus ? Eſt-ce que je l'aimois ? Dans le fond, je le diſtinguois, voilà tout; & diſtinguer un homme, ce n'eſt pas encore l'aimer, Liſette; cela peut y conduire : mais cela n'y eſt pas.

LISETTE.

Je vous ai pourtant entendu dire que c'étoit le plus aimable homme du monde.

LA COMTESSE.

Cela ſe peut bien.

LISETTE.

Je vous ai vue l'attendre avec empreſſement.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis impatiente.

LISETTE.

Être fâchée quand il ne venoit pas.

LA COMTESSE.

Tout cela eſt vrai; nous y voilà : je le diſtinguois, vous dis-je, & je le diſtingue encore; mais rien ne m'engage avec lui : & comme il te parle quelquefois, & que tu crois qu'il m'aime, je venois te dire

qu'il faut que tu le dispose adroitement à se tranquilliser sur mon chapitre.

LISETTE.

Et le tout en faveur de Monsieur le Chevalier Damis, qui n'a vaillant qu'un accent gascon qui vous amuse. Que vous avez le cœur inconstant! Avec autant de raison que vous en avez, comment pouvez-vous être infidelle? Car on dira que vous l'êtes.

LA COMTESSE.

Eh! bien, infidelle, soit, puisque tu veux que je le sois; crois-tu me faire peur avec ce grand mot-là? Infidelle; ne diroit-on pas que ce soit une grande injure? Il y a comme cela des mots dont on épouvante les esprits foibles, qu'on a mis en crédit, faute de réflexion, & qui ne sont pourtant rien.

LISETTE.

Ah! Madame, que dites-vous là? Comme vous êtes aguerrie là-dessus! Je ne vous croyois pas si désespérée; un cœur qui trahit sa foi, qui manque à sa parole!

LA COMTESSE.

Eh! bien, ce cœur qui manque à sa parole, quand il en donne mille, il fait sa charge; quand il en trahit mille, il la fait encore: il va comme ses mouvemens le menent, & ne sçauroit aller autrement.

Qu'eſt-ce que c'eſt que l'étalage que tu me fais-là ? Bien loin que l'infidélité ſoit un crime, c'eſt que je ſoutiens qu'il n'y a pas un moment à héſiter, d'en faire une quand on en eſt tentée, à moins que de vouloir tromper les gens, ce qu'il faut éviter, à quelque prix que ce ſoit.

LISETTE.

Mais, mais... De la maniere dont vous tournez cette affaire-là, je crois, de bonne-foi, que vous avez raiſon. Oui, je comprends que l'infidélité eſt quelquefois de devoir ; je ne m'en ſerois jamais doutée !

LA COMTESSE.

Tu vois pourtant que cela eſt clair.

LISETTE.

Si clair, que je m'examine à préſent, pour ſçavoir ſi je ne ſerai pas moi-même obligée d'en faire une.

LA COMTESSE.

Dorante eſt en vérité plaiſant ; n'oſerois-je, à cauſe qu'il m'aime, diſtraire un regard de mes yeux ? N'appartiendra-t-il qu'à lui de me trouver jeune & aimable ? Faut-il que j'aie cent ans pour tous les autres ; que j'enterre tout ce que je vaux ? que je me dévoue à la plus triſte ſtérilité de plaiſir qu'il ſoit poſſible ?

LISETTE.

C'eſt apparemment ce qu'il prétend.

LA COMTESSE.

Sans doute, avec ces Meſſieurs-là, voilà comment il faudroit vivre ; ſi vous les en croyez, il n'y a plus pour vous qu'un ſeul homme qui compoſe tout votre Univers ; tous les autres ſont rayés ; c'eſt autant de mort pour vous, quoique votre amour propre n'y trouve point ſon compte, & qu'il les regrette quelquefois : mais qu'il patiſſe, la ſotte fidélité lui a fait ſa part, elle lui laiſſe un Captif pour ſa gloire ; qu'il s'en amuſe comme il pourra, & qu'il prenne patience. Quel abus ! Liſette, quel abus ! Va, va, parle à Dorante, & laiſſe-là tes ſcrupules. Les hommes, quand ils ont envie de nous quitter, y font-ils tant de façon ? N'avons-nous pas tous les jours de belles preuves de leur conſtance ? Ont-ils là-deſſus des priviléges que nous n'ayons pas ? Tu te mocques de moi ; le Chevalier m'aime, il ne me déplaît pas : je ne ferai pas la moindre violence à mon penchant.

LISETTE.

Allons, allons, Madame, à préſent que je ſuis inſtruite, les Amans délaiſſés n'ont qu'à chercher qui les plaigne ; me voilà bien guérie de la compaſſion que j'avois pour eux.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas que je n'eſtime Dorante :

mais ſouvent ce qu'on eſtime ennuie. Le voici qui revient. Je me ſauve de ſes plaintes qui m'attendent : ſaiſis ce moment-ci pour m'en débaraſſer.

SCENE V.

DORANTE, LA COMTESSE, LISETTE, ARLEQUIN.

DORANTE, *arrêtant la Comteſſe.*

QUoi ! Madame, j'arrive & vous me fuyez ?

LA COMTESSE.

Ah ! c'eſt vous, Dorante : je ne vous fuis point, je m'en retourne.

DORANTE.

De grace, donnez-moi un inſtant d'audience.

LA COMTESSE.

Un inſtant à la lettre, au moins, car j'ai peur qu'il ne me vienne compagnie.

DORANTE.

On vous avertira, s'il vous en vient. Souffrez que je vous parle de mon amour.

LA COMTESSE.

N'eſt-ce que cela ? Je ſçai votre amour par cœur. Que me veut-il donc cet amour ?

DORANTE.

Hélas! Madame, de l'air dont vous m'écoutez, je vois bien que je vous ennuie.

LA COMTESSE.

A vous dire vrai, votre prélude n'est pas amusant.

DORANTE.

Que je suis malheureux! Qu'êtes-vous devenue pour moi? Vous me désesperez.

LA COMTESSE.

Dorante, quand quitterez-vous ce ton lugubre & cet air noir?

DORANTE.

Faut-il que je vous aime encore, après d'aussi cruelles réponses que celles que vous me faites!

LA COMTESSE.

Cruelles réponses! avec quel goût prononcez-vous cela? Que vous auriez été un excellent Héros de Roman! Votre cœur a manqué sa vocation, Dorante.

DORANTE.

Ingrate que vous êtes!

LA COMTESSE, *rit.*

Ce style-là ne me corrigera gueres.

ARLEQUIN *derriére, gémissant.*

Hi! hi! hi.

LA COMTESSE.

Tenez, Monsieur, vos tristesses sont si contagieuses qu'elles ont gagné jusqu'à votre Valet: on l'entend qui soupire.

ARLEQUIN.

Je suis touché du malheur de mon Maître.

DORANTE.

J'ai besoin de tout mon respect pour ne pas éclater de colere.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vous vient de la colere, Monsieur? De quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît? Est-ce de l'amour que vous avez pour moi? je n'y sçaurois que faire. Ce n'est pas un crime de vous paroître aimable. Est-ce de l'amour que vous voudriez que j'eusse, & que je n'ai point? Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'est pas venu; il vous est fort permis de souhaiter que j'en aie: mais de venir me reprocher que je n'en ai point, cela n'est pas raisonnable. Les sentimens de votre cœur ne font pas la loi du mien; prenez-y garde: vous traitez cela comme une dette, & ce n'en est pas une. Soupirez, Monsieur, vous en êtes le maître, je n'ai pas droit de vous en empêcher; mais n'exigez pas que je soupire. Accoutumez-vous à penser que vos soupirs ne m'obligent point à les accompagner des miens, pas même à m'en amuser: je les trouvois autrefois plus supportables, mais je vous annonce que le ton

qu'ils prennent aujourd'hui m'ennuye ; réglez-vous là-dessus : adieu, Monsieur.

DORANTE.

Encore un mot, Madame, vous ne m'aimez donc plus ?

LA COMTESSE.

Eh ! eh ! Plus ! est singulier ; je ne me ressouviens pas trop de vous avoir aimé.

DORANTE.

Non, je vous jure, ma foi, que je ne m'en ressouviendrai de ma vie non plus.

LA COMTESSE.

En tout cas vous noublierez qu'un rêve.

(Elle sort.)

SCENE VI.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE, *arrête Lisette.*

LA perfide !..... Arrête, Lisette.

ARLEQUIN.

En vérité, voilà un petit cœur de Comtesse bien édifiant.

DORANTE, *à Lisette.*

Tu lui as parlé de moi, je ne sçai que

trop ce qu'elle penſe; mais n'importe ; que t-a-t-elle dit en particulier ?

LISETTE.

Je n'aurai pas le tems : Madame attend compagnie, Monſieur, elle aura peut-être beſoin de moi.

ARLEQUIN.

Oh! oh, comme elle répond, Monſieur ?

DORANTE.

Liſette, m'abandonnez-vous ?

ARLEQUIN.

Serois-tu par haſard, une maſque auſſi ?

DORANTE.

Parles, quelle raiſon allegue-t-elle ?

LISETTE.

Oh ! de très-fortes, Monſieur, il faut en convenir. La fidélité n'eſt bonne a rien : c'eſt mal fait que d'en avoir : de beaux yeux ne ſervent de rien, un ſeul homme en profite, tous les autres ſont morts, il ne faut tromper perſonne : avec cela on eſt enterrée, l'amour propre n'a point ſa part : c'eſt comme ſi on avoit cent ans. Ce n'eſt pas qu'on ne vous eſtime ; mais l'ennui s'y met : il vaudroit autant être vieille, & cela vous fait tort.

DORANTE.

Quel étrange diſcours me tiens-tu là ?

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais vu de paroles de si mauvaise mine.

DORANTE.

Explique-toi donc.

LISETTE.

Quoi ! vous ne m'entendez pas ? Eh ! bien, Monsieur, on vous distingue.

DORANTE.

Veux-tu dire qu'on m'aime ?

LISETTE.

Eh ! non. Cela peut y conduire ; mais cela n'y est pas.

DORANTE.

Je n'y conçois rien. Aime-t-on le Chevalier ?

LISETTE.

C'est un fort aimable homme.

DORANTE.

Et moi, Lisette ?

LISETTE.

Vous étiez fort aimable aussi : m'entendez-vous à cette heure ?

DORANTE.

Ah ! je suis outré !

ARLEQUIN.

Et de moi, Suivante de mon ame, qu'en fais-tu ?

LISETTE.

Toi, je te distingue...

ARLEQUIN.

Et moi je te maudis, Chambriere du Diable.

SCENE VII.

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE, *survenant.*

ARLEQUIN.

Nous avons affaire à de jolies personnes, Monsieur, n'est-ce pas ?

DORANTE.

J'ai le cœur saisi !

ARLEQUIN.

J'en perds la respiration !

LA MARQUISE.

Vous me paroissez bien affligé, Dorante.

DORANTE.

On me trahit, Madame, on m'assassine, on me plonge le poignard dans le sein !

ARLEQUIN.

On m'étouffe, Madame, on m'égorge, on me distingue !

LA MARQUISE.

C'est sans doute de la Comtesse dont il est question, Dorante ?

DORANTE.

D'elle-même, Madame.

LA MARQUISE.

Pourrois-je vous demander un moment d'entretien ?

DORANTE.

Comme il vous plaira ; j'avois même envie de vous parler sur ce qui nous vient d'arriver.

LA MARQUISE.

Dites à votre Valet de se tenir à l'écart, afin de nous avertir si quelqu'un vient.

DORANTE.

Retire-toi, & prends garde à tout ce qui approchera d'ici.

ARLEQUIN.

Que le Ciel nous console ! Nous voilà tous trois sur le pavé : car vous y êtes aussi vous, Madame. Votre Chevalier ne vaut pas mieux que notre Comtesse & notre Lisette, & nous sommes trois cœurs hors de condition.

DORANTE.

Va-t-en, laisse-nous.

(Arlequin s'en va.)



SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

DOrante, on nous quitte donc tous deux ?

DORANTE.

Vous le voyez, Madame.

LA MARQUISE.

N'imaginez-vous rien à faire dans cette occasion-ci ?

DORANTE.

Non, je ne vois plus rien à tenter : on nous quitte sans retour. Que nous étions mal assortis, Marquise ! Eh ! pourquoi n'est-ce pas vous que j'aime ?

LA MARQUISE.

Eh ! bien, Dorante, tâchez de m'aimer.

DORANTE.

Hélas ! je voudrois pouvoir y réussir.

LA MARQUISE.

La réponse n'est pas flatteuse, mais vous me la devez dans l'état où vous êtes.

DORANTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon ; je ne sçai ce que je dis : je m'égare.

LA MARQUISE.

Ne vous fatiguez pas à l'excuser, je m'y attendois.

DORANTE.

Vous êtes aimable, sans doute, il n'est pas difficile de le voir, & j'ai regretté cent fois de n'y avoir pas fait assez d'attention: cent fois je me suis dit.....

LA MARQUISE.

Plus vous continuerez vos complimens, plus vous me direz d'injures: car ce ne sont pas-là des douceurs au moins. Laissons cela, vous dis-je.

DORANTE.

Je n'ai pourtant recours qu'à vous, Marquise. Vous avez raison, il faut que je vous aime: il n'y a que ce moyen-là de punir la perfide que j'adore.

LA MARQUISE.

Non, Dorante, je sçais une maniere de nous venger qui nous sera plus commode à tous deux. Je veux bien punir la Comtesse, mais, en la punissant, je veux vous la rendre, & je vous la rendrai.

DORANTE.

Quoi! la Comtesse reviendroit à moi?

LA MARQUISE.

Oui, plus tendre que jamais.

DORANTE.

Seroit-il possible!

LA MARQUISE.

Et sans qu'il vous en coûte la peine de m'aimer.

DORANTE.

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE.

Attendez pourtant ; je vous dispense d'amour pour moi, mais c'est à condition d'en feindre.

DORANTE.

Oh ! de tout mon cœur, je tiendrai toutes les conditions que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Vous aimoit-elle beaucoup ?

DORANTE.

Il me le paroissoit.

LA MARQUISE.

Etoit-elle persuadée que vous l'aimiez de même ?

DORANTE.

Je vous dis que je l'adore, & qu'elle le sçait.

LA MARQUISE.

Tant mieux qu'elle en soit sûre.

DORANTE.

Mais du Chevalier, qui vous a quitté & qui l'aime, qu'en ferons-nous ? Lui laisserons-nous le tems d'être aimé de la Comtesse ?

LA MARQUISE.

Si la Comtesse croit l'aimer, elle se

trompe : elle n'a voulu que me l'enlever. Si elle croit ne vous plus aimer, elle se trompe encore : il n'y a que sa coquetterie qui vous néglige.

DORANTE.

Cela se pourroit bien.

LA MARQUISE.

Je connois mon sexe, laissez-moi faire. Voici comment il faut s'y prendre... mais on vient, remettons à concerter ce que j'imagine.

SCENE IX.

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, *en arrivant.*

AH ! que je souffre !

DORANTE.

Quoi ! ne viens-tu nous interrompre que pour soupirer ? Tu n'as guéres de cœur.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que j'en ai : mais il y a là-bas un coquin qui demande à parler à Madame, voulez-vous qu'il entre, ou que je le batte ?

LA MARQUISE.

Qui est-il donc ?

ARLEQUIN.

Un maraut qui a soufflé ma maîtresse, & qui s'appelle Frontin.

LA MARQUISE.

Le Valet du Chevalier ? Qu'il vienne, j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

La vilaine connoissance que vous avez-là, Madame.

(Il s'en va.)

SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE, *à Dorante.*

C'Est un garçon adroit & fin, tout valet qu'il est, & dont j'ai fait mon espion auprès de son Maître & de la Comtesse : voyons ce qu'il nous dira ; car il est bon d'être extrêmement sûr qu'ils s'aiment. Mais si vous ne vous sentez pas le courage d'écouter d'un air indifférent ce qu'il pourra nous dire, allez-vous-en.

DORANTE.

Oh ! je suis outré : mais ne craignez rien.

SCENE XI.

LA MARQUISE, DORANTE, ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN, *faisant entrer Frontin.*

VIen, maître fripon, entre.

FRONTIN.

Je te ferai ma réponse en sortant.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Je t'en prépare une qui ne me coûtera pas une syllabe.

LA MARQUISE.

Approche, Frontin, approche.

SCENE XII.

LA MARQUISE, FRONTIN, DORANTE.

LA MARQUISE.

EH! bien, qu'as-tu à me dire?

FRONTIN.

Mais, Madame, puis-je parler devant Monsieur?

LA MARQUISE.

En toute sûreté.

DORANTE.

De qui donc est-il question ?

LA MARQUISE.

De la Comtesse & du Chevalier. Restez, cela vous amusera.

DORANTE.

Volontiers.

FRONTIN.

Celà pourra même occuper Monsieur.

DORANTE.

Voyons.

FRONTIN.

Dès que je vous eus promis, Madame, d'observer ce qui se passeroit entre mon Maître & la Comtesse, je me mis en embuscade.....

LA MARQUISE.

Abrege le plus que tu pourras.

FRONTIN.

Excusez, Madame, je ne finis point quand j'abrege.

LA MARQUISE.

Le Chevalier m'aime t-il encore ?

FRONTIN.

Il n'en reste pas vestige, il ne sçait pas qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Et sans doute il aime la Comtesse ?

FRONTIN.

Bon, l'aimer ! belle égratignure ! C'est traiter une incendie d'étincelle ! Son cœur est brûlant, Madame, il est perdu d'amour.

DORANTE, *d'un air riant.*

Et la Comtesse ne le hait pas apparemment ?

FRONTIN.

Non, non, la vérité est à plus de mille lieues de ce que vous dites.

DORANTE.

J'entends qu'elle répond à son amour.

FRONTIN.

Bagatelle : elle n'y répond plus ; toutes ses réponses sont faites, ou plutôt dans cette affaire-ci, il n'y a eu ni demande ni réponse, on ne s'en est pas donné le tems. Figurez-vous deux cœurs qui partent ensemble ; il n'y eut jamais de vîtesse égale : on ne sçait à qui appartient le premier soupir, il y a apparence que ce fut un duo.

DORANTE, *riant.*

Ah, ah, ha...... (*à part.*) Je me meurs !

LA MARQUISE, *à part.*

Prenez garde..... Mais as-tu quelque preuve de ce que tu dis là ?

FRONTIN.

J'ai de sûrs témoins de ce que j'avance, mes yeux & mes oreilles..... Hier la Comtesse.....

DORANTE.

Mais, cela suffit, ils s'aiment, voilà on histoire finie. Que peut-il dire de plus?

LA MARQUISE.

Achève.

FRONTIN.

Hier, la Comtesse & mon Maître s'en alloient au Jardin. Je les suis de loin; ils entrerent dans le bois, j'y entre aussi; ils tournent dans une Allée, moi dans le Taillis; ils se parlent, je n'entends que des voix confuses; je me coule, je me glisse, & de Bosquet en Bosquet, j'arrive à les entendre & même à les voir à travers le feuilage. La bellé chose! la bellé chose! s'écrioit le Chevalier, qui d'une main tenoit un portrait, & de l'autre la main de la Comtesse. La bellé chose! Car, comme il est Gascon, je le deviens en ce moment, tout Manceau que je suis; parce qu'on peut tout, quand on est exact, & qu'on sert avec zele.

LA MARQUISE.

Fort bien.

DORANTE, *à part.*

Fort mal.

FRONTIN.

Or, ce portrait, Madame, dont je ne voyois que le menton avec un bout d'oreille, étoit celui de la Comtesse. Oui, disoit-elle, on dit qu'il me ressemble assez. Autant qu'il sé peut, disoit mon Maître, autant qu'il sé peut à millé charmés près qué j'adore en vous, qué lé Peintre né peut qué remarquer, qui font lé désespoir dé son Art, & qui né rélévent qué du Pinceau dé la Nature. Allons, allons, vous me flattez, disoit la Comtesse, en le regardant d'un œil éteincelant d'amour propre, vous me flattez. Eh! non, Madame, ou qué la pesté m'étouffe! Jé vous dégrade moi-même, en parlant dé vos charmés; tandis aucune expression n'y peut atteindre; vous n'êtés fidéllément rendue qué dans mon cœur. N'y sommes-nous pas toutes deux, la Marquise & moi, repliquoit la Comtesse? La Marquise & vous! s'écrioit-il. Eh! cadédis! où sé rangeroit-elle? Vous m'en occuperiez mille dé cœurs, si jé les avois; mon amour ne sçait ou sé mettre, tant il surabonde dans mes paroles, dans mes sentimens, dans ma pensée; il sé répand par tout, mon ame en régorge.

Et tout en parlant ainsi, tantôt il baisoit la main qu'il tenoit, & tantôt le Portrait. Quand la Comtesse retiroit la main, il se jettoit sur la Peinture; quand elle redemandoit la Peinture, il reprenoit la main: lequel mouvement, comme vous voyez, faisoit cela & cela; ce qui étoit tout-à-fait plaisant à voir.

DORANTE.

Quel récit! Marquise.

(La Marquise fait signe à Dorante de se taire.)

FRONTIN.

Eh! ne parlez-vous pas, Monsieur?

DORANTE.

Non, je dis à Madame que je trouve cela comique.

FRONTAIN.

Je le souhaite. Là-dessus: Rendez-moi mon Portrait, rendez donc. Mais Comtessé: mais Chevalier: mais, Madamé, si jé rends la copie, qué l'original mé dédommage. Oh! pour cela non: Oh! pour cela si. Le Chevalier tombe à genoux. Madamé, au nom dé vos graces innombrables, nantissez-moi dé la réssemblance, en attendant la personne; accordez cé rafraîchissement à mon ardeur. Mais, Chevalier, donner son Portrait, c'est donner son cœur. Eh! donc, Madamé, j'endurérai bien dé les avoir tous deux. Mais. Il n'y a point dé

mais, ma vie eſt à vous, lé Portrait à moi; qué chacun gardé ſa part. Eh! bien, c'eſt donc vous qui le gardez, ce n'eſt pas moi qui le donne, au moins! Taupe: Sandis jé m'en fais reſponſable, c'eſt moi qui lé prend, vous né faites qué m'accorder dé lé prendre. Quel abus de ma bonté. Ah! c'eſt la Comteſſe qui fait un ſoupir. Ah! félicité de mon ame! c'eſt le Chevalier qui répare un ſecond.

DORANTE.

Ah!...

FRONTIN.

Et c'eſt Monſieur qui fournit le troiſieme.

DORANTE.

Oui. C'eſt que ces deux ſoupirs-là ſont plaiſans, & je les contrefais: contrefaites auſſi, Marquiſe.

LA MARQUISE.

Oh! je n'y entends rien, moi, mais je me les imagine. (*elle rit.*) Ha, ha, ha.

FRONTIN.

Ce matin dans la Galerie....

DORANTE, *à la Comteſſe.*

Faites-le finir, je n'y tiendrois pas.

LA MARQUISE.

En voilà aſſez, Frontin.

FRONTIN.

Les fragmens qui me reſtent ſont d'un goût choiſi.

LA MARQUISE.

N'importe, je ſuis aſſez inſtruite.

FRONTIN.

Les gages de la commiſſion courent-ils toujours, Madame ?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas la peine.

FRONTIN.

Et Monſieur voudroit-il m'établir ſon penſionnaire ?

DORANTE.

Non.

FRONTIN.

Ce non là, ſi je m'y connois, me caſſe ſans replique ; & je n'ai plus qu'une révérence à faire. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

NOus ne pouvons plus douter de leur ſecrette intelligence ; mais ſi vous jouez toujours votre perſonnage auſſi mal, nous ne tenons rien.

DORANTE.

J'avoue que ſes recits m'ont fait ſouffrir ; mais je me ſoutiendrai mieux dans la ſuite. Ah ! l'ingratte ! jamais elle ne me donna ſon portrait.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, LA MARQUISE, DORANTE.

ARLEQUIN.

MOnsieur, voilà votre fripon qui arrive.

DORANTE.

Qui?

ARLEQUIN.

Un de nos deux larrons, le Maître du mien.

DORANTE.

Retire-toi. *(Il sort.)*

SCENE XV.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

ET moi je vous laisse: nous n'avons pas eu le tems de digérer notre idée. Mais en attendant, souvenez-vous que vous m'aimez; qu'il faut qu'on le croie, que voici votre Rival, & qu'il s'agit de lui paroître indifférent. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage.

DORANTE.

Fiez-vous à moi, je jouerai bien mon rolle.

SCENE XVI.

DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JÉ té rencontre à propos ; jé voulois té parler, Dorante.

DORANTE.

Volontiers, Chevalier, mais fais vîte ; voici l'heure de la poste, & j'ai un paquet à faire partir.

LE CHEVALIER.

Jé finis dans lé clin d'œil. Jé suis ton ami, & jé viens té prier dé mé rélévér d'un scrupule.

DORANTE.

Toi !

LE CHEVALIER.

Oui : délivre-moi d'uné chicané qué mé fait mon honneur ; a-t-il tort ou raison ? Voici lé cas. On dit qué tu aimes la Comtessé ; moi jé n'en crois rien, & c'est entre lé oui & lé non qué gît lé petit cas dé conscience qué jé t'apporte.

DORANTE.

Je t'entends, Chevalier, tu aurois grande envie que je ne l'aimasse plus.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit, ma délicatessé sé fait bésoin

dé ton indifférence pour elle : j'aime cetté Dame.

DORANTE.

Est-elle prévenue en ta faveur ?

LE CHEVALIER.

Dé faveur, jé m'en passe ; ellé mé rend justice.

DORANTE.

C'est-à-dire que tu lui plais.

LE CHEVALIER.

Dés qué jé l'aime, tout est dit, épargne ma modestie.

DORANTE.

Ce n'est pas ta modestie que j'interroge, car elle est gasconne. Parlons simplement : t'aime-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Hé ! oui, té dis-je, ses yeux ont déjà là-déssus entamé la matiere ; ils mé sollicitent lé cœur, ils démandent réponse : mettrai-je bon au bas dé la Réquête, c'est ton agrément qué j'attends.

DORANTE.

Je te le donne à charge de revanche.

LE CHEVALIER.

Avec qui la révanche ?

DORANTE.

Avec de beaux yeux de ta connoissance qui me sollicitent aussi.

LE CHEVALIER.

Les beaux yeux qué la Marquise porte?

DORANTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Et l'intérêt qué tu mé soupçonne d'y prendre té gêne, té rétient ?

DORANTE.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Va, jé t'émancipe

DORANTE.

Je t'avertis que je l'épouserai, au moins.

LE CHEVALIER.

Jé t'informe qué nous férons assaut dé nôce.

DORANTE.

Tu épouseras la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

L'espérance dé ma postérité s'y fonde.

DORANTE.

Et bientôt ?

LE CHEVALIER.

Démain, peut-être, notre célibat expire.

DORANTE, *embarrassé.*

Adieu, j'en suis fort ravi.

LE CAEVALIER, *lui tendant la main.*

Touche-là, té suis-je cher ?

DORANTE.

Ah! oui.....

LE CHEVALIER.

Tu mé l'es sans mésure, jé mé donne à

toi pour un siécle ; cela passé, nous renouvéllerons dé bail. Serviteur.

DORANTE.

Oui, oui, demain.

LE CHEVALIER.

Qu'appelle-tu démain? Moi, jé suis ton serviteur du tems passé, du présent & dé l'avénir : toi dé même apparemment?

DORANTE.

Apparemment. Adieu.

(Il s'en va.)

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fût sorti pour venir, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qué démandes-tu? j'ai hâte de réjoindre ma Comtessé.

FRONTIN.

Attendez : malpeste! ceci est sérieux; j'ai parlé à la Marquise, je lui ai fait mon rapport.

LE CHEVALIER.

Eh! bien, tu lui as confié qué j'aimé la Comtessé, & qu'elle m'aime; qu'en dit-elle? achéve vîte.

FRONTIN.

Ce qu'elle en dit ? que c'eſt fort bien ait à vous.

LE CHEVALIER.

Je continuerai dé bien faire. Adieu.

FRONTIN.

Morbleu, Monſieur, vous n'y ſongez pas ; il faut revoir la Marquiſe, entretenir ſon amour, ſans quoi vous êtes un homme mort, enterré, anéanti dans ſa mémoire.

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé.

FRONTIN.

Vous en riez ! je ne trouve pas cela plaiſant, moi.

LE CHEVALIER.

Qué mé fait cé néant. Jé meurs dans une mémoire, jé reſſuſcite dans une autre, n'ai-je pas la mémoire dé la Comteſſé où je révis ?

FRONTIN.

Oui, mais j'ai peur que dans cette derniere, vous n'y mouriez un beau matin de mort ſubite. Dorante y eſt mort de même d'un coup de caprice.

LE CHEVALIER.

Non ; lé caprice qui lé tue, lé voilà, c'eſt moi qui l'expédie, j'en ai bien expédié d'autres, Frontin ; né t'inquiete pas, la Comteſſé m'a reçu dans ſon cœur, il faudra qu'ellé m'y garde.

FRONTIN.

Ce cœur-là, je crois que l'amour y campe quelquefois, mais qu'il n'y loge jamais.

LE CHEVALIER.

C'est un amour dé ma façon, sandis, il né finira qu'avec elle; espere mieux dé la fortune dé ton Maître; connois-moi bien, tu n'auras plus dé défiance.

FRONTIN.

J'ai déjà usé de cette recette-là, elle ne m'a rien fait. Mais voici Lisette, vous devriez me procurer la faveur de sa Maîtresse auprès d'elle.

SCENE XVIII.

LISETTE, FRONTIN. LE CHEVALIER.

LISETTE.

MOnsieur, Madame vous demande.

LE CHEVALIER.

J'y cours, Lisette: mais remets cé faquin dans son bon sens, jé té prie; tu mé l'as privé de cervelle: il m'entretient qu'il t'aime.

LISETTE.

Que ne me prend-il pour sa confidente?

FRONTIN.

Eh! bien, ma charmante, je vous aime: vous voilà aussi sçavante que moi.

LISETTE.

Eh! bien, mon garçon, courage, vous n'y perdez rien; vous voilà plus sçavant que vous n'étiez. Je vais dire à ma Maîtresse que vous venez, Monsieur. Adieu, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, ma charmante.

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

ALlons, Monsieur, ma foi vous avez raison, votre aventure a bonne mine: la Comtesse vous aime: vous êtes Gascon, moi Manceau: voilà de grands titres de fortune.

LE CHEVALIER.

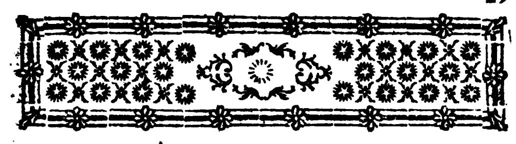
Jé té garantis la tienne.

FRONTIN.

Si j'avois le choix des Cautions: je vous dispenserois d'être la mienne.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

VIEN, j'ai à te dire un mot.

ARLEQUIN.

Une douzaine si vous voulez.

DORANTE.

Arlequin, je te vois à tout moment chercher Lisette, & courir après elle.

ARLEQUIN.

Eh! pardi, si je veux l'attraper, il faut bien que je coure après; car elle fuit.

DORANTE.

Dis-moi préferes-tu mon service à celui d'un autre?

ARLEQUIN.

Assurément : il n'y a que le mien qui aye la préférence, comme de raison : d'abord moi, ensuite vous ; voilà comme cela est arrangé dans mon esprit ; & puis le reste du monde va comme il peut.

DORANTE.

Si tu me préferes à un autre, il s'agit de prendre ton parti sur le chapitre de Lisette.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, ce chapitre-là ne vous regarde pas : c'est de l'amour que j'ai pour elle, & vous n'avez que faire d'amour, vous n'en voulez point.

DORANTE.

Non, mais je te défends d'en parler jamais à Lisette, je veux même que tu l'évites; je veux que tu la quittes, que tu rompes avec elle.

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, vous avez-là des volontés qui ne ressemblent guére aux miennes : pourquoi ne nous accordons-nous pas aujourd'hui comme hier ?

DORANTE

C'est que les choses ont changé; c'est que la Comtesse pourroit me soupçonner d'être curieux de ses démarches, & de me servir de toi auprès de Lisette pour les sçavoir : ainsi, laisse-la en repos, je te récompenserai du sacrifice que tu me feras.

ARLEQUIN.

Monsieur, le sacrifice me tuera avant que les récompenses viennent

DORANTE.

Oh! point de réplique : Marton qui est

à la Marquiſe, vaut bien ta Liſette; on te la donnera.

ARLEQUIN.

Quand on me donneroit la Marquiſe par-deſſus le marché, on me voleroit encore.

DORANTE.

Il faut opter pourtant. Lequel aimes-tu mieux, de ton congé, ou de Marton?

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois le dire; je ne les connois ni l'un ni l'autre.

DORANTE.

Ton congé, tu le connoîtras dès aujourd'hui, ſi tu ne ſuis pas mes ordres; ce n'eſt même qu'en les ſuivant que tu ſerois regretté de Liſette.

ARLEQUIN.

Elle me regrettera! Eh! Monſieur, que ne parlez-vous?

DORANTE.

Retire-toi, j'apperçois la Marquiſe.

ARLEQUIN.

J'obéis, à condition qu'on me regrettera au moins.

DORANTE.

A propos, garde le ſecret ſur la défenſe que je te fais de voir Liſette: comme c'étoit de mon conſentement que tu l'épouſois, ce ſeroit avoir un procédé trop choquant pour la Comteſſe, que de

paroître m'y oppoſer; je te permets ſeulement de dire que tu aimes mieux Marton, que la Marquiſe te deſtine.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, il n'y aura là-dedans que la Marquiſe & moi de mal-honnête: c'eſt elle qui me fait préſent de Marton; c'eſt moi qui la prend; c'eſt vous qui nous laiſſez faire.

DORANTE.

Fort bien, va-t-en.

ARLEQUIN, *revient.*

Mais on me regrèttera.

(Il ſort.)

SCENE II.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

AVez-vous inſtruit votre valet, Dorante?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Cela pourra n'être pas inutile; ce petit article-là touchera la Comteſſe, ſi elle l'apprend.

DORANTE.

Ma foi, Madame, je commence à

croire que nous réuſſirons ; je la vois déjà très-étonnée de ma façon d'agir avec elle : elle qui s'attend à des reproches, je l'ai vue prête à me demander pourquoi je ne lui en faiſois pas.

LA MARQUISE.

Je vous dis que ſi vous tenez bon, vous la verrez pleurer de douleur.

DORANTE.

Je l'attends aux larmes : êtes-vous contente ?

LA MARQUISE.

Je ne réponds de rien, ſi vous n'allez juſques-là.

DORANTE.

Et votre Chevalier, comment en agit-il ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez point ; tâchons de le perdre, & qu'il devienne ce qu'il voudra : mais j'ai chargé un des gens de la Comteſſe de ſçavoir ſi je pouvois la voir, & je crois qu'on vient me rendre réponſe ; (*à un Laquais qui paroît*) : Eh ! bien, parlerai-je à ta Maîtreſſe ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame, la voilà qui arrive.

LA MARQUISE, *à Dorante.*

Quittez-moi : il ne faut pas dans ce moment-ci qu'elle nous voie enſemble, cela paroîtroit affecté.

DORANTE.

Et moi j'ai un petit dessein quand vous l'aurez quittée.

LA MARQUISE.

N'allez rien gâter.

DORANTE.

Fiez-vous à moi.

(Il s'en va.)

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE viens vous trouver moi-même, Marquise : comme vous me demandez un entretien particulier, il s'agit apparemment de quelque chose de conséquence.

LA MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une question à vous faire, & comme vous êtes naturellement vraie, que vous êtes la franchise, la sincérité même, nous aurons bientôt terminé.

LA COMTESSE.

Je vous entends : vous ne me croyez pas trop sincere ; mais votre éloge m'exhorte à l'être, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

A cela près, la serez-vous ?

LA COMTESSE.

Pour commencer à l'être, je vous dirai que je n'en ſçai rien.

LA MARQUISE.

Si je vous demandois, le Chevalier vous aime-t-il, me diriez-vous ce qui en eſt ?

LA COMTESSE.

Non, Marquiſe, je ne veux pas me brouiller avec vous, & vous me haïriez ſi je vous diſois la vérité.

LA MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

LA COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir, je vous en diſpenſerois moi-même : il y a des mouvemens qui ſont plus forts que nous.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrois-je ?

LA COMTESSE.

N'a t-on pas prétendu que le Chevalier vous aimoit ?

LA MARQUISE.

On a eu raiſon de le prétendre.

LA COMTESSE.

Nous y voilà, & peut-être l'avez-vous penſé vous-même.

LA MARQUISE.

Je l'avoue.

LA COMTESSE.

Et après cela j'irois vous dire qu'il m'aime, vous ne me le conseilleriez pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce que cela ? Eh! je voudrois l'avoir perdu : je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Oh ! sur ce pied-là, vous n'avez donc qu'à rendre grace au Ciel, vos souhaits ne sçauroient être plus exaucés qu'ils le sont.

LA MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée.

LA COMTESSE.

Vous me rassurez ; ce n'est pas qu'il n'ait tort ; vous êtes si aimable, qu'il ne devroit plus avoir des yeux pour personne : mais peut-être vous étoit-il moins attaché qu'on ne l'a cru.

LA MARQUISE.

Non, il me l'étoit beaucoup ; mais je l'excuse : quand je serois aimable, vous l'êtes encore plus que moi, & vous sçavez l'être plus qu'un autre.

LA COMTESSE.

Plus qu'un autre ! Ah ! vous n'êtes point si charmée, Marquise, je vous disois bien que vous me manqueriez de parole : vos éloges baissent : je m'accommode pourtant de celui-ci, j'y sens une petite pointe de

dépit qui a son mérite : c'est la jalousie qui me loue.

LA MARQUISE.

Moi, de la jalousie ?

LA COMTESSE.

A votre avis, un compliment qui finit par m'appeller Coquette, ne viendroit pas d'elle ? Oh ! que si, Marquise, on l'y reconnoît.

LA MARQUISE.

Je ne songeois pas à vous appeller Coquette.

LA COMTESSE.

Ce sont de ces choses qui se trouvent dites avant qu'on y rêve.

LA MARQUISE.

Mais de bonne foi, ne l'êtes-vous pas un peu ?

LA COMTESSE.

Oui-dà : mais ce n'est pas assez qu'un peu : ne vous refusez pas le plaisir de me dire que je la suis beaucoup, cela n'empêchera pas que vous ne la soyez autant que moi.

LA MARQUISE.

Je n'en donne pas tout-à-fait les mêmes preuves.

LA COMTESSE.

C'est qu'on ne prouve pas quand on réussit ; le manque de succès met bien des coquetteries à couvert : on se retire sans

bruit, un peu humiliée, mais inconnue; c'eſt l'avantage qu'on a.

LA MARQUISE.

Je réuſſirai quand je voudrai, Comteſſe, vous le verrez, cela n'eſt pas difficile, & le Chevalier ne vous ſeroit peut-être pas reſté, ſans le peu de cas que j'ai fait de ſon cœur.

LA COMTESSE.

Je ne chicanerai pas ce dédain-là : mais quand l'amour propre ſe ſauve, voilà comme il parle.

LA MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure-ci n'humiliera point le mien, ſi je veux?

LA COMTESSE.

Eſperez-vous regagner le Chevalier? Si vous le pouvez, je vous le donne.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez, ſans doute?

LA COMTESSE.

Pas mal : mais je vais l'aimer davantage, afin qu'il vous réſiſte mieux. On a beſoin de toutes ſes forces avec vous.

LA MARQUISE.

Oh! ne craignez rien, je vous le laiſſe. Adieu.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi diſputons-nous ſa conquête. Mais pardonnons à celle qui l'emportera. Je ne combats qu'à cette condi-

tion-là, afin que vous n'ayiez rien à me dire.

LA MARQUISE.

Rien à vous dire! Vous comptez donc l'emporter?

LA COMTESSE.

Ecoutez, je jouerois à plus beau jeu que vous.

LA MARQUISE.

J'avois aussi beau jeu que vous, quand vous me l'avez ôté, je pouvois donc vous l'enlever de même.

LA COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

LA MARQUISE.

Non, j'ai quelque chose de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Oui, & peut-on vous demander ce que c'est?

LA MARQUISE.

Dorante vaut son prix, Comtesse. Adieu. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, *seule.*

DOrante! Vouloir m'enlever Dorante! Cette femme-là perd la tête; sa jalousie l'égare; elle est à plaindre!

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE, *arrivant vîte, feignant de prendre la Comteſſe pour la Marquiſe.*

EH! bien, Marquiſe, m'oppoſerez-vous encore des ſcrupules? ... (*appercevant la Comteſſe.*) Ah! Madame, je vous demande pardon, je me trompe; j'ai cru de loin voir tout à l'heure la Marquiſe ici, & dans ma préoccupation je vous ai priſe pour elle.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas grand mal, Dorante: mais quel eſt donc ce ſcrupule qu'on vous oppoſe? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Madame, c'eſt une ſuite de converſation que nous avons eu enſemble, & que je lui rappellois.

LA COMTESSE.

Mais dans cette ſuite de converſation, ſur quoi tomboit ce ſcrupule dont vous vous plaignez? Je veux que vous me le diſiez.

DORANTE.

Je vous dis, Madame, que ce n'eſt qu'une bagatelle dont j'ai peine à me reſſouvenir moi-même. C'eſt, je penſe, qu'elle

avoit la curiosité de sçavoir comment j'étois dans votre cœur.

LA COMTESSE.

Je m'attends que vous avez eu la discrétion de ne le lui avoir pas dit, peut-être.

DORANTE.

Je n'ai pas le défaut d'être vain.

LA COMTESSE.

Non, mais on a quelquefois celui d'être vrai. Eh ! que vouloit-elle faire de ce qu'elle vous demandoit ?

DORANTE.

Curiosité pure, vous dis-je...

LA COMTESSE.

Et cette curiosité parloit de scrupule ? Je n'y entends rien.

DORANTE.

C'est moi qui par hazard, en croyant l'aborder, me suis servi de ce terme-là, sans sçavoir pourquoi.

LA COMTESSE.

Par hazard ! pour un homme d'esprit, vous vous tirez mal d'affaire, Dorante ; car il y a quelque mystere là-dessous.

DORANTE.

Je vois bien que je ne réussirois pas à vous persuader le contraire, Madame, parlons d'autre chose. A propos de curiosité, y a-t-il long-tems que vous n'avez reçu de Lettres de Paris ? La Marquise en attend ; elle aime les nouvelles, & je suis sûr que ses

amis ne les lui épargneront pas, s'il y en a.

LA COMTESSE.

Votre embarras me fait pitié.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous revenez encore à cette bagatelle-là?

LA COMTESSE.

Je m'imaginois pourtant avoir plus de pouvoir sur vous.

DORANTE.

Vous en aurez toujours beaucoup, Madame, & si celui que vous y aviez est un peu diminué, ce n'est pas ma faute. Je me sauve pourtant, dans la crainte de céder à celui qui vous reste.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Je ne reconnois point Dorante à cette sortie-là.

SCENE VI.

LA COMTESSE, *rêvant*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

IL mé paroît qué ma Comtessé rêve, qu'ellé tombé dans lé recueillément.

LA COMTESSE.

Oui, je vois la Marquise & Dorante

dans une affliction qui mè chagrine ; nous parlions tantôt de mariage, il faut absolument différer le nôtre.

LE CHEVALIER.

Différer lé nôtre !

LA COMTESSE.

Oui, d'une quinzaine de jours.

LE CHEVALIER.

Cadédis, vous mé parlez dé la fin du siecle ! en vertu dé quoi la rémise ?

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas remarqué leurs mouvemens comme moi ?

LE CHEVALIER.

Qu'ai-jé bésoin dé rémarque ?

LA COMTESSE.

Je vous dis que ces gens-là sont outrés ; voulez-vous les pousser à bout ? Nous ne sommes pas si pressés.

LE CHEVALIER.

Si pressé qué j'en meurs, sandis ; si lé cas réquiert une victime, pourquoi mé donner la préférence ?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois me résoudre à les déses-pérer, Chevalier. Faisons-nous justice ; notre commerce a un peu l'air d'une infidélité, au moins. Ces gens-là ont pu se flatter que nous les aimions, il faut les ménager ; je n'aime à faire de mal à personne : ni vous non plus, apparemment ? Vous

n'avez pas le cœur dur, je pense? Ce sont vos amis comme les miens: accoutumons-les du moins à se douter de notre mariage.

LE CHEVALIER.

Mais, pour les accoutumer, il faut qué jé vive, & jé vous défie dé mé garder vivant, vous né mé conduirez pas au terme. Tâchons dé les accoutumer à moins dé frais: la modé dé mourir pour la consolation dé ses amis n'est pas venue, & dé plus, qué nous importe qué ces deux affligés nous disent: Partez. Sçavez-vous qu'on dit qu'ils s'arrangent?

LA COMTESSE.

S'arranger! De quel arrangement parlez-vous?

LE CHEVALIER.

J'entends que leurs cœurs s'accommodent.

LA COMTESSE.

Vous avez quelquefois des tournures si gasconnes, que je n'y comprends rien. Voulez-vous dire qu'ils s'aiment? Exprimez-vous comme un autre.

LE CHEVALIER, *baissant de ton.*

On né parle pas tout-à-fait d'amour, mais d'une pétite douceur à sé voir.

LA COMTESSE.

D'une douceur à se voir! Quelle chimere! Où a-t-on pris cette idée-là? Eh! bien,

Monſieur, ſi vous me prouvez que ces gens-là s'aiment, qu'ils ſentent de la douceur à ſe voir; ſi vous me le prouvez, je vous épouſe demain, je vous épouſe ce ſoir. Voyez l'intérêt que je vous donne à la preuve.

LE CHEVALIER.

Dé leur amour jé né m'en rends pas caution.

LA COMTESSE.

Je le croi. Prouvez-moi ſeulement qu'ils ſe conſolent; je ne demande que cela.

LE CHEVALIER.

En cé cas, irez-vous en avant?

LA COMTESSE.

Oui, ſi j'étois ſûre qu'ils ſont tranquilles: mais qui nous le dira?

LE CHEVALIER.

Jé vous tiens, & jé vous informe qué la Marquiſe a donné charge à Frontin dé nous examiner, dé lui apporter un état dé nos cœurs; & j'avois oublié dé vous lé dire.

LA COMTESSE.

Voilà d'abord une commiſſion qui ne vous donne pas gain de cauſe; s'il nous oublioient, ils ne s'embarraſſeroient guéres de nous.

LE CHEVALIER.

Frontin aura peut-être déjà parlé: jé né l'ai pas vu dépuis. Qué ſon rapport nous régle.

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

ARrive, Frontin, as-tu vu la Marquise ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, & même avec Dorante : il n'y a pas long-tems que je les quitte.

LE CHEVALIER.

Racontes-nous comment ils sé comportent. Par bonté d'ame, Madame a peur dé les déseſpérer : moi jé dis qu'ils sé consolent. Qu'en est-il des deux ? Rien. Qué cette bonté né l'arrête, té dis-je ; tu m'entends bien ?

FRONTIN.

A merveille. Madame peut vous épouser en toute sûreté : de déseſpoir, je n'en vois pas l'ombre.

LE CHEVALIER.

Jé vous gagne dé marché fait : cé soir vous êtes mienne.

LA COMTESSE.

Hum! Votre gain eſt mal ſûr: Frontin n'a pas l'air d'avoir bien obſervé.

FRONTIN.

Vous m'excuſerez, Madame, le déſeſpoir eſt connoiſſable. Si c'étoit de ces petits mouvemens minces & fluets, qui ſe dérobent, on peut s'y tromper: mais le déſeſpoir eſt un objet; c'eſt un mouvement qui tient de la place. Les déſeſpérés s'agitent, ſe trémouſſent, ils font du bruit, ils geſticulent: & il n'y a rien de tout cela.

LE CHEVALIER.

Il vous dit vrai. J'ai tantôt rencontré Dorante, jé lui ai dit: j'aime la Comteſſé, j'ai paſſion pour elle. Eh! bien, gardes-là, m'a-t-il dit tranquillement.

LA COMTESSE.

Eh! vous êtes ſon Rival, Monſieur: voulez-vous qu'il aille vous faire confidence de ſa douleur?

LE CHEVALIER.

Jé vous aſſure qu'il étoit riant, & qué la paix regnoit dans ſon cœur.

LA COMTESSE.

La paix dans le cœur d'un homme qui m'aimoit de la paſſion la plus vive qui fût jamais!

LE CHEVALIER.

Otez la mienne.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. Je lui crois pourtant l'ame plus tendre que vous, soit dit en passant. Ce n'est pas votre faute : chacun aime autant qu'il peut, & personne n'aime autant que lui. Voilà pourquoi je le plains. Mais sur quoi Frontin décide-t-il qu'il est tranquille ? Voyons : n'est-il pas vrai que tu es aux gages de la Marquise, & peut-être à ceux de Dorante, pour nous observer tous deux ? Paye-t-on des Espions pour être instruit des choses dont on ne se soucie point ?

FRONTIN.

Oui : mais je suis mal payé de la Marquise, elle est en arriere.

LA COMTESSE.

Et parce qu'elle n'est pas libérale, elle est indifférente ? Quel raisonnement !

FRONTIN.

Et Dorante ma révoqué, il me doit mes appointemens.

LA COMTESSE.

Laisse-là tes appointemens, qu'as-tu vû ? Que sçais-tu ?

LE CHEVALIER, *bas à Frontin.*

Mitige ton récit.

FRONTIN.

Eh ! bien, Frontin, mont-ils dit tantôt en parlant de vous deux, s'aiment-ils

un peu? Oh! beaucoup, Monſieur, extrêmement, Madame, extrêmement, ai-je dit en tranchant.

LA COMTESSE.

Eh! bien?.....

FRONTIN.

Rien ne remue : la Marquiſe baille en m'écoutant, Dorante ouvre nonchalament ſa tabatiere, c'eſt tout ce que j'en tire.

LA COMTESSE.

Va, va mon enfant, laiſſe-nous, tu es un mal-adroit. Votre Valet n'eſt qu'un ſot, ſes obſervations ſont pitoyables, il n'a vu que la ſuperficie des choſes; cela ne ſe peut pas.

FRONTIN.

Morbleu, Madame, je m'y ferois hacher. En voulez-vous davantage? Sçachez qu'ils s'aiment, & qu'ils m'ont dit eux-mêmes de vous l'apprendre.

LA COMTESSE, *riant*.

Eux-mêmes! Eh! que n'as-tu commencé par nous dire cela, ignorant que tu es? Vous voyez bien ce qui en eſt, Chevalier; ils ſe conſolent tant, qu'ils veulent nous rendre jaloux, & s'y prennent avec une mal-adreſſe bien digne du dépit qui les gouverne. Ne vous l'avois-je pas dit?

LE CHEVALIER.

La paſſion ſe montre, j'en conviens.

LA COMTESSE.

Groſſierement même.

FRONTIN.

Ah ! par ma foi j'y ſuis : c'eſt qu'ils ont envie de vous mettre en peine. Je ne m'étonne pas ſi Dorante, en regardant ſa montre, ne la regardoit pas fixément, & faiſoit une demi-grimace.

LA COMTESSE.

C'eſt que la paix ne régnoit pas dans ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Cette grimace eſt importante.

FRONTIN.

Item : c'eſt qu'en ouvrant ſa tabatiere, il n'a pris ſon tabac qu'avec deux doigts tremblans : il eſt vrai auſſi que ſa bouche a ri, mais de mauvaiſe grace, le reſte du viſage n'en étoit pas, il alloit à part.

LA COMTESSE.

C'eſt que le cœur ne rioit pas.

LE CHEVALIER.

Jé mé rends : il ſoupire, il régardé dé travers, & ma nôce récule. Peſté du faquin, qui réjetté Madamé dans uné compaſſion qui ſera funeſte à mon bonheur.

LA COMTESSE.

Point du tout : ne vous allarmez point, Dorante s'eſt trop mal conduit pour mériter des égards..... Mais ne vois-je pas la Marquiſe qui vient ici ?

FRONTIN,

Elle-même.

LA COMTESSE.

Je la connois, je gagerois qu'elle vient finement à ſon ordinaire, m'inſinuer qu'ils s'aiment Dorante & elle. Ecoutons.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

PArdon, Comteſſe, ſi j'interromps un entretien, ſans doute intéreſſant; mais je ne fais que paſſer. Il m'eſt revenu que vous retardiez votre mariage avec le Chevalier, par ménagement pour moi. Je vous ſuis obligée de l'attention, mais je n'en ai pas beſoin. Concluez, Comteſſe, plutôt aujourd'hui que demain; c'eſt moi qui vous en ſollicite. Adieu.

LA COMTESSE.

Attendez donc, Marquiſe, dites-moi s'il eſt vrai que vous vous aimiez Dorante & vous, afin que je m'en réjouiſſe.

LA MARQUISE.

Réjouiſſez-vous hardiment, la nouvelle eſt bonne.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité?

LA MARQUISE.

Oui, Comteſſe, hâtez-vous de finir. Adieu. (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *riant.*

HA, ha, elle ſe ſauve: la raillerie eſt un peu trop forte pour elle. Que la vanité fait jouer de plaiſans rôles à de certaines femmes! car celle-ci meurt de dépit.

LE CHEVALIER.

Elle en a lé cœur palpitant, ſandis.

FRONTIN.

La grimace que Dorante faiſoit tantôt, je viens de la retrouver ſur ſa phiſionomie, (*au Chevalier.*) Mais, Monſieur, parlez un peu de Liſette pour moi.

LA COMTESSE.

Que dit-il de Liſette?

FRONTIN.

FRONTIN.

C'eſt une petite Requête que je vous préſente, & qui tend à vous prier qu'il vous plaiſe d'ôter Liſette à Arlequin, & d'en faire un tranſport à mon profit.

LE CHEVALIER.

Voilà cé qué c'eſt.

LA COMTESSE.

Et Liſette y conſent-elle?

FRONTIN.

Oh! le tranſport eſt tout-à-fait de ſon goût.

LA COMTESSE.

Ce qu'il me dit, là, me fait venir une idée : les petites fineſſes de la Marquiſe méritent d'être punies. Voyons ſi Dorante qui l'aime tant ſera inſenſible à ce que je vais faire? Il doit l'être ſi elle dit vrai, & je le ſouhaite : mais voici un moyen infaillible de ſçavoir ce qui en eſt. Je n'ai qu'à dire à Liſette d'épouſer Frontin; elle étoit deſtinée au Valet de Dorante, nous en étions convenus. Si Dorante ne ſe plaint point, la Marquiſe a raiſon, il m'oublie, & je n'en ſerai que plus à mon aiſe. (*à Frontin.*) Toi, va-t-en chercher Liſette & ſon pere, que je leur parle à tous deux.

FRONTIN.

Il ne ſera pas difficile de les trouver, car ils entrent.

SCENE X.

BLAISE, LISETTE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

APprochez, Lisette, & vous aussi, Maître Blaise. Votre fille devoit épouser Arlequin : mais si vous la mariez, & que vous soyez bien aise d'en disposer à mon gré, vous la donnerez à Frontin; entendez-vous, Maître Blaise?

BLAISE.

J'entends bian, Madame : mais il y a morgué bian une autre histoire qui trote par le monde, & qui nous chagraine. Il s'agit que je venons vous crier marci.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est? D'où vient que Lisette pleure?

LISETTE.

Mon pere vous le dira, Madame.

BLAISE.

C'est, ne vous déplaise, Madame, qu'Arlequin est un mal-appris : mais que

les pus mal-appris de tout ça, c'est Monsieur Dorante & Madame la Marquise, qui ont eu la finesse de manigancer la volonté d'Arlequin, à celle fin qu'il ne voulist pus d'elle; maugré qu'alle en veuille bian, comme je me doute qu'il en voudroit peut-être bian itou, si en le laissoit vouloir ce qu'il veut, & qu'en n'y boutît pas empêchement.

LA COMTESSE.

Et quel empêchement?

BLAISE.

Oui, Madame, par le mouyen d'une fille qu'ils appellons Marton, que Madame la Marquise a eu l'avisement d'inventer par malice pour la promettre à Arlequin.

LA COMTESSE.

Ceci est curieux!

BLAISE.

En disant, comme çà, que faut qu'ils s'épousient à Paris, la Mijaurée & ly, dans l'intention de porter dommage à noute enfant qui va cheoir en confusion de cette malice, qui n'est rien qu'un micmac pour affronter noute bonne renommée & la vôtre, Madame, se gaubarger de nous trois; & c'est touchant çà que je venons vous demander justice.

LA COMTESSE.

Il faudra bien tâcher de vous la faire. Chevalier, ceci change les choses : il ne faut plus que Frontin y songe. Allez, Lisette, ne vous affligez pas : laissez la Marquise proposer tant qu'elle voudra ses Martons, je vous en rendrai bon compte : car c'est cette femme-là que je ménageois tant, qui m'attaque là-dedans ; Dorante n'y a d'autre part que sa complaisance : mais peut-être me reste-t-il encore plus de crédit sur lui qu'elle ne se l'imagine. Ne vous embarrassez pas.

LISETTE.

Arlequin vient de me traiter avec une indifférence insupportable, il semble qu'il ne m'ait jamais vûe : voyez de quoi la Marquise se mêle !

BLAISE.

Empêcher qu'une fille ne soit la femme du monde !

LA COMTESSE.

On y remédiera, vous dis-je.

FRONTIN.

Oui, mais le remede ne me vaudra rien.

LE CHEVALIER.

Comtesse, jé vous écoute, l'oreille vous entend, l'esprit né vous saisit point, jé né vous conçois pas : venez-çà, Lisette, ti

rez-nous cetté bisarre aventure au clair : n'êtes-vous pas éprise dé Frontin ?

LISETTE.

Non, Monsieur, je le croyois tandis qu'Arlequin m'aimoit : mais je vois que je me suis trompée depuis qu'il me refuse.

LE CHEVALIER.

Qué répondre à cé cœur dé femme ?

LA COMTESSE.

Et moi je trouve que ce cœur de femme a raison, & ne mérite pas votre réflexion satirique ; c'est un homme qui l'aimoit, & qui lui dit qu'il ne l'aime plus ; cela n'est pas agréable, elle en est touchée : je reconnois notre cœur au sien ; ce seroit le vôtre, ce seroit le mien en pareil cas. Allez, vous autres, retirez-vous & laissez-moi faire.

BLAISE.

J'en avons charché querelle à Monsieur Dorante & à sa Marquise de cette affaire.

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. Voici Dorante, je vais lui en parler tout-à-l'heure.



SCENE XI.

DORANTE, LA COMTESSE. LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

VEnez, Dorante, & avant toute autre chose, parlons un peu de la Marquise.

DORANTE.

De tout mon cœur, Madame.

LA COMTESSE.

Dites-moi donc de tout votre cœur de quoi elle s'avise aujourd'hui?

DORANTE.

Qu'a-t-elle fait? J'ai de la peine à croire qu'il y ait quelque chose à redire à ses procédés.

LA COMTESSE.

Oh! je vais vous faciliter le moyen de croire, moi.

DORANTE.

Vous connoissez sa prudence.....

LA COMTESSE.

Vous êtes un opiniâtre louangeur! Eh! bien, Monsieur, cette femme que vous louez tant, jalouse de moi, parce que le Chevalier la quitte, comme si c'étoit ma faute, va, pour m'attaquer pourtant,

chercher de petits détails, qui ne ſont pas en vérité dignes d'une incomparable telle que vous la faites, & ne croit pas au-deſſous d'elle de détourner un valet d'aimer une ſuivante. Parce qu'elle ſçait que nous voulons les marier, & que je m'intéreſſe à leur mariage : elle imagine, dans ſa colere, une Marton qu'elle jette à la traverſe; & ce que j'admire le plus dans tout ceci, c'eſt de vous voir vous-même prêter les mains à un projet de cette eſpéce! Vous-même, Monſieur!

DORANTE.

Eh! penſez-vous que la Marquiſe ait crû vous offenſer? Qu'il me ſoit venu dans l'eſprit à moi, que vous vous y intéreſſez encore? Non, Comteſſe, Arlequin ſe plaignoit d'une infidélité que lui faiſoit Liſette; il perdoit, diſoit-il, ſa fortune: on prend quelquefois part aux chagrins de ces gens-là; & la Marquiſe, pour les dédommager, lui a, par bonté, propoſé le mariage de Marton qui eſt à elle; il l'a acceptée, l'en a remerciée : voilà tout ce que c'eſt.

LE CHEVALIER.

La réponſe mé perſuade, jé les crois ſans malice. Qué ſur cé point la paix ſé faſſe entre les Puiſſances, & qué les ſubalternes ſé débattent.

LA COMTESSE.

Laiſſez-nous, Monſieur le Chevalier, vous direz votre ſentiment quand on vous le demandera. Dorante, qu'il ne ſoit plus queſtion de cette petite intrigue-là, je vous prie, car elle me déplaît. Je me flatte que c'eſt aſſez vous dire.

DORANTE.

Attendez, Madame, appellons quelqu'un ; mon valet eſt peut-être là ...... Arlequin .....

LA COMTESSE.

Quel eſt votre deſſein ?

DORANTE.

La Marquiſe n'eſt pas loin, il n'y a qu'à la prier de votre part de venir ici, vous lui en parlerez.

LA COMTESSE.

La Marquiſe ! Eh ! qu'ai-je beſoin d'elle ? Eſt-il néceſſaire que vous la conſultiez là-deſſus ? Qu'elle approuve ou non, c'eſt à vous à qui je parle, à vous à qui je dis que je veux qu'il n'en ſoit rien, que je le veux, Dorante, ſans m'embarraſſer de ce qu'elle en penſe.

DORANTE.

Oui : mais, Madame, obſervez qu'il faut que je m'en embarraſſe, moi ; je ne ſçaurois en décider ſans elle. Y auroit-il rien de plus malhonnête que d'obliger

mon valet à refuser une grace qu'elle lui fait & qu'il a acceptée ? Je suis bien éloigné de ce procédé-là avec elle.

LA COMTESSE.

Quoi, Monsieur, vous hésitez entr'elle & moi ! Songez-vous à ce que vous faites ?

DORANTE.

C'est en y songeant que je m'arrête.

LE CHEVALIER.

Eh ! cadédis, laissons cé trio dé valets & dé soubrettes.

LA COMTESSE, *outrée.*

C'est à moi, sur ce pied-là, à vous prier d'excuser le ton dont je l'ai pris, il ne me convenoit point.

DORANTE.

Il m'honorera toujours, & j'y obéirois avec plaisir si je pouvois.

LA COMTESSE, *rit.*

Nous n'avons plus rien à nous dire, je pense : donnez-moi la main, Chevalier.

LE CHEVALIER, *lui donnant la main.*

Prénez & né rendez pas, Comtesse.

DORANTE.

J'étois pourtant venu pour sçavoir une chose ; voudriez-vous bien m'en instruire, Madame ?

LA COMTESSE, *se retournant.*

Ah ! Monsieur, je ne sçai rien.

DORANTE.

Vous sçavez celle-ci, Madame. Vous destinez-vous bientôt au Chevalier ? Quand aurons-nous la joie de vous voir unis ensemble ?

LA COMTESSE.

Cette joie-là, vous l'aurez peut-être ce soir, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Doucément, diviné Comtessé, jé tombe en délire ! jé perds haleine dé ravissément !

DORANTE.

Parbleu, Chevalier, j'en suis charmé, & je t'en félicite.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! l'indigne homme !

DORANTE, *à part.*

Elle rougit !

LA COMTESSE.

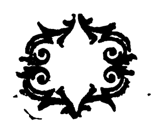
Est-ce là tout, Monsieur ?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Partons.



SCENE XII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DORANTE, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

COmtesse, Votre Jardinier m'apprend que vous êtes fâchée contre moi : je viens vous demander pardon de la faute que j'ai faite sans le sçavoir ; & c'est pour la réparer que je vous amene ce garçon-ci. Arlequin, quand je vous ai promis Marton, j'ignorois que Madame pourroit s'en choquer, & je vous annonce que vous ne devez plus y compter.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, je vous donne quittance : Mais on dit que Blaise est venu vous demander justice contre moi, Madame : je ne refuse pas de la faire bonne & prompte, il n'y a qu'à appeller le Notaire ; & s'il n'y est pas, qu'on prenne son Clerc, je m'en contenterai.

LA COMTESSE, *à Dorante*.

Renvoyez votre valet, Monsieur; &

vous, Madame, je vous invite à lui tenir parole : je me charge même des frais de leur nôce ; n'en parlons plus.

DORANTE, *à Arlequin.*

Va-t-en.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Il n'y a donc pas moyen d'esquiver Marton : C'est vous Monsieur le Chevalier qui êtes cause de tout ce tapage-là ; vous avez mis tous nos amours sans dessus dessous. Si vous n'étiez pas ici, moi & mon Maître nous aurions bravement tous deux épousé notre Comtesse & notre Lisette, & nous n'aurions pas votre Marquise & sa Marton sur les bras. Hi ! hi ! hi !

LA MARQUISE & LE CHEVALIER *rient.*

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE, *riant aussi.*

Hé, hé, si ses extravagances vous amusent, dites-lui qu'il approche, il parle de trop loin. La jolie scene !

LE CHEVALIER.

C'est démence d'amour.

DORANTE.

Retire-toi, faquin.

LA MARQUISE.

Ah ! çà, Comtesse, sommes-nous bonnes amies à présent ?

LA COMTESSE.

Ah ! les meilleures du monde, assurément, & vous êtes trop bonne.

DORANTE.

Marquise, je vous apprends une chose, c'est que la Comtesse & le Chevalier se marient peut-être ce soir.

LA MARQUISE.

En vérité?

LE CHEVALIER.

Cé soir est loin encore.

DORANTE.

L'impatience sied fort bien : Mais si près d'une si douce aventure, on a bien des choses à se dire. Laissons-leur ces momens-ci, & allons de notre côté songer à ce qui nous regarde.

LA MARQUISE.

Allons, Comtesse, que je vous embrasse avant de partir. Adieu, Chevalier, je vous fais mes complimens, à tantôt.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOus êtes fort regretté, à ce que je vois, on faisoit grand cas de vous.

LE CHEVALIER.

Jé l'en dispense, sur-tout cé soir.

LA COMTESSE.

Ah! c'en eſt trop.

LE CHEVALIER.

Comment! changez-vous d'avis?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Qué penſez-vous?

LA COMTESSE.

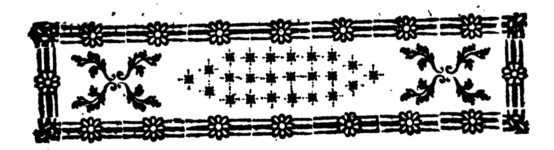
J'ai un deſſein..... il faudra que vous m'y ſerviez..... Je vous le dirai tantôt. Ne vous inquiétez point, je vais y rêver. Adieu, ne me ſuivez pas..... (*Elle s'en va & revient.*) Il eſt même néceſſaire que vous ne me voyiez pas ſitôt. Quand j'aurai beſoin de vous, je vous en informerai.

LE CHEVALIER.

Jé démeure muet : jé ſens qué jé périclite. Cette femme eſt plus femme qu'une autre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MAis dé grace, Lisette, priez-la dé ma part qué jé la voie un moment.

LISETTE.

Je ne sçaurois lui parler, Monsieur, elle repose.

LE CHEVALIER.

Ellé répose! Ellé répose donc débout?

FRONTIN.

Oui: car moi qui sort de la terrasse, je viens de l'appercevoir se promenant dans la galerie.

LISETTE.

Qu'importe? Chacun a sa façon de re-

poser. Quelle est votre méthode à vous, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Il mé paroît qué tu mé railles, Lisette.

FRONTIN.

C'est ce qui me semble.

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est une question qui vient à propos, & que je vous fais tout en devisant.

LE CHEVALIER.

J'ai même un petit soupçon qué tu né m'aime pas.

FRONTIN.

Je l'avois aussi ce petit soupçon-là, mais je l'ai changé contre une grande certitude.

LISETTE.

Votre pénétration n'a point perdu au change.

LE CHEVALIER.

Né lé disois-je pas ? Eh ! pourquoi, sandis, té veux-jé du bien, pendant qué tu mé veux du mal ? D'où mé vient ma disposition amicale, & qué ton cœur mé réfuse lé réciproque ? D'où vient qué nous différons dé sentimens ?

LISETTE.

Je n'en sçai rien; c'est qu'apparemment il faut de la variété dans la vie.

FRONTIN.

Je crois que nous sommes aussi très-variés tous deux.

LISETTE.

Oui, si vous m'aimez encore; sinon, nous sommes uniformes.

LE CHEVALIER.

Dis-moi lé vrai: tu né mé récommande pas à ta Maîtresse?

LISETTE.

Jamais qu'à son indifférence.

FRONTIN.

Le service est touchant!

LE CHEVALIER.

Tu mé fais donc préjudice auprès d'elle?

LISETTE.

Oh! tant que je peux: mais pas autrement qu'en lui parlant contre vous; car je voudrois qu'elle ne vous aimât pas; je vous l'avoue, je ne trompe personne.

FRONTIN.

C'est du moins parler cordialement.

LE CHEVALIER.

Ah! çà, Lisette, dévénons amis.

LISETTE.

Non, faites plutôt comme moi, Monsieur, ne m'aimez pas.

LE CHEVALIER.

Jé veux qué tu m'aimes, & tu m'aimeras; cadédis, tu m'aimeras; jé l'entreprends, jé mé lé promets.

LISETTE.

Vous ne vous tiendrez pas parole.

FRONTIN.

Ne ſçavez-vous pas, Monſieur, qu'il y a des haines qui ne s'en vont point qu'on ne les paye? Pour cela.....

LE CHEVALIER.

Combien mé coûtera lé départ dé la tienne?

LISETTE.

Rien; elle n'eſt pas à vendre.

LE CHEVALIER, *lui préſente ſa bourſe.*

Tiens, prends, & la garde ſi tû veux.

LISETTE.

Non, Monſieur, je vous volerois votre argent.

LE CHEVALIER.

Prends, té dis-je, & mé dis ſeulement cé qué ta Maîtreſſe projette.

LISETTE.

Non: mais je vous dirai bien ce que je voudrois qu'elle projettât, c'eſt tout ce que je ſçai. En êtes-vous curieux?

FRONTIN.

Vous nous l'avez déjà dit en plus de dix façons, ma Belle.

LE CHEVALIER.

N'a t-ellé pas quelqué deſſein?

LISETTE.

Eh! qui eſt-ce qui n'en a pas? Perſonne n'eſt ſans deſſein; on a toujours quelque

vue. Par exemple; j'ai le dessein de vous quitter, si vous n'avez pas celui de me quitter vous-même.

LE CHEVALIER.

Rétirons-nous, Frontin; jé sens qué jé m'indigne. Nous reviendrons tantôt la recommander à sa Maîtresse.

FRONTIN.

Adieu donc Soubrette ennemie; adieu mon petit cœur fantasque; adieu la plus aimable de toutes les Girouettes.

LISETTE.

Adieu, le plus disgracié de tous les hommes.

(Ils s'en vont.)

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA Mie, j'ai beau faire signe à mon Maître; il se moque de cela, il ne veut pas venir sçavoir ce que je lui demande.

LISETTE.

Il faut donc lui parler devant la Marquise, Arlequin.

ARLEQUIN.

Marquiſe malencontreuſe ! Hélas ! ma Fille, la bonté que j'ai eu de te rendre mon cœur, ne nous profitera ni à l'un ni à l'autre. Il me ſera inutile d'avoir oublié tes impertinences ; le Diable a entrepris de me faire épouſer Marton ; il n'en démordra pas ; il me la garde.

LISETTE.

Retourne à ton Maître, & dis-lui que je l'attends ici.

ARLEQUIN.

Il ne ſe ſouciera pas de ton attente.

LISETTE.

Il n'y a point de tems à perdre : cependant, va donc.

ARLEQUIN.

Je ſuis tout engourdi de triſteſſe.

LISETTE.

Allons, allons, dégourdis-toi, puiſque tu m'aimes. Tiens, voilà ton Maître & la Marquiſe qui s'approchent ; tire-le à quartier, lui, pendant que je m'éloigne.

(Elle ſort.)



SCENE III.

DORANTE, ARLEQUIN, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, *à Dorante.*

MOnſieur, venez que je vous parle.

DORANTE.

Dis ce que tu me veux.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas que Madame y ſoit.

DORANTE.

Je n'ai point de ſecret pour elle.

ARLEQUIN.

J'en ai un qui ne veut pas qu'elle le connoiſſe.

LA MARQUISE.

C'eſt donc un grand miſtere ?

ARLEQUIN.

Oui : c'eſt Liſette qui demande Monſieur, & il n'eſt pas à propos que vous le ſçachiez, Madame.

LA MARQUISE.

Ta diſcrétion eſt admirable ! Voyez ce que c'eſt, Dorante : mais que je vous diſe un mot auparavant ; & toi, va chercher Liſette.

SCENE IV.

DORANTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Eſt apparemment de la part de la Comteſſe ?

DORANTE.

Sans doute, & vous voyez combien elle eſt agitée.

LA MARQUISE.

Et vous brûlez d'envie de vous rendre !

DORANTE.

Me ſiéroit-il de faire le cruel ?

LA MARQUISE.

Nous touchons au terme, & nous manquons notre coup ſi vous allez ſi vîte. Ne vous y trompez point, les mouvemens qu'on ſe donne ſont encore équivoques ; il n'eſt pas ſûr que ce ſoit de l'amour : j'ai peur qu'on ne ſoit plus jalouſe de moi, que de votre cœur ; qu'on ne médite de triompher de vous & de moi, pour ſe moquer de nous deux. Toutes nos meſures ſont priſes ; allons juſqu'au Contrat comme nous l'avons réſolu : ce moment ſeul décidera ſi on vous aime. L'amour à ſes expreſſions, l'orgueil a les ſiennes ; l'amour ſoupire de

ce qu'il perd, l'orgueil méprise ce qu'on lui refuse : attendons le soupir ou le mépris : tenez bon jusqu'à cette épreuve pour l'intérêt de votre amour même : abrégez avec Lisette, & revenez me trouver.

DORANTE.

Ah ! votre épreuve me fait trembler ! Elle est pourtant raisonnable & je m'y exposerai, je vous le promets.

LA MARQUISE.

Je soutiens moi-même un personnage qui n'est pas fort agréable, & qui le sera encore moins sur ces fins-ci, car il faudra que je supplée au peu de courage que vous me montrez : mais que ne fait-on pas pour se venger ? Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

QUe me veux-tu, Lisette ? Je n'ai qu'un moment à te donner. Tu vois bien que je quitte Madame la Marquise, & notre conversation pourroit être suspecte dans la conjoncture où je me trouve.

LISETTE.

Hélas ! Monſieur, quelle eſt donc cette conjonƈture où vous êtes avec elle ?

DORANTE.

C'eſt que je vais l'épouſer : rien que cela.

ARLEQUIN.

Oh ! Monſieur, point du tout.

LISETTE.

Vous ! l'épouſer !

ARLEQUIN.

Jamais.

DORANTE.

Tais-toi...... Ne me retiens point, Liſette : que me veux-tu ?

LISETTE.

Eh ! doucement ! Donnez-vous le tems de reſpirer. Ah ! que vous êtes changé !

ARLEQUIN.

C'eſt cette perfide qui le fâche : mais ce ne ſera rien.

LISETTE.

Vous reſſouvenez-vous que j'appartiens à Madame la Comteſſe, Monſieur ? L'avez-vous oublié, elle-même ?

DORANTE.

Non, je l'honnore, je la reſpeƈte toujours : mais je pars ſi tu n'acheves.

LISETTE.

Eh ! bien, Monſieur, je finis. Qu'eſt-ce que c'eſt que les hommes !

DORANTE.

DORANTE, *s'en allant.*

Adieu.

ARLEQUIN.

Cours après.

LISETTE.

Attendez donc, Monsieur.

DORANTE.

C'est que tes exclamations sur les hommes sont si mal placées, que j'en rougis pour ta Maîtresse.

ARLEQUIN.

Véritablement l'exclamation est effrontée avec nous; supprime-la.

LISETTE.

C'est pourtant de sa part que je viens vous dire qu'elle souhaite vous parler.

DORANTE.

Quoi! tout-à-l'heure?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Le plutôt, c'est le mieux.

DORANTE.

Te tairas-tu, toi? Est-ce que tu es raccommodé avec Lisette?

ARLEQUIN.

Hélas! Monsieur, l'Amour l'a voulu, & il est le Maître; car je ne le voulois pas, moi.

DORANTE.

Ce sont tes affaires. Quant à moi, Li-

ſette, dites à Madame la Comteſſe que je la conjure de vouloir bien remettre notre entretien; que j'ai, pour le différer, des raiſons que je lui dirai; que je lui en demande mille pardons : mais qu'elle m'approuvera elle-même.

LISETTE.

Monſieur, il faut qu'elle vous parle; elle le veut.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Et voici moi, qui vous en ſupplie à deux genoux. Allez, Monſieur, cette bonne Dame eſt amendée; je ſuis perſuadé qu'elle vous dira d'excellentes choſes pour le renouvellement de votre amour.

DORANTE.

Je crois que tu as perdu l'eſprit. En un mot, Liſette, je ne ſçaurois, tu le vois bien; c'eſt une entrevue qui inquietteroit la Marquiſe; & Madame la Comteſſe eſt trop raiſonnable pour ne pas entrer dans ce que je dis-là : d'ailleurs, je ſuis ſûr qu'elle n'a rien de fort preſſé à me dire.

LISETTE.

Rien, ſinon que je crois qu'elle vous aime toujours.

ARLEQUIN.

Et bien tendrement, malgré la petite parentèſe.

DORANTE.

Qu'elle m'aime toujours, Lisette! Ah! c'en seroit trop, si vous parliez d'après elle; & l'envie qu'elle auroit de me voir, en ce cas-là, seroit en vérité trop maligne. Que Madame la Comtesse m'ait abandonné, qu'elle ait cessé de m'aimer comme vous me l'avez dit vous-même, passe; je n'étois pas digne d'elle : mais qu'elle cherche de gaieté de cœur à m'engager dans une démarche qui me brouilleroit peut-être avec la Marquise: ah! c'en est trop, vous dis-je; & je ne la verrai qu'avec la personne que je vais rejoindre.

(Il s'en va.)

ARLEQUIN, *le suivant.*

Eh! non, Monsieur, mon cher Maître, tournez à droit, ne prenez pas à gauche. Venez donc: je crierai toujours jusqu'à ce qu'il m'entende.

SCENE VI.

LISETTE, *un moment seule*, LA COMTESSE.

LISETTE.

ALlons: il faut l'avouer, ma Maîtresse le mérite bien.

LA COMTESSE.

Eh! bien Lisette, viendra-t-il?

LISETTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Non!

LISETTE.

Non; il vous prie de l'excuſer, parce qu'il dit que cet entretien fâcheroit la Marquiſe qu'il va épouſer.

LA COMTESSE.

Comment? Que dites-vous? Epouſer la Marquiſe! lui?

LISETTE.

Oui, Madame, & il eſt perſuadé que vous entrerez dans cette bonne raiſon qu'il apporte.

LA COMTESSE.

Mais ce que tu me dis là eſt inoui, Liſette. Ce n'eſt point là Dorante! Eſt-ce de lui dont tu me parles?

LISETTE.

De lui-même; mais de Dorante qui ne vous aime plus.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas vrai; je ne ſçaurois m'accoutumer à cette idée-là, on ne me la perſuadera pas; mon cœur & ma raiſon la rejettent, me diſent qu'elle eſt fauſſe, abſolument fauſſe.

LISETTE.

Votre cœur & votre raiſon ſe trompent. Imaginez-vous même que Dorante ſoup-

çonne que vous ne voulez le voir, que pour inquiéter la Marquise & le brouiller avec elle.

LA COMTESSE.

Eh ! Laisse-là cette Marquise éternelle ! Ne m'en parle non plus que si elle n'étoit pas au monde ! Il ne s'agit pas d'elle. En vérité cette femme-là n'est pas faite pour m'effacer de son cœur, & je ne m'y attends pas.

LISETTE.

Eh ! Madame, elle n'est que trop aimable.

LA COMTESSE.

Que trop ! Etes-vous folle ?

LISETTE.

Du moins, peut-elle plaire : ajoutez à cela votre infidélité, c'en est assez pour guérir Dorante.

LA COMTESSE.

Mais, mon infidélité ! où est-elle ? Je veux mourir si je l'ai jamais sentie !

LISETTE.

Je la sçai de vous-même. D'abord, vous avez nié que c'en fût une, parce que vous n'aimiez pas Dorante, disiez-vous ; ensuite, vous m'avez prouvé qu'elle étoit innocente : enfin, vous m'en avez fait l'éloge, & si bien l'éloge, que je me suis

mise à vous imiter, ce dont je me suis bien repentie depuis.

LA COMTESSE.

Eh! bien, mon enfant, je me trompois; je parlois d'infidélité sans la connoître.

LISETTE.

Pourquoi donc n'avez-vous rien épargné de cruel pour vous ôter Dorante?

LA COMTESSE.

Je n'en sçai rien: mais je l'aime, & tu m'accables, tu me pénetres de douleur! Je l'ai maltraité, j'en conviens; j'ai tort, un tort affreux! Un tort que je ne me pardonnerai jamais, & qui ne mérite pas que l'on l'oublie! Que veux-tu que je te dise de plus? Je me condamne, je me suis mal conduite, il est vrai.

LISETTE.

Je vous le disois bien, avant que vous m'eussiez gagnée.

LA COMTESSE.

Misérable amour propre de femme! Misérable vanité d'être aimée! Voilà ce que vous me coutez! J'ai voulu plaire au Chevalier, comme s'il en eût valu la peine; j'ai voulu me donner cette preuve-là de mon mérite; il manquoit cet honneur à mes charmes; les voilà bien glorieux! J'ai fait la conquête du Chevalier, & j'ai perdu Dorante!

LISETTE.

Quelle différence !

LA COMTESSE.

Bien plus ; c'eſt que c'eſt un homme que je hais naturellement quand je m'écoute : un homme que j'ai toujours trouvé ridicule, que j'ai cent fois raillé moi-même, & qui me reſte à la place du plus aimable homme du monde. Ah ! que je ſuis belle à préſent !

LISETTE.

Ne perdez point le tems à vous affliger, Madame. Dorante ne ſçait pas que vous l'aimez encore : le laiſſez-vous à la Marquiſe ? Voulez-vous tâcher de le r'avoir ? Eſſayez, faites quelques démarches, puiſqu'il a droit d'être fâché, & que vous êtes dans votre tort.

LA COMTESSE.

Eh ! que veux-tu que je faſſe pour un ingrat qui refuſe de me parler, Liſette ? Il faut bien que j'y renonce ! Eſt-ce là un procédé ? Toi, qui dis qu'il a droit d'être fâché : voyons, Liſette, eſt-ce que j'ai cru le perdre ! Ai-je imaginé qu'il m'abanneroit ? L'ai-je ſoupçonné de cette lâcheté-là ? A-t-on jamais compté ſur un cœur autant que j'ai compté ſur le ſien ? Eſtime infinie, confiance aveugle ; & tu dis que j'ai tort ? Et tout homme qu'on honore de

ces ſentimens-là, n'eſt pas un perfide quand il les trompe ? Car je les avois, Liſette.

LISETTE.

Je n'y comprends rien.

LA COMTESSE.

Oui, je les avois; je ne m'embaraſſois ni de ſes plaintes, ni de ſes jalouſies; je riois de ſes reproches; je défiois ſon cœur de me manquer jamais; je me plaiſois à l'inquiéter impunément; c'étoit-là mon idée; je ne le ménageois point. Jamais on ne vécut dans une ſécurité plus obligeante; je m'en applaudiſſois, elle faiſoit ſon éloge : & cette homme, après cela, me laiſſe ! Eſt-il excuſable ?

LISETTE.

Calmez-vous donc, Madame, vous êtes dans une déſolation qui m'afflige. Travaillons à le ramener, & ne crions point inutilement contre lui. Commencez par rompre avec le Chevalier : voilà déjà deux fois qu'il ſe préſente pour vous voir, & que je le renvoie.

LA COMTESSE.

J'avois pourtant dit à cet importun-là de ne point venir, que je ne le fiſſe avertir.

LISETTE.

Qu'en voulez-vous faire ?

LA COMTESSE.

Oh ! le haïr autant qu'il eſt haïſſable;

c'eſt à quoi je le deſtine, je t'aſſure : mais il faut pourtant que je le voye, Liſette : j'ai beſoin de lui dans tout ceci ; laiſſe-le venir ; va même le chercher

LISETTE.

Voici mon pere ; ſçachons auparavant ce qu'il veut.

SCENE VII.

BLAISE, LA COMTESSE, LISETTE.

BLAISE.

MOrgué, Madame, ſçavez-vous bian ce qui ſe paſſe ici ? Vous aviſe-t-on d'un Tabellion qui ſe promene là-bas dans le Jardrin avec Monſieur Dorante & cette Marquiſe, & qui dit comme çà qu'il leur apporte un chiffon de Contrat qu'il ly ont commandé, pour à celle fin qu'ils y boutent leur ſeing pardevant ſa parſonne ? Qu'eſt-ce que vous dites de çà, Madame ? Car noute fille dit que voute affection a repouſſé pour Dorante ; & ce Tabellion eſt un impartinent.

LA COMTESSE.

Un Notaire chez moi, Liſette ! Ils veulent donc ſe marier ici ?

BLAISE.

Eh ! morgué, ſans doute. Ils diſons itou qu'il ſera le Contrat pour quatre : cety-là de voute ancien amoureux avec la Marquiſe ; cety-là de vous & du Chevalier, voute nouviau Galand. Velà comme ils ſe gobargeons de çà ; & jarnigoi çà me fâche. Et vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Je m'y perds ! C'eſt comme une fable !

LISETTE.

Cette fable me révolte.

BLAISE.

Jarnigué, cette Marquiſe, maugré le Marquiſat qu'alle a, n'en agit pas en droiture ; en ne fripone pas les amoureux d'une parſonne de voute ſorte : & dans tout ça, il n'y a qu'un mot qui ſarve ; Madame n'a qu'à dire, mon ratiau eſt tout prêt, & jarnigué j'allons vous ratiſſer ce biau Notaire & ſa paperaſſe ni plus ni moins que mauvaiſe harbe.

LA COMTESSE.

Liſette, parle donc ? Tu ne me conſeille rien. Je ſuis accablée ! Ils vont s'épouſer ici, ſi je n'y mets ordre. Il n'eſt plus queſtion de Dorante ; tu ſens bien que je le déteſte : mais on m'inſulte.

LISETTE.

Ma foi, Madame, ce que j'entends-là

m'indigne à mon tour, & à votre place, je me soucierois si peu de lui, que je le laisserois faire.

LA COMTESSE.

Tu le laisserois faire! Mais si tu l'aimois, Lisette?

LISETTE.

Vous dites que vous le haïssez?

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas que je ne l'aime: Et dans le fonds, pourquoi le haïr? Il croit que j'ai tort, tu me l'as dit toi-même & tu avois raison; je l'ai abandonné la premiere: il faut que je le cherche & que je le désabuse.

BLAISE.

Morgué, Madame, j'ons vu le tems qu'il me chérissoit: Estimez-vous que je sois bon pour ly parler?

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de lui écrire un mot, Lisette, & que ton pere aille lui rendre ma lettre à l'insu de la Marquise.

LISETTE

Faites, Madame.

LA COMTESSE.

A propos de lettre, je ne songeois pas que j'en ai une sur moi que je lui écrivois tantôt, & que tout ceci me faisoit oublier. Tien, Blaise, va, tâche de la lui rendre sans que la Marquise s'en apperçoive.

BLAISE.

N'y aura pas d'apparcevance : ſtapendant qu'il lira voute lettre, je la renforcerons de queuque remontration.

(Il s'en va.)

SCENE VIII.

FRONTIN, LE CHEVALIER. LISETTE, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

EH! donc, ma Comteſſé, qué devient l'amour ? A quoi penſé lé cœur ? Eſt-ce ainſi qué vous m'avertiſſez de venir ? Quel eſt lé motif dé l'abſence qué vous m'avez ordonnée ? Vous né mé mandez pas, vous mé laiſſez en langueur ; jé mê mande moi-même.

LA COMTESSE.

J'allois vous envoyer chercher, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Lé meſſager ma paru tardif. Qué déterminez-vous ? Nos gens vont ſé marier, lé Contrat ſé paſſe actuellément. N'uſerons-nous pas de la Commodité du Notaire ? Ils mé déléguent pour vous y inviter. Ratifiez mon impatience ; ſongez

qué l'amour gémit d'attendre, qué les béſoins du cœur ſont preſſés, qué les inſtans ſont précieux, qué vous m'en dérobez d'irréparables, & qué jé meurs. Expédions.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur le Chevalier, ce n'eſt pas mon deſſein.

LE CHEVALIER.

Nous n'épouſerons pas?

LA COMTESSE.

Non.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce à dire non?

LA COMTESSE.

Non, ſignifie non: Je veux vous raccommoder avec la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Avec la Marquiſe! Mais c'eſt vous qué j'aime, Madame?

LA COMTESSE.

Mais c'eſt moi qui ne vous aime point, Monſieur; je ſuis fâchée de vous le dire ſi bruſquement: mais il faut bien que vous le ſçachiez.

LE CHEVALIER.

Vous mé raillez, ſandis.

LA COMTESSE.

Je vous parle très-ſérieuſement.

LE CHEVALIER.

Ma Comteſſé, finiſſons; point dé ba-

dinage avec un cœur qui va périr d'épouvante.

LA COMTESSE.

Vous devez vous être apperçu de mes ſentimens. J'ai toujours différé le mariage dont vous parlez, vous le ſçavez bien. Comment n'avez-vous pas ſenti que je n'avois pas envie de conclure ?

LE CHEVALIER.

Lé comble dé mon bonheur, vous l'avez rémis à cé ſoir.

LA COMTESSE.

Auſſi le comble de votre bonheur peut-il ce ſoir arriver de la part de la Marquiſe. L'avez-vous vue comme je vous l'ai recommandé tantôt ?

LE CHEVALIER.

Récommandé ! Il n'en a pas été queſtion, cadédis.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur, je crois vous l'avoir dit.

LE CHEVALIER.

Mais la Marquiſe & lé Chevalier qu'ont-ils à démêler enſemble ?

LA COMTESSE.

Ils ont à s'aimer tous deux, de même qu'ils s'aimoient, Monſieur. Je n'ai point d'autre parti à vous offrir que de retourner à elle, & je me charge de vous réconcilier.

LE CHEVALIER.

C'eſt une vapeur qui paſſe.

LA COMTESSE.

C'eſt un ſentiment qui durera toujours.

LISETTE.

Je vous le garantis éternel.

LE CHEVALIER.

Frontin, où en ſommes-nous?

FRONTIN.

Mais à vue de pays, nous en ſommes à rien. Ce chemin-là n'a pas l'air de nous mener au gîte.

LISETTE.

Si fait, par ce chemin-là vous pouvez vous en retourner chez vous.

LE CHEVALIER.

Partirai-jé Comteſſé? Séra-ce lé réſultat?

LA COMTESSE.

J'attends réponſe d'une lettre; vous ſçaurez le reſte quand je l'aurai reçue: differez votre départ juſques-là.

SCENE IX.

ARLEQUIN, *& les Acteurs précéd.*

MAdame, mon Maître & Madame la Marquiſe envoyoient ſçavoir s'ils ne vous importuneront pas: ils viennent

vous prononcer votre arrêt & le mien ; car je n'épouserai point Lisette, puisque mon Maître ne veut pas de vous.

LA COMTESSE.

Je les attends ..... (*à Lisette.*) Il faut qu'il n'ait pas reçu ma lettre, Lisette.

ARLEQUIN.

Ils vont entrer, car ils sont à la porte.

LA COMTESSE.

Ce que je vais leur dire va vous mettre au fait, Chevalier ; & ce ne sera point ma faute, si vous n'êtes pas content.

LE CHEVALIER.

Allons, jé suis dupe ; c'est être au fait.

SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

EH ! bien, Madame, je ne vois rien encore qui nous annonce un mariage avec le Chevalier : Quand vous proposez-vous donc d'achever son bonheur ?

LA COMTESSE.

Quand il vous plaira, Madame ; c'est à vous à qui je le demande : son bonheur

eſt entre vos mains ; vous en êtes l'arbitre.

LA MARQUISE.

Moi, Comteſſe! Si je le ſuis, vous l'épouſerez dès-aujourd'hui, & vous nous permettrez de joindre notre mariage au vôtre.

LA COMTESSE.

Le vôtre! Avec qui donc, Madame? Arrive-t-il quelqu'un pour vous épouſer?

LA MARQUISE, *montrant Dorante.*

Il n'arrivera pas de bien loin, puiſque le voilà.

DORANTE

Oui, Comteſſe, Madame me fait l'honneur de me donner ſa main; & comme nous ſommes chez vous, nous venons vous prier de permettre qu'on nous y uniſſe.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, non l'honneur ſeroit très-grand, très-flatteur : mais j'ai lieu de penſer que leCiel vous réſerve un autre ſort.

LE CHEVALIER.

Nous avons changé votre œconomie : jé tombe dans lé lot dé Madame la Marquiſe, & Madame la Comteſſé tombe dans lé tien.

LA MARQUISE.

Oh! nous reſterons comme nous ſommes.

LA COMTESSE.

Laiſſez-moi parler, Madame, je demande audience : Ecoutez-moi. Il eſt

tems de vous désabuser, Chevalier : Vous avez cru que je vous aimois : l'accueil que je vous ai fait, a pu même vous le persuader ; mais cet accueil vous trompoit, il n'en étoit rien : Je n'ai jamais cessé d'aimer Dorante, & ne vous ai souffert que pour éprouver son cœur. Il vous en a couté des sentimens pour moi ; vous m'aimez, & j'en suis fâchée : mais votre amour servoit à mes desseins. Vous avez à vous plaindre de lui, Marquise, j'en conviens : son cœur s'est un peu distrait de la tendresse qu'il vous devoit ; mais il faut tout dire. La faute qu'il a faite est excusable, & je n'ai point à tirer vanité de vous l'avoir dérobé pour quelque tems : ce n'est point à mes charmes qu'il à cédé, c'est à mon adresse : il ne me trouvoit pas plus aimable que vous ; mais il m'a cru plus prévenue, & c'est un grand appas. Quant à vous, Dorante, vous m'avez assez mal payée d'une épreuve aussi tendre : la délicatesse de sentimens qui m'a persuadée de la faire, n'a pas lieu d'être trop satisfaite : mais peut-être le parti que vous avez pris, vient-il plus de ressentiment, que de médiocrité d'amour : j'ai poussé les choses un peu loin ; vous avez pu y être trompé ; je ne veux point vous juger à la rigueur ; je ferme les yeux sur votre conduite, & je vous pardonne.

LA MARQUISE, *riant.*

Ha, ha, ha : Je penſe qu'il n'eſt plus tems, Madame, du moins je m'en flatte; ou bien, ſi vous m'en croyez, vous ſerez encore plus généreuſe; vous irez juſqu'à lui pardonner les nœuds qui vont nous unir.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante, vous me perdez pour jamais, ſi vous héſitez un inſtant.

LE CHEVALIER.

Jé démande audience : jé perds Madame la Marquiſe, & j'aurois tort dé m'en plaindre; jé mé ſuis trouvé défaillant dé fidélité, jé né ſçai comment, car lé mérite dé Madame m'en fourniſſoit abondance, & c'eſt un malheur qui mé paſſe! En un mot, jé ſuis infidéle, jé m'en accuſe : mais jé ſuis vrai, jé m'en vante. Il né tient qu'à moi d'uſer dé répréſaille, & dé dire à Madame la Comteſſé : vous mé trompiez, jé vous trompois : mais jé né ſuis qu'un homme, & jé n'aſpire pas à cé dégré dé fineſſe & d'induſtrie. Voici lé compte juſte; vous avez contrefait dé l'amour, dites-vous, Madame; jé n'en valois pas davantage : mais votre eſtime a ſurpaſſé mon prix. Né rétranchez rien du fatal honneur qué vous m'avez fait : jé vous aimois, vous mé lé rendiez cordialement.

LA COMTESSE.

Du moins l'avez-vous cru.

LE CHEVALIER.

J'achéve : jé vous aimois, un peu moins qué Madame. Jé m'explique : Elle avoit dé mon cœur une possession plus complette, jé l'adorois : mais jé vous aimois sandis passablement, avec quelque réminiscence pour elle. Oui, Dorante, nous étions dans lé tendre. Laisse-là l'histoire qu'on té fait, mon ami ; il fâche Madame qué tu la deserte, qué ses appas restent inférieurs ; sa gloire crie, té rédémande, fait la Syrenne ; qué son chant t'éprouve sourd, (*Montrant la Marquise.*) Prends un regard dé ces beaux yeux pour té servir d'antidote ; démeure avec cet objet, qué l'amour venge dans mon cœur : jé lé dis à régret ; jé disputerois Madame dé tout mon sang, s'il m'appartenoit d'entrer en dispute : possédes-là, Dorante, bénis lé Ciel du bonheur qu'il t'accorde. Dé toutes les Epouses la plus estimable, la plus digne dé respect & d'amour, c'est toi qui la tiens : dé toutes les pertes la plus immense, c'est moi qui la fais : dé tous les hommes lé plus ingrat, lé plus déloyal, en même tems lé plus imbécile, c'est lé malheureux qui té parle.

LA MARQUISE.

Je n'ajouterai rien à la définition, tout y eſt.

LA COMTESSE.

Je ne daigne répondre à ce que vous dites ſur mon compte, Chevalier : c'eſt le dépit qui vous l'arrache, & je vous ai dit mes intentions, Dorante, qu'il n'en ſoit plus parlé, ſi vous ne les méritez pas.

LA MARQUISE.

Nous nous aimons de bonne foi : il n'y a plus de remede, Comteſſe, & deux perſonnes qu'on oublie, ont bien droit de prendre parti ailleurs. Tâchez tous deux de nous oublier encore : vous ſçavez comment cela ſe fait, & cela vous doit être plus aiſé cette fois-ci que l'autre. (*Au Notaire.*) Approchez, Monſieur. Voici le Contrat qu'on nous apporte à ſigner. Dorante, priez Madame de vouloir bien l'honnorer de ſa ſignature.

LA COMTESSE.

Quoi ! ſi-tot ?

LA MARQUISE.

Oui, Madame, ſi vous nous le permettez.

LA COMTESSE.

C'eſt à Dorante à qui je parle, Madame.

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Votre Contrat avec la Marquiſe ?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Je ne l'aurois pas cru !

LA MARQUISE.

Nous esperons même que le vôtre accompagnera celui-ci : & vous, Chevalier, ne signerez-vous pas ?

LE CHEVALIER.

Jé né sçai plus écrire.

LA MARQUISE, *au Notaire.*

Présentez la plume à Madame, Monsieur.

LA COMTESSE, *vîte.*

Donnez... (*Elle signe & jette la plume après.*) Ah! perfide! (*Elle tombe entre les bras de Lisette.*)

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! Ma chere Comtesse !

LA MARQUISE.

Rendez-vous à présent ; vous êtes aimé, Dorante.

ARLEQUIN.

Quel plaisir, Lisette !

LISETTE.

Je suis contente.

LA COMTESSE.

Quoi ! Dorante à mes genoux !

DORANTE.

Et plus pénétré d'amour qu'il ne le fut jamais.

LA COMTESSE.

Levez-vous. Dorante m'aime donc encore ?

DORANTE.

Et n'a jamais cessé de vous aimer.

LA COMTESSE.

Et la Marquise?

DORANTE.

C'est elle à qui je devrai votre cœur, si vous me le rendez, Comtesse; elle a tout conduit.

LA COMTESSE.

Ah! je respire! Que de chagrin vous m'avez donné! Comment avez-vous pû feindre si long-tems?

DORANTE.

Je ne l'ai pû qu'à force d'amour; j'espérois de regagner ce que j'aime.

LA COMTESSE, *avec force.*

Eh! où est la Marquise, que je l'embrasse?

LA MARQUISE, *s'approchant & l'embrassant.*

La voilà, Comtesse: Sommes-nous bonnes amies?

LA COMTESSE.

Je vous ai l'obligation d'être heureuse & raisonnable.

(Dorante baise la main de la Comtesse.)

LA MARQUISE.

Quant à vous, Chevalier, je vous conseille de porter votre main ailleurs; il n'y a pas d'apparence que personne vous en defasse ici.

LA COMTESSE.

Non, Marquise, j'obtiendrai sa grace,

elle manqueroit à ma joie & au ſervice que vous m'avez rendu.

LA MARQUISE.

Nous verrons dans ſix mois.

LE CHEVALIER.

Jé né vous demandois qu'un termé; lé reſte eſt mon affaire.

(Ils s'en vont.)

SCENE XI.
& derniere.

FRONTIN, LISETTE, BLAISE, ARLEQUIN.

FRONTIN.

Epouſez-vous Arlequin, Liſette?

LISETTE.

Le cœur me dit qu'oui.

ARLEQUIN.

Le mien opine de même.

BLAISE.

Et ma volonté ſe met par-deſſus ça.

FRONTIN.

Eh! bien, Liſette, je vous donne ſix mois pour revenir à moi.

FIN.

J. G. Aspin
16.10.81



